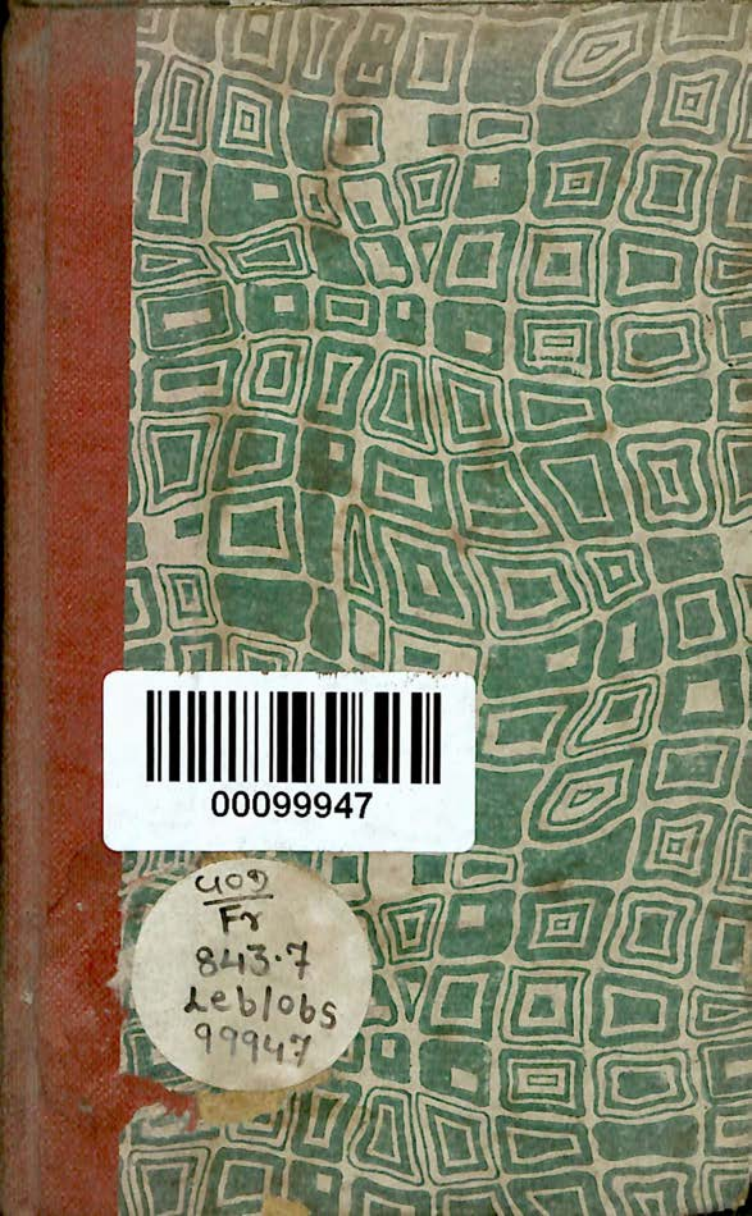
00099947
409
Fr
843.7
Leblobs
99947

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

L'OBSERVATEUR,

OU

MONSIEUR MARTIN.

TOME SECOND.

God
1- 843.7
Lel/ths
99947

00099947

L'OBSERVATEUR.

CHAPITRE PREMIER,

Où il n'est question que de mariages.

Dix heures! dit le prince en s'éveillant; c'est dormir comme quelqu'un qui n'a rien à faire. Cependant il faut qu'Eric soit relâché, avec injonction de sortir de France : il est inutile, il serait même nuisible qu'il parlât. Je passerai après chez l'ambassadeur; je déposerai ensuite mes broderies, mes cordons, et je retournerai faire le bonhomme à Achères. Beaucoup de gens titrés bâillent dans les antichambres, et n'en sortent pas : moi, je ne me trouve bien qu'en me rapprochant de la nature.

Ah, je vais écrire à mon intendant de m'envoyer à Paris mes domestiques,

mes chevaux, mes équipages. Quand Obinski n'aura plus d'ennemis en France, je ne vois pas pourquoi nous continuerions à nous cacher, et je peux vivre partout aussi simplement qu'à Achères.

Le prince sonne. Il se fait servir, et habiller selon toutes les règles de l'étiquette. Il écrit à Varsovie; il demande son carrosse; il sort.

« Monsieur, dit-il au chef suprême de » la police, on a arrêté hier, dans la » forêt de Saint-Germain, un domes- » tique de la princesse Borloff, que des » incidens imprévus, et d'une certaine » importance, ont déterminée cette nuit » à partir pour Pétersbourg. Cette dame » m'a prié de réclamer ce domestique, » et de l'envoyer à Bruxelles, où sa » maîtresse doit s'arrêter, et où il la » rejoindra ».

Le magistrat se fait apporter les pièces relatives à Eric; il les examine aussi soigneusement que si cet homme eût été réclamé par M. Martin. Il voit

que ce valet a été arrêté comme vagabond, et vivant cependant dans une aisance qui l'a rendu suspect. Il loue la vigilance des maires des Loges et d'Achères; mais il ajoute que le témoignage de monseigneur détruit tous les soupçons, et qu'il va remettre Eric en liberté. Monseigneur marque le désir de parler au prisonnier, et aussitôt on fait venir Eric.

La figure du prince a une influence singulière sur les coupables. Celle d'Eric se décomposa à son aspect : déjà, peut-être, il se croyait aux galères. Le prince craignit qu'il s'avouât plus coupable que ses vues l'exigeaient, et il se hâta de le rassurer.

« Au lieu de faire ton service auprès » de la princesse, tu vas courir la forêt » de St.-Germain, sans autre motif que » celui d'herboriser! Que diable, ma» dame Borloff n'a pas envie d'étudier » la botanique, et si elle voulait un pro» fesseur en ce genre, ce n'est pas toi » vraisemblablement qu'elle choisirait ».

La figure d'Eric commence à se recomposer.

« Tu n'as pas assez d'argent pour » lever une boutique d'herboriste; tu » en as plus qu'il t'en faut pour rejoindre » ta maîtresse. Elle a pris la route de » Bruxelles, et puisqu'à ma recommandation monsieur veut bien te rendre » la liberté, monte sur le champ dans » une diligence, et cours sur les traces » de la princesse ».

Eric ne demandait pas mieux. Si le prince désirait le savoir au-delà des frontières, je crois qu'il était très-pressé de sortir de France, où ses intrigues tournaient mal. Qu'y ferait-il, d'ailleurs, n'ayant plus ni instructions, ni argent à recevoir de personne?

Paloski adresse des remercîmens au magistrat; le magistrat se félicite d'avoir pu concilier son devoir avec le désir de faire quelque chose qui soit agréable à monseigneur. Ces messieurs se quittent très-contens l'un de l'autre.

La visite du prince à l'ambassadeur

ne fut autre chose qu'un tribut payé à l'usage : quand on s'est présenté à une fête où on n'était pas invité, qu'on s'y soit amusé ou non, on doit des remercîmens à celui qui en a fait les frais. Ces visites-là durent un quart d'heure : cependant on ne passe pas quinze minutes à se regarder, et il faut parler de quelque chose. Le départ précipité de la princesse alimenta la conversation. Le prince avait l'adresse de donner à bien des choses la tournure la plus avantageuse aux intérêts de ceux qu'il voulait servir : il eut la satisfaction de laisser l'ambassadeur dans une ignorance absolue de ce qu'il s'était passé entre madame Borloff et lui.

Enfin, tout est terminé, se dit-il en sortant. Me voilà dispensé d'éblouir plus long-temps des gens qui ne se doutent pas combien la représentation est fatigante pour tout homme qui n'est pas un sot. Allons rire à Achères.

Le prince renvoie ses domestiques de louage et son carrosse de remise; il re-

met dans les armoires de son logement ses cordons et ses habits brodés. Il sort à pied; il prend les Champs-Elysées, pour dérouter les curieux, et il s'arrête chez un restaurateur. Il y déjeûne en simple particulier, et il s'en trouve bien.

Je ne croyais pas, pensait-il, persuader si facilement la princesse, et je n'ai pas pris le temps de faire savoir à Cognard que j'ai besoin de ma calèche. Hé, pourquoi ai-je des jambes? Est-ce pour me faire traîner comme un impotent? Que de gens le sont devenus pour avoir eu un carrosse! Je redeviens Martin, et ma foi j'irai, de Saint-Germain à Achères, à pied, comme un bon bourgeois, comme un philosophe, comme un ami de la forêt.

M. Martin revient au pont de Louis-Seize, et monte dans la première voiture qui est prête à partir. Deux jolies femmes occupent le fond; un gros homme est sur le devant. Je ne serai pas bien ici, se disait-il. Bah, nous ne sommes pas en ce monde pour y avoir

toutes nos aises, et puis, j'ai ici une sorte de compensation; M. Martin pensait aux petites dames qui étaient derrière lui: de jolies figures sont toujours bonnes à voir. Mais comment fera-t-il, serré dans son coin par son gros homme, qui dort déjà? Il faudrait qu'il tournât la tête à chaque instant: la continuité de ce mouvement est pénible. La bienséance, d'ailleurs, ne permet pas de fixer de jeunes femmes qu'on ne connaît pas, à qui par conséquent on n'a rien à dire, et M. Martin est rigoureux observateur des bienséances. Allons, pensait-il, puisque je ne peux les voir, je les entendrai, et c'est toujours quelque chose. Elles sont amies, à ce qu'il me semble, et deux jeunes femmes ont toujours quelques confidences à se faire. Mon gros voisin ronfle, et ma figure n'a rien de fort imposant: elle les obligera seulement à s'exprimer avec une certaine ambiguité; mais pour moi, un mot en vaut un autre.

En effet, on est à peine parti, que le caquetage commence. On n'est pas à

moitié chemin, et M. Martin est au courant. Il est gêné, pressé, froissé, et toutes jolies que sont ces dames, il se décide à les faire descendre à Nanterre. Il sent bien que cela n'est pas très-galant; mais quand il faut opter entre des meurtrissures, des crampes, qu'on peut s'épargner, et une impolitesse, dont personne ne s'apercevra, il n'y a pas à balancer.

« Ami, dit-il au conducteur, connais-» sez-vous St.-Germain? — Comme mes » poches. — Pourriez-vous me dire où » demeure madame Delatre? — Oui-dà, » monsieur; rue de Paris, n.° 60». Au nom de madame Delatre, le silence s'est établi dans le fond de la voiture. M. Martin continua. «Deux fort jolies femmes, » dont une est la nièce de cette dame, » sont parties de Paris ce matin. Une visite » à la tante a été le motif avancé auprès » de l'un des maris. On a parlé à l'autre » du besoin de prendre le grand air, » du désir de profiter de l'occasion qui » s'offrait, et d'accompagner son amie.

» Après les premiers complimens à » la tante, on parlera d'aller se prome- » ner sur la terrasse, dans la forêt; et » cette envie paraîtra bien naturelle : il » fait si beau! Cependant il n'est pas » convenable que deux très-jeunes dames » se promènent seules, et la bonne tante » ne peut les accompagner : ses jambes » ne lui servent plus qu'à aller d'une » chambre à une autre. Le marchand » de draps de la rue Saint-Honoré, avec » qui je fais tous les soirs ma partie de » dames, au café du prophète Elie, est » un homme à qui rien n'échappe, et qui » pourvoit à tout. Hier, je lui ai dit, en » jouant, que j'allais passer quelques » jours à Saint-Germain; il m'a prié de » prendre ces dames chez madame De- » latre, de les bien promener, et je lui » ai promis de ne pas les quitter d'un » instant. J'ai pris l'adresse de cette » dame, et je viens de m'apercevoir que » je l'ai perdue : voilà pourquoi je vous » l'ai demandée..... Que je suis bon de » vous conter tout cela! Vous ne pouvez

» y prendre le moindre intérêt. Mais je » suis parleur, et quand j'ai commencé, » je ne m'arrête plus ».

M. Martin s'aperçoit qu'il a produit de l'effet : on se dit quelques mots à l'oreille ; de petits mouvemens, fréquemment répétés, annoncent de l'inquiétude et de l'impatience.

On arrive à Nanterre. Le conducteur arrête pour laisser respirer son cheval ; la marchande de petits gâteaux se présente, selon l'usage ; les jeunes dames demandent à mettre pied à terre : cela arrive tous les jours. Mais les jolies figures sont couvertes d'un voile de gaze ; les plis en sont serrés, et quand on a pris la voiture, ces voiles étaient relevés sur le devant du chapeau.

M. Martin ne perd rien de ce qui se passe. Il voit les petites dames payer le cocher, et s'arrêter devant une autre voiture, dont le cheval a le nez tourné du côté de Paris. Il les voit rire de tout leur cœur en montant dans cette vinaigrette, et il éclate à son tour. Nous

avons tous les trois, pensait-il, de quoi nous égayer. Elles rient de la figure que j'aurai chez madame Delatre, quand j'y aurai attendu, pendant deux heures, des femmes qui se garderont bien d'y arriver; je ris, moi, de la mine que feront bientôt ces jolis messieurs qui attendent, sur la terrasse, les petits êtres fragiles que je viens de faire rétrograder.

En arrivant à St.-Germain, M. Martin passe devant ce n.° 60 où il n'a jamais eu envie d'entrer. Il voit madame Delatre, remplissant un immense fauteuil, qu'on a poussé contre sa croisée, et végétant en tricotant un bas. Tante précieuse, s'écria-t-il, pour les nièces à parties fines! J'ai fait manquer celle-ci, et cela ne me regardait pas. Mais, ma foi, je ne pouvais plus tenir auprès de mon gros dormeur.

Le chapitre des dédommagemens est interminable pour les jolies femmes: l'occasion perdue aujourd'hui se retrouve demain. En l'attendant, on fera

une histoire aux maris. On n'aura pas été à Saint-Germain, faute de place dans les voitures, ou peut-être parce que les voyageurs qui se présentaient ne convenaient point. On se sera promené aux Champs-Elysées pendant les trois heures d'absence; on y aura pris du lait, ou autre chose, et le conte passera.

Ah, il me vient une excellente idée! Je ne suis pas friand, je ne tiens pas au nombre de plats; mais j'aime à manger de bonnes choses, et Dubourg est le plus pitoyable gargotier!... Bertrand ne trouvera, à Achères, personne qui nous convienne. Je prendrai ici une bonne cuisinière, et je l'emmènerai avec moi.... Oui, c'est très-bien vu. Mais à qui m'adresserai-je? Hé, parbleu, à l'aubergiste chez qui nous avons couché quand nous sommes venus attendre la dame à la migraine. Bah, si l'aubergiste en connaissait une bonne, il la prendrait pour lui, car sa cuisine a beaucoup d'analogie avec celle de Dubourg. Diable, comment faire? Je ne connais personne ici...

Comment, je n'y connais personne! oh, que si, oh, que si! J'y ai découvert une tante qui doit m'être bonne à quelque chose.

M. Martin retourne au n.° 60; il sonne, on lui ouvre, il entre. Il salue respectueusement madame Delatre, qui lui répond par une simple inclination de tête : l'épine dorsale a perdu sa flexibilité. M. Martin s'est chargé de dire à madame mille choses affectueuses de la part de sa nièce, et il s'acquitte avec un sensible plaisir d'une promesse qui lui procure l'honneur de connaître madame. Madame fait signe à une vieille servante d'approcher un fauteuil. Tout est vieux à Saint-Germain, ville et habitans. On prétend même que les enfans y naissent avec des rides indiquées.

« De quelle nièce me parle monsieur, » car j'en ai deux? — De celle qui a un » superbe magasin de draps dans la rue » Saint-Honoré. — Ah, madame Grisel. » — Madame Grisel, précisément. — Je » l'aime de tout mon cœur : elle est aussi

» sage que jolie. — Ah, madame, à qui » le dites-vous? Son mari est le plus » honnête homme!..... — Oh, c'est un » ménage d'or »!

On parle de Saint-Germain, de la vie paisible qu'on y mène; du boston que fait tous les soirs madame Delatre; des cuisinières, ramenant chez elles, la lanterne à la main, les anciennes amies qui viennent faire leurs huit tours; pas un de plus, pas un de moins. On commence à six heures précises, et à neuf on est couché.

M. Martin ramène madame Delatre sur les cuisinières. Celle de madame Lefèvre va la quitter. C'est un excellent sujet que sa maîtresse regrettera longtemps. « Mais elle est d'une vivacité, » cette bonne madame Lefèvre! Et pourtant elle a plus de peine à marcher » que moi. Hier, en lui présentant à » boire, Marie a laissé tomber le verre; » cela peut arriver à tout le monde. Ma» dame Lefèvre s'est emportée, et elle » a jeté sa béquille dans les jambes de

» Marie. Marie est tombée, s'est fait » mal, et s'est fâchée : c'est tout simple. » Oh, oui, madame Lefèvre la regrettera » long-temps..... Je le crois bien, ma » foi. Une fille qui fait seule un dîner » de douze personnes, et qui ne perd » pas la tête un instant. — Hé, qui est » donc cette dame Lefèvre, qui jette sa » béquille à la tête, ou aux jambes de » ses gens? — Oh, mon dieu, c'est la » meilleure femme du monde, à ses » vivacités près. — Peu d'éducation, ce- » pendant? — Sachez, monsieur, que je » ne vois que des gens comme il faut. » Madame Lefèvre est la fille d'un avo- » cat, et son mari était conseiller au » Châtelet de Paris ».

M. Martin débite encore quelques phrases insignifiantes; il prend congé de madame Delatre, et il va cherchant la veuve du conseiller au Châtelet, qui marche avec une béquille, et qui a des vivacités.

L'observation est toujours utile : vous conviendrez que si M. Martin eût été

de ces êtres impassibles, que rien ne touche, ne pique; il eût pu être suffoqué par son gros dormeur, et qu'il n'eût pas trouvé la fille qui fait, sans perdre la tête, un dîner pour douze personnes.

Vous sentez aussi que madame Lefèvre, fille d'un avocat, veuve d'un conseiller au Châtelet, doit être connue de messieurs du barreau de Saint-Germain. M. Martin va au greffe; le greffier le renvoie au président, et le président au procureur du roi. Enfin il sait où demeure madame Lefèvre; il y va; il demande à parler à mademoiselle Marie : hélas! il est trop tard.

Madame Lefèvre s'est repentie; elle a fait des espèces d'excuses à mademoiselle Marie; mademoiselle Marie a remarqué une larme que sa maîtresse essuyait furtivement; mademoiselle Marie s'est attendrie de son côté. Le raccommodement s'est fait, sous la seule condition que lorsque madame sera dans son fauteuil, la béquille sera à l'autre extrémité de la chambre, dût

madame attendre, pour changer de place, que mademoiselle Marie revienne de la messe, ou du marché.

Je devais prévoir cela, se dit M. Martin : vieux maîtres et vieux domestiques vivent familièrement ensemble, se querellent, et ne se quittent pas.

Cependant M. Martin est très-lié avec madame Grisel; il connaît madame Delatre, et mademoiselle Marie ne le laissera pas sans cuisinière. Elle a aussi une nièce qui est son élève, qui ne fait pas de parties fines, qu'elle a établie, de son autorité privée, chez madame Lefèvre, et qui ne peut y rester toujours. Mademoiselle Marie fait entrer M. Martin; elle le présente d'un air gracieux à sa maîtresse, qui cherchait la pluie et le beau temps dans l'almanach de Mathieu Laensberg. Elle venait de prononcer, en soupirant, qu'octobre serait humide, et qu'elle ne pourrait quitter son lit de tout le mois.

On fit paraître Pélagie, et on lui pro-

posa de suivre M. Martin à Achères. Les bonnes cuisinières de St.-Germain gagnent deux cents francs, et M. Martin offre cent écus. Pélagie paraissait incertaine. Madame Lefèvre la supportait; mais elle l'aimerait mieux à Achères que chez elle. Elle insista; la tante insista; M. Martin insista, et Pélagie baissa la tête, en signe de consentement. Une serviette suffit pour faire son paquet. En cinq minutes il est prêt; Pélagie le met sous son bras; elle suit M. Martin.

Ils étaient à l'endroit même de la forêt où M. Martin avait rencontré Rosalie, et ils ne s'étaient pas encore dit un mot. Autant la laitière était causeuse, autant Pélagie l'était peu. Son rigoureux silence n'avait pas empêché M. Martin de la pénétrer. Il avait observé un air rêveur, mélancolique même; il avait intercepté quelques soupirs.

« Allons, finissons-en. Quel âge a-t-il? » — Vingt-deux ans, monsieur. — Quel » est son métier? — Menuisier. — Mé» tier agréable, Pélagie. Sa conduite?....

» — Ah, monsieur, vous m'avez sur-
» prise : je croyais continuer une con-
» versation commencée. — Soyez tran-
» quille, mon enfant : j'ai toujours été
» un confident utile. Sa conduite ? —
» Honnête. — Est-il laborieux ? — De-
» puis que je le connais, il n'a perdu
» de temps que celui qu'il a passé avec
» moi. — Vous êtes modeste. Mais com-
» ment ce temps-là était-il employé ?
» Vous rougissez, Pélagie : vous avez
» fait quelque faute. En seriez-vous à
» la troisième nuance de l'amour ? — Je
» ne vous entends pas, monsieur. —
» Voyons, que faisiez-vous, quand vous
» étiez ensemble ? — Il me répétait qu'il
» m'aime. — Après ? — Je lui disais que
» je l'aime aussi. — Après ? — Je con-
» viens..... qu'en nous quittant..... un
» baiser..... — Après ? — Y a-t-il encore
» quelque chose, monsieur ? — Quel âge
» avez-vous, mon enfant ? — Seize ans,
» monsieur ».

A cet âge on succombe sans avoir prévu le danger, pensa M. Martin. Le

garçon menuisier a donc des mœurs : cela est rare à présent. « Hé, pourquoi » ne vous êtes-vous pas encore mariés? » — Ma tante n'y veut pas consentir, » et je suis sûre que c'est pour me sé- » parer de Vincent qu'elle m'envoie à » Achères. — Hé, cela pourrait bien » être. Mais pourquoi repousse-t-elle » Vincent? — Il n'est encore que com- » pagnon. — Avec une patente, il sera » maître, comme tant d'autres, qui ne » feraient pas mal de recommencer leur » apprentissage. — Oh, Vincent est un » joli ouvrier; mais cela ne suffit pas : » il faut de l'argent pour lever la pa- » tente; il en faut pour acheter des ou- » tils. — Tout cela est-il bien cher? » — Oh, s'il avait mille francs!..... — » Mille francs? ce n'est pas une somme » énorme. Espérez, Pélagie. — Hé, mon- » sieur, n'espère-t-on pas toujours? — » Oh, jusqu'à la mort. Mais espérez que » l'été ne passera pas avant que vous » soyez mariée. — Et qui est capable » de faire un pareil miracle? — On en

» fait de plus difficiles, et on n'est pas » sorcier pour cela ».

Mettez une petite fille à son aise; mettez-la sur le chapitre de l'amour, et elle ne sait plus s'arrêter. Pélagie ne manqua pas de raconter, avec effusion, comment le sien avait pris naissance; quel plaisir elle ressentit quand Vincent se déclara; les petits mouvemens de jalousie qu'ils avaient alternativement éprouvés, qui font tant de mal, mais qui amènent des raccommodemens si doux; et le temps passe vîte pour fillette qui parle de tout cela. Il est moins rapide pour celui qui écoute. Il passe pourtant, quand l'auditeur a de la sensibilité, et M. Martin et sa jolie petite cuisinière arrivèrent à Achères sans s'en apercevoir.

Pélagie est établie commensale de l'auberge du Coq-Hardi. M. Martin la loge à côté de la chambre jaune. Elle ne descendra que par ses ordres, et quand il n'en aura pas à lui donner, elle s'occupera de quelqu'ouvrage d'ai-

guille. M. Martin veut veiller sur elle; il veut, surtout, qu'elle n'entende pas ces saillies d'une grosse gaîté, dont retentissent souvent les voûtes d'un cabaret : se charger de l'enfant d'autrui, pensait-il, c'est contracter l'obligation de lui tenir lieu de père.

Bertrand et Sophie sont à leur nouvelle maison. Le père presse le peintre et le colleur; la jeune personne dirige deux jardiniers. Elle s'est fait couper une quantité de petits jalons; elle les a fichés elle-même en terre; elle a tracé les allées d'un jardin à l'anglaise. Les massifs qu'elles laisseront seront garnis de fleurs, d'arbustes, de gazon. Sophie imagine à chaque instant; à chaque instant elle crée quelque chose, et elle est enchantée. Ses ouvriers sont étonnés d'eux-mêmes; ils ne se croyaient pas autant de capacité.

M. Martin paraît, et les *artistes* de tous les genres sont abandonnés. Où se retirera-t-on pour conter et écouter sans témoins? Hé, parbleu, dans la pe-

tite mansarde que doit habiter Pélagie. On en ferme la porte; M. Martin raconte ce qu'il s'est passé pendant la journée qui vient de s'écouler, et qu'il a si bien remplie. On le félicite, on se félicite mutuellement : c'est de ce jour seulement qu'on peut se croire en sûreté.

Mais Sophie n'est plus distraite de ses plus chères pensées par celle du danger qui menaçait son père : le nom de Stanislas s'échappe de ses lèvres, et ses yeux interrogent M. Martin. « Je » suis incapable, lui dit-il, de manquer » à ma parole d'honneur, et je ne vous » ai pas caché l'engagement formel que » j'ai pris hier, de ne jamais me mêler » directement de cette affaire. — Ah, » monsieur, deviez-vous le prendre, vous » qui êtes notre unique soutien, et sur » qui reposaient mes plus douces espé- » rances? — Vous avez oublié, Sophie, » ce que je vous ai dit à Dieppe : il ne » m'appartient pas de dépouiller une » mère de ses droits, même de ceux » dont elle abuse. Il est contre toutes

» les bienséances que vous entriez dans » une famille qui vous repousse: Ce » jeune homme et vous êtes encore aux » portes de la vie : vous pouvez attendre. » Attendez donc tout du temps; mais » attendez avec patience, avec résigna- » tion, et comptez sur moi dans toutes » les circonstances où je pourrai vous » servir sans compromettre mon hon- » neur. Allons dîner, mes amis ».

Pélagie sert à table, et sert fort bien. Il lui reste à faire son chef-d'œuvre en cuisine, pour prouver qu'elle est réellement la digne élève de mademoiselle Marie. Dès le lendemain on lui donnera les moyens de faire ses preuves.

Après le dîner, Bertrand et Sophie retournent à leurs ouvriers. Ils reçoivent les meubles simples, mais d'une sorte d'élégance, qui leur arrivent de Poissy. M. Martin est trop content de lui pour se refuser le plaisir de raconter encore ce qu'il a fait à Paris : il y a de l'homme partout. Il va chez M. de Polmont et chez

chez Cognard; nouveau récit, nouvelles félicitations.

Tout est en l'air dans la petite maison isolée. On se marie le surlendemain, et la mère Cognard, et ses filles, et Rosalie ne savent où elles en sont; depuis une grande heure elles se consultent sur une chose de la plus haute importance : Rosalie a choisi elle-même une belle armoire de noyer. Le charretier l'a descendue mal-adroitement de sa voiture, et le fond est brisé. Maman Cognard veut qu'on change l'armoire : les gens âgés veulent du solide, comme s'ils avaient le temps de tout user. Les jeunes gens tiennent exclusivement au présent, et Rosalie et les petites Cognard grillent de voir figurer l'armoire dans la chambre nuptiale. Quand les portes en seront fermées, disaient-elles, personne ne verra ce qu'il y a derrière.

M. Martin a l'esprit conciliant, et il propose un terme moyen : c'est de faire raccommoder l'armoire; il y a pour cela plus de temps qu'il en faut. Cette idée

tend évidemment à rapprocher les opinions; mais l'exécution tient à une petite difficulté : il n'y a pas de menuisier à Achères. « N'est-ce que cela, dit » M. Martin? Laissez-moi faire ».

Il retourne au Coq-Hardi; il s'enferme dans sa chambre, et écrit :

« Au reçu de la présente, et sans perdre de temps, vous achèterez tout ce qu'il vous faut pour exercer votre métier. Vous chargerez vos outils sur la charrette que je vous envoie, et vous vous rendrez ici. Je vous établis maître à Achères, et je crois que votre nouvelle position rendra mademoiselle Marie plus traitable ».

M. Martin met un billet de mille francs dans sa lettre; il la cachette, et il passe dans la chambre de Pélagie, qui raccommode son petit bonnet des dimanches. « Bien, bien, mon enfant, une » jeune fille doit être laborieuse ». Il ajoute un mot sur Saint-Germain, et aussitôt Pélagie parle de Vincent. En lui aidant un peu, et sans lui faire de

questions directes, M. Martin sait que Vincent travaille chez M. Maigret, rue de Pologne.

Il retourne chez Cognard. « Mon ami, » trouvez-moi de suite un homme de » confiance, et surtout expéditif, qui » soit propriétaire d'une charrette et » d'un cheval. Qu'il parte à l'instant; » qu'il remette cette lettre à son adresse, » et demain vous aurez un menuisier à » Achères. Mais où le mettrons-nous? » — Je ne sais pas trop, M. Martin..... » D'abord sous ce hangar, et il se logera » ensuite comme il le pourra. — C'est » bien, c'est très-bien. Allez, mon cher » ami, ».

Il faudra, pensait M. Martin en retournant chez lui, que je me donne bien de la peine pour dépenser ici le quart de mon revenu, et j'y laisserai d'heureux souvenirs. Quand je sortirai de ce village, j'emporterai des bénédictions, et je n'ai reçu que des coups de coude en sortant de l'Opéra.

M. Martin se couche de bonne heure,

et il s'éveille toujours à la pointe du jour. Il n'est que cinq heures, et déjà il a la tête à la croisée. « Serait-ce déjà » là ma charrette?..... Oui..... Non.... Hé, » oui, parbleu. Oh, que l'amour donne » d'activité! Vincent a marché une par- » tie de la nuit. Et ce bon charretier, qui » s'est prêté à cela comme s'il était amou- » reux! Je demanderai si je peux faire » quelque chose pour lui.

» La charrette passe, et prend la rue » qui conduit au parc. Tout autre que » Cognard eût ordonné au charretier » de s'arrêter ici, et de prendre mes » ordres. Il ne sait cependant pas qu'il » y a là une Pélagie, et que je m'inté- » resse à son petit Vincent. Ah, il aura » jugé à mon air, à mon ton, que j'avais » un double but en faisant venir ici un » menuisier, et il me laisse la faculté » de préparer à mon gré les événemens » de la journée. Je le répète : Cognard » est observateur.

» Oh, quelle surprise pour ces jeunes » gens de se rencontrer au moment où

» ils y pensent le moins! quelle joie,
» quel ravissement!..... C'est pourtant à
» cette petite madame Grisel qu'ils doi-
» vent cela »! En débitant son monologue, M. Martin se frottait les mains d'un air..... Je suis sûr que vous le voyez de chez vous.

On finissait de déjeûner au Coq-Hardi, et quand M. Martin a une bonne idée, il n'a de repos que lorsqu'elle est exécutée. « Pélagie, vous ne savez pas où de-
» meure M. Cognard? — Non, monsieur.
» — Tenez, voyez-vous ce mur, à droite,
» dans cette rue, qui est en face de vous?
» — Oui, monsieur. — C'est un des murs
» du parc de M. de Polmont. Là-bas, en
» tournant le coin, vous trouverez une
» porte cochère. Vous irez là; vous son-
» nerez; vous entrerez dans une assez
» grande cour : à gauche est un hangar,
» vous vous y arrêterez. — Et que ferai-
» je, monsieur, sous ce hangar? — Vous
» aurez pris un panier, dans lequel vous
» aurez mis ce poulet, ce petit pain et
» une bouteille de vin. Vous offrirez

» cela à celui dont la figure vous pa-
» raîtra la plus agréable. — Je crois que
» monsieur s'amuse. A qui veut-il que
» je donne cela? — Je vous l'ai dit, Pé-
» lagie. — Voilà une singulière façon de
» donner des ordres. — Chacun a sa
» manière; faites ce que je vous de-
» mande ».

En prononçant ces derniers mots, M. Martin a pris un air sérieux, qui intimide Pélagie. Ce monsieur-là a quelque chose d'extraordinaire, murmurait la jeune fille, en chargeant le panier. Bah, se disait-elle en marchant, je donnerai cela au premier venu : je ne passerai pas mon temps à comparer des figures. Une seule me plaît, et elle est à Saint-Germain.

Elle arrive, elle sonne.... C'est Vincent qui vient lui ouvrir. Le panier tombe de son bras; Vincent recule de quatre pas. Ils se regardent, ils se frottent les yeux; ils s'approchent, ils se touchent : ce n'est pas un songe qui les abuse. Ils rougissent de plaisir; ils veulent se par-

ler, et ne trouvent que des mots sans suite.

Rosalie s'aperçoit qu'on a laissé son armoire, et elle vient pour savoir ce qui retient son menuisier. Elle aime; et il ne lui faut qu'un coup d'œil pour être au courant. « Petite, dit-elle à Pélagie, » je me marie demain, et je n'ai pas de » temps à perdre. A votre âge, on a » celui de faire l'amour et d'attendre : » ne dérangez pas mon menuisier »

Pélagie est un peu interdite de la semonce; mais elle ne perd pas la tête. « Je ne viens déranger personne, made- » moiselle, répond-elle d'un petit air » piqué : je fais ce que m'a ordonné » M. Martin. — D'où le connaissez-vous? » — Je suis à son service. — Depuis » quand? — Depuis hier. — Et hier il » a envoyé à ce jeune homme de l'ar- » gent pour acheter des outils, et une » charrette pour les apporter. M. Mar- » tin! s'écrie Pélagie. Il s'appelle Mar- » tin! s'écrie Vincent. Il n'a pas pris la » peine de signer sa lettre. J'ai cru d'a-

» bord qu'on me faisait une niche; et si » M. Maigret ne m'avait assuré que le » billet de banque est bon, je serais » encore à Saint-Germain. — Encore » deux jeunes gens, dit Rosalie, qui de- » vront tout à M. Martin. Quel homme! » Et nous voulions le griller!

» Où est-il, où est-il, demanda Vin- » cent avec ardeur»? Pélagie oublie son panier, et entraîne son ami; Rosalie oublie son armoire, et court sur les pas des deux jeunes gens. J'aime à voir des heureux, se disait-elle en courant : ce spectacle ajoute à ma propre félicité. Que je voie sur la figure du brave homme le plaisir que donne une bonne action.

M. Martin attendait, à sa fenêtre, le résultat de la commission qu'il avait donnée à la petite. Il les voit accourir tous les trois. Ah, ah, pensa-t-il, ils sont reconnaissans : mon argent est bien placé.

Ils arrivent, ils montent; ils cherchent un compliment. Un cœur délicieusement affecté ne trouve pas de ces

choses-là. Vincent prend une main de M. Martin, Pélagie tient l'autre. Ils baisent, ils rebaisent les mains bienfaisantes; M. Martin les sent mouillées de douces larmes. Il est ému, et sa figure est rayonnante. Rosalie parle pour tous quatre; vous savez qu'elle est causeuse. Elle raconte ce qu'il vient de se passer chez Cognard; elle interprète, elle commente, elle ne finit pas. M. Martin n'entend rien : il est tout à la scène, dans laquelle il joue un si beau rôle. « On a » pourtant tout cela, dit-il enfin, avec » un billet de mille francs! Ah, reprit » Rosalie, quand Cognard aura-t-il un » billet de mille francs dont nous puis» sions nous passer!

» — Mes amis, le plaisir est beaucoup » dans cette vie. — Il est tout, M. Mar» tin. — Non, Pélagie, et il n'est légi» time, il n'a de prix que lorsqu'on a » rempli ses devoirs : allez vous occuper » du dîner; Vincent, retournez à votre » armoire. Ce soir vous vous réunirez. » Ne perdez pas le prix de votre con-

» duite passée; continuez d'être sages, » et vous ne tarderez pas à en être ré- » compensés. Vous voyez, petite, que le » miracle dont vous me parliez hier, n'a » pas été difficile à opérer ».

Rosalie n'a pas d'argent à donner; mais elle conçoit qu'il est différens moyens d'être content de soi, et elle veut être pour quelque chose dans l'œuvre de M. Martin. Elle choisit, chez Dubourg, un bon lit pour Vincent, et elle va lui chercher un local qu'il puisse transformer en boutique. Par-ci, par-là, elle pense à son armoire; mais elle va toujours, et elle ne rentre chez Cognard qu'après avoir arrêté ce qu'elle a trouvé de plus convenable. La force de l'exemple a fait danser des menuets; à présent elle fait faire de bonnes actions.

L'heure du dîner avait rappelé Bertrand et sa fille au Coq-Hardi. Ils s'entretenaient avec M. Martin. Ils se parlaient avec cette confiance et cet abandon qui naissent d'une amitié sincère et long-temps éprouvée. Sophie cher-

chait à amener naturellement la conversation sur Stanislas, dont cependant elle n'osait plus prononcer le nom en présence de M. Martin. Le père et la fille craignaient également de heurter un homme en qui ils trouvaient l'ami le plus chaud, et le bienfaiteur le plus généreux. Mais quand ils étaient dans leur petite maison, ils se dédommageaient de cette espèce de contrainte. Sophie ne se lassait pas de dire; son père ne se lassait pas d'écouter. La jeune demoiselle se lançait sans cesse dans l'avenir; elle calculait toutes les chances; chaque jour elle répétait ses calculs, et chaque jour elle demandait à son père comment son bonheur pouvait se préparer à Achères, à cinq cents lieues de l'objet chéri, qui lui-même était privé de sa liberté. Bertrand se fatiguait la tête pour prouver à sa fille qu'un pareil mariage ne pouvait s'arranger que de loin. Il voyait bien qu'il ne persuadait pas, et des consolations, de tendres caresses succédaient à de faibles

raisonnemens. Sophie se soutenait par l'idée de voir bientôt M. Martin s'ennuyer à Achères. La princesse n'était plus redoutable pour eux; il était donc vraisemblable qu'ils se fixeraient bientôt dans quelque ville capitale, où il serait plus facile de savoir quelque chose de Stanislas, que dans un village écarté des grandes villes.

Ils causaient donc tous les trois au Coq-Hardi, et on parlait de Pélagie et de Vincent. Heureux, répétait encore Sophie, ceux à qui il ne faut, pour être unis, que de l'amour et un protecteur! Heureux et sages, répondait M. Martin, ceux qui ne cherchent pas à précipiter la marche du temps; qui descendent dans leur cœur, qui y rappellent, qui y fixent l'espérance, qui console de tout!

Cette réponse était très-philosophique, sans doute; mais ce n'était pas de la philosophie que voulait la jeune demoiselle. Elle se tut, et elle réfléchissait profondément, lorsque Cognard, sa mère et Rosalie entrèrent dans la

chambre jaune. Ils étaient en grand costume, et ils venaient inviter, avec le cérémonial usité, MM. Martin, Bertrand et mademoiselle Sophie à vouloir bien assister à leurs noces. Sophie soupira; Bertrand accepta tout simplement, et M. Martin demanda qui présenterait à l'autel la jeune et jolie mariée, qui était orpheline. « Si M. Martin voulait » me faire cet honneur, dit Rosalie en » baissant ses grands yeux noirs? — » Comment, si je le veux? avec un ex- » trême plaisir. — La signature d'un » homme comme vous, qui serait mise » sur les registres et au bas de notre » contrat de mariage, nous porterait » sûrement bonheur. J'ai parlé de cela » à Cognard; il ne m'a rien répondu. » — Permettez, Rosalie, que je sois aussi » réservé que lui ».

Rosalie fit une petite mine qui annonçait du mécontentement. La pauvre enfant ignorait que M. Martin ne pouvait la satisfaire qu'en faisant un faux.

M. de Polmont n'avait pas oublié

qu'il s'était engagé à donner le dîner de noces, et il vint inviter les trois amis à partager la joie générale. « Voilà, dit » M. Martin, un beau jour qui se pré- » pare. C'est à vous seul que nous le » devons, s'écrièrent Cognard et Ro- » salie ». Quand me sera-t-il permis de dire la même chose, pensait la triste Sophie ?

« Pour nous disposer dignement à » célébrer ce grand jour, je suis d'avis, » dit M. Martin, de finir celui-ci gaî- » ment. Dînons tous ensemble. Qu'en » pensez-vous, M. de Polmont ? — Je ne » demande pas mieux, M. Martin. — » J'espère que M. Cognard et ces dames » ne me refuseront pas. Vraiment, nous » n'avons garde, répondit Rosalie. — J'ai » ici une petite fille qui est élève de la » première cuisinière de Saint-Germain. » En ce moment elle fait son chef- » d'œuvre, et je serai bien aise de vous » voir applaudir à son talent.

» Pélagie..... Pélagie !..... J'ai quatre » personnes de plus à dîner. Prenez,

» chez Dubourg, quelque chose que » vous ajouterez à ce que vous avez pré- » paré.

» Il faudra que vous fassiez comme » nous, M. de Polmont : vous vous con- » tenterez du petit vin de la maison. Il » n'est pas mauvais. Le vin est ce que » Dubourg a de mieux ».

Le premier service est sur la table. On est placé; on se dispose à fêter le chef-d'œuvre de Pélagie : une jolie fille prévient toujours en faveur de ce qu'elle présente..... Cependant M. de Polmont fait la grimace à des langues de mou- tons; Bertrand remet sur son assiette l'aile d'un pigeon en compote. Sophie avale machinalement. Cognard, sa mère et Rosalie sont loin d'applaudir au talent de la cuisinière de Saint-Germain; ils mangent pour ne pas paraître difficiles ou impolis. M. Martin, après avoir servi tout le monde, prend d'un fricandeau qui est devant lui, et le premier mor- ceau lui soulève le cœur. Il regarde ses convives; ses convives le regardent, in-

certains, embarrassés. « Oh, leur dit-il, » mettez-vous à votre aise : je n'attache » à un dîner gâté que le peu d'impor- » tance qu'il mérite ».

Il fixe Pélagie, qui, la serviette sous le bras, attend d'un air de confiance les félicitations qu'elle croit avoir méritées. « Petite, goûtez ces sauces, dont » vous me paraissez si contente, et dites- » moi ce que vous auriez fait de plus, » si vous aviez eu le diable à traiter ». Pélagie interdite goûte, à la pointe d'un couteau, les parties de son prétendu chef-d'œuvre, et à chaque plat, elle répète les grimaces qu'ont faites les convives. Le couteau lui tombe de la main, et elle s'écrie avec amertume : Ce ne sont pas là mes sauces!

M. Martin éclate de rire. « Où diable, » dit-il, la vanité va-t-elle se loger? » Dubourg ne veut chez lui personne » qui l'efface. Pélagie, dites-lui de » monter.

» Vous nous avez donc condamnés, » M. Dubourg, à ne pas dîner, parce

» que j'ai pris avec moi une jeune fille » qui a plus de capacité que vous? — » Hé, qui vous a dit, monsieur... — Vous » savez bien que je n'ai pas besoin qu'on » me dise les choses : je vous ai donné » des preuves de ma pénétration. — » Hé, croyez-vous, monsieur, qu'il soit » agréable pour un maître de maison, » qui depuis quatre ans exerce avec hon- » neur, de se trouver en sous ordre chez » lui? — Et parce que vous êtes incapable » de faire un bon dîner, faut-il que vous » nous empoisonniez? Vous avez voulu » perdre Pélagie de réputation dans mon » esprit. Vous avez pensé qu'après ce » malheureux essai, je la renverrais à » Saint-Germain. Pas du tout : je me » range toujours près du faible contre » le fort. Je garde Pélagie à mon service, » et c'est vous que je réforme. Mon » cher Bertrand, payez ce que nous de- » vons ici, et partons.

» Hé, mais, continua M. Martin, quand » Dubourg fut sorti, il me semble que » j'ai été un peu vîte. J'ai à venger cette

» petite fille; mais nous voilà *sans feu* » *ni lieu*. Ah, ah, ah! Messieurs, je vous » offre des lits, dit M. de Polmont, et » je l'aurais fait plutôt, si vous n'aviez » voulu vivre très-bourgeoisement. Nous » acceptons les lits, répond M. Martin. » Mais je vous préviens que je dîne mal » quand je n'ai pas dîné.—Venez, venez » tous chez moi, nous mangerons ce qu'il » se trouvera à l'office ».

Quand les maîtres sont absens, les domestiques se mettent en vacances. M. de Polmont ne trouve chez lui que son valet de chambre, qui décemment ne peut se mêler de la cuisine. Il déroge cependant jusqu'à y conduire Pélagie, et lui indiquer où sont les choses dont elle peut avoir besoin. Pélagie veut rétablir sa réputation compromise, et elle semble se multiplier. Elle est à-la-fois à cinq ou six fourneaux. Elle anime le feu de celui-ci; elle modère le feu de celui-là. Elle charge une casserole; elle retourne un ragoût; elle assaisonne la salade, et, en allant et venant, elle trouve

le moment de mettre le couvert. On se promène dans le parc. M. Martin seul est resté dans le jardin, et, les coudes appuyés sur une croisée de la cuisine, il regarde faire Pélagie; il jouit de son activité; un léger sourire exprime sa satisfaction, et la petite ne sent plus la fatigue.

Ce n'est pas sans raison que les anciens admettaient des jours malheureux. Pour la seconde fois on allait se mettre à table, lorsqu'une vieille et grosse fille entra chez M. de Polmont, criant à tue-tête qu'elle voulait parler à M. Martin. M. Martin fait un demi-tour et reconnaît mademoiselle Marie. Pélagie reconnaît sa tante, et saute par une fenêtre.

« C'est donc vous, monsieur, qui ve-» nez faire des contes à la dame la plus » respectable de Saint-Germain; qui lui » parlez d'une nièce que vous n'avez ja-» mais vue, et cela pour emmener la » mienne! — Je n'ai jamais vu madame » Grisel! Cela est un peu fort, par » exemple. Je ne l'ai pas quittée avant-

» hier de toute la matinée. — Avant-hier?
» Et qu'a-t-elle fait, s'il vous plaît? —
» Elle devait venir à Saint-Germain avec
» une de ses amies, et le projet de pro-
» tie s'est terminé par un déjeûner aux
» Champs-Elysées. — C'est, ma foi, vrai;
» et voilà ce que madame Grisel vous
» a conté ce matin. — Et ce matin elle
» est arrivée à Saint-Germain avec son
» amie. — Parbleu, je viens de vous le
» dire. — Ces dames sont allées se pro-
» mener sur la terrasse du château. —
» Ah, mon dieu! — Elles y ont passé
» deux ou trois heures, et elles sont ren-
» trées harassées et rouges comme des
» cerises : je crois que vous ne m'avez
» pas dit cela. — Ah, mon dieu, mon
» dieu! — J'ai vu ces dames, d'ici, de
» ma chambre, et je les vois encore à
» présent. Le boston va commencer. Ma-
» dame Delatre, madame Lefèvre, deux
» personnes que je ne connais pas.....
» Ah, les jeunes dames se disposent à
» retourner à Paris. Hein, qu'en dites-
» vous, n'est-ce pas cela »?

Mademoiselle Marie fait trente-deux signes de croix, et M. Martin rit de tout son cœur. M. de Polmont, attiré par la vivacité du dialogue, en fait autant. Bertrand, qui ne se soucie pas du tout de voir une seconde scène de sorcier, dit cruement à mademoiselle Marie que M. Martin s'est moqué d'elle. « Mais il » ne m'a dit que des vérités? — C'est » qu'il a deviné juste. — Cela peut être; » mais voilà la première fois qu'on me » rit au nez. — Il y a commencement » à tout.

» — Je ne sais pas si ma nièce est » très-bien avec ce faiseur d'histoires. » Au reste, ce n'est pas là essentiellement » ce qui m'amène. J'ai su que Vincent, » un petit drôle qui lui a fait tourner » la tête, avait quitté son maître subite- » ment, et j'ai pensé que je le trouverais » à Achères. — Quelle pénétration! — Il » en sortira, ou je reprends ma nièce.

» — Ecoutez, mademoiselle Marie. Ce » petit drôle est un joli garçon. — Que » trop joli, vraiment! — Il est laborieux,

» bon ouvrier, et il est maître menuisier » à Achères depuis ce matin. — Il est » maître, dites-vous? — Oui, ma tante, » il est maître. — Oui, mademoiselle » Marie, je suis maître. — Venez, venez, » ma tante, voir ses outils, qu'il a payés » comptant, et la boutique que mademoiselle Rosalie a arrêtée pour lui. » — Ah, ça, voyons, est-ce encore là » une histoire »?

Pélagie, en reconnaissant la voix de sa tante, avait prévu un orage, auquel elle avait jugé à propos de se soustraire. Cependant elle avait réfléchi, en courant, qu'elle avait des choses assez avantageuses à apprendre à Mlle Marie, pour ne pas la craindre plus long-temps. Elle avait été prendre son petit Vincent, et elle était venue avec lui assurer le dénouement.

Il résulta des explications, faites bien nettement d'une part, et bien saisies de l'autre, que Marie, qui était bonne fille au fond, s'adoucit considérablement. Elle demanda à M. Martin la per-

mission de l'embrasser, et le pria de faire ce qu'il croirait propre à hâter le mariage. Les futurs sont bien jeunes, disait-elle tout bas; mais je crois qu'il faut en finir. Si Pélagie avait une distraction.... Les hommes sont si inconstans!... J'y ai été prise une fois.

Tout était parfaitement d'accord : les estomacs seuls souffraient, et on parla de se mettre à table pour la seconde fois. Mais pendant que Pélagie courait, qu'elle causait avec sa tante et son petit amant, les sauces s'étaient évaporées, le rôti s'était desséché, et il ne restait à la broche et dans les casseroles que des charbons.

« Allons, dit M. Martin, il est clair » que nous ne dînerons pas aujourd'hui. » La loi de la nécessité l'a voulu ainsi. » Marie apprend que Vincent n'est plus » à Saint-Germain : elle est forcée, pour » calmer ses alarmes, de prendre un » parti vigoureux, de se rendre à Achè- » res. Pélagie est forcée de s'occuper » d'intérêts très-majeurs; elle nous ou-

» blie, et nous sommes forcés de mou-
» rir de faim; ce qui n'est pas agréable
» du tout.

» Mais moi, reprit Cognard, qui tiens
» plus que personne à la conservation
» d'une vie utile à tant de monde, je
» suis forcé de vous faire manger le
» jambon et les volailles froides que ma
» mère a préparés pour le déjeûner des
» gens de la noce : soumettez-vous,
» comme moi, à la loi de la nécessité.

» C'est cela, c'est cela, s'écrie M. Mar-
» tin. Vous ne pouvez pas plus vous dis-
» penser de nous offrir votre jambon,
» que nous de l'accepter ». Et on se met en marche vers la petite maison isolée.
« La loi de la nécessité, dit Bertrand à
» M. Martin, a décidé que nous dîne-
» rions chez M. Cognard; je le veux bien.
» Mais qu'aurait-elle prononcé, s'il n'a-
» vait pas eu de provisions chez lui?
» — Que nous aurions été dans la po-
» sition où s'est trouvé le père Jean, de
» Domfront, lorsqu'il fut forcé de man-
» ger une fesse d'anglais, dans un désert

de

» de l'Afrique, et ma foi, pour n'être pas » anthropophages, nous aurions fait un » bœuf à la mode d'un morceau de Bo- » niface : ce garçon-là n'a rien d'humain » que l'enveloppe. Ah, ah, ah, ah!

» A propos de Boniface, faites-lui dire, » mon cher Cognard, d'amener ici ma » calèche, mes chevaux, et d'en avoir » soin. Je chercherai à les loger dans » le village. Demain, nous dînons chez » M. de Polmont; après demain, la mai- » son de Bertrand sera prête, et nous » nous y établirons tous. — Mais où » vous mettrez-vous, M. Martin? — Hé, » parbleu, dans votre salle à manger. » Vincent y fera une alcove, que deux » portes déroberont à tous les yeux. Il » faut occuper ce jeune homme-là, » et nous serons ses premières pra- » tiques ».

Bien, très-bien, pensait Sophie; plus il sera gêné, plus il éprouvera de pri- ations, et moins nous resterons ici.

La loi de la nécessité voulait que la

mère Cognard eût de l'humeur ce soir-là. Elle aurait donné de son sang à M. Martin; mais son jambon, mais ses volailles! n'avoir rien à offrir, le lendemain, à vingt personnes qui arriveront, des quatre points cardinaux, avec un appétit dévorant! Passer pour une femme sans prévoyance, ou sans affabilité, serait également dur! « Allons, » allons, ma bonne mère, ne vous attristez pas. J'enverrai ce soir quelqu'un » à Poissy, et nos provisions seront » remplacées ».

On s'arrange dans la petite maison. On dîne, ou on soupe, si vous l'aimez mieux, et on soupe très-bien. On rit des contre-temps, dont la suite pouvait être une diète rigoureuse et prolongée. On écoute, avec un plaisir vrai, l'aînée des petites Cognard, qui manque de méthode, mais qui a une jolie voix. On est moins difficile dans un hameau qu'à l'Opéra, pensa M. Martin: Placez un homme au milieu de toutes les jouissances, la satiété l'accablera avant qu'il

ait commencé de jouir. Transportez-le dans un désert, le son d'un flageolet le charmera.

On se sépara enfin, fort contens les uns des autres, et impatiens de revoir le soleil.

CHAPITRE II.

Les noces de Cognard.

ROSALIE avait devancé l'aurore. Elle avait tout rangé dans la chaumière qu'elle allait quitter, et dont la propreté était l'unique ornement. Elle s'était parée des présens de l'homme à qui elle allait consacrer sa vie. Ses compagnes avaient décoré de guirlandes de fleurs sa modeste habitation.

Dans une grande ville, ce n'est rien qu'un mariage. L'indifférent, et il y en a beaucoup, passe, après avoir reconnu si la mariée est belle ou non, ce qui n'est pas facile, parce que dans les grandes villes on s'encaisse dans des carrosses de remise, ou dans des fiacres, pour filer le long de vilaines rues, et traverser des ruisseaux fangeux. Vive les grandes villes!

Au village, la mariée jouit de la satisfaction d'être vue, et c'est quelque

chose pour une jolie fille. Les habitans jouissent de l'aspect du cortége; tous les yeux sourient au bonheur, qui se peint sur les physionomies des parens et des amis, qui accompagnent les époux. On est bien aise de les voir arriver au port, après avoir dissipé les orages que suscitent quelquefois la désunion des familles, des motifs d'intérêt, de petites jalousies. On a vu la mariée; on est avide de la voir encore: jamais elle n'a paru si belle. On ne manque pas d'attribuer à sa parure le changement avantageux dont on est frappé: on ne réfléchit pas de quel feu l'amour couronné fait briller une figure virginale. M. Martin ne prend une robe et un bonnet que pour ce qu'ils valent.

Il s'est levé aussi de grand matin. Il n'a pas ses habits brodés, ses cordons; mais ce n'est pas là ce qui l'a fait aimer dans le village. Il s'est fait précéder par Boniface. Il lui a remis une boîte qui renferme un superbe bouquet de mariée, et des gands blancs pour elle et

la famille de Cognard. Il lui a ordonné de porter, de sa part, la boîte à la vierge du jour.

On est convenu la veille de se réunir à neuf heures, et la vieille horloge des chères annonce l'instant où le plaisir va commencer. M. de Polmont, en grand uniforme, et en écharpe; M. Martin, en simple habit gris et en dessous noir; Bertrand, vêtu comme il l'était au premier de janvier, et Sophie, parée de ses dix-sept ans, sortent du château, et se rendent chez Cognard.

Les personnes invitées arrivent de toutes parts. M. Martin observe un homme de quarante ans, en habit noir complet, aux cheveux poudrés; il n'a dit que deux mots, et il a l'air suffisant et protecteur : M. Martin sait déjà que c'est le procureur chez lequel Cognard a travaillé.

On se range, pour aller, en ordre, prendre la mariée. Le procureur ne voit là d'égal que monsieur le maire. Il prend avec lui la tête du cortége, et il croit

faire un acte marquant de politesse, en lui accordant la droite.

Rosalie attendait sur le seuil de sa porte, et cherchait à cacher sa tendre impatience; mais sa figure la décèle. Elle se dilate à l'aspect de ceux qui viennent flatter sa vanité et son cœur. Elle les reçoit sans prétention, avec cordialité, avec franchise, comme la jolie Rachel aurait reçu le jeune Jacob, si elle n'avait pas eu un père.

M. Martin remarqua que la tête de la mariée était couronnée de roses blanches naturelles. Ah, pensa-t-il, elle a trouvé ma guirlande trop élégante, trop riche pour une simple villageoise. Elle l'a serrée, et ce sera pour elle un souvenir d'amitié. Il est loin de soupçonner ce qu'est devenue sa guirlande; et comme des gands blancs sont toujours des gands blancs, et que tout le monde en a, il s'occupe d'autre chose.

Il présente à Rosalie une main qu'elle accepte avec un sourire charmant. Cognard offre la sienne à sa mère. Le

procureur est forcé de se mettre en troisième ligne.

On se rend à la petite maison isolée. Les demoiselles Cognard ont servi déjeûner, et elles en font les honneurs. La présence continuelle du maire donnait, vous le sentez bien, une grande importance dans le village à M. le régisseur, et à la jeune laitière, qu'il élevait jusqu'à lui. On avait toujours dit un bonjour affectueux à Rosalie : ce soir, on saluera madame Cognard.

On se rend à la chapelle municipale, arrangée dans une salle du château. M. de Polmont met à ces cérémonies une solennité imposante; il veut qu'il ne reste au prêtre qu'à bénir un mariage légalement consacré. Puissent revenir de leur erreur ces officiers municipaux qui n'y voient qu'un simple contrat, et qui remplissent leur ministère avec une insouciance, et quelquefois une légèreté qui donnent, à une chose auguste, l'apparence d'une action à-peu-près insignifiante!

On est à l'église, où tout est préparé avec un luxe qui n'est pas ordinaire. M. le curé a des gands blancs; le bedeau a des gands blancs; le garde-champêtre, transformé en suisse, a des gands blancs; Dubourg et les autres chantres, trois ou quatre polissons, qui le dimanche ressemblent un peu à des enfans de chœur, la loueuse de deux douzaines de chaises, la gouvernante du curé, sont en gands blancs.

Que de gands blancs! pensa M. Martin, à qui rien n'échappait. Ah, voilà le premier mariage auquel j'assiste en France, et c'est peut-être un usage du pays. Tout-à-coup il est pris d'une envie de rire immodérée, et il se retient, pénétré de cette vérité, qu'il faut être respectueux dans un lieu consacré à un culte religieux, quel qu'il soit.

Mais qui a pu produire en lui ce mouvement qu'il a eu tant de peine à réprimer? Il a vu une statue en bois de Madeleine pénitente, dont les bras effilés sont cachés dans des gands blancs.

Ce n'est pas tout : au-dessus de l'autel est un tableau représentant une Notre-Dame, et M. Martin voit sa guirlande, fichée avec une épingle, sur la tête de la madone. Les deux bras peints sont couverts chacun d'un gand blanc, attaché de la même manière que les fleurs.

M. Martin se taisait, et c'est ce qu'il avait de mieux à faire, lorsque le curé vint le remercier, et des vingt-cinq louis que M. de Polmont lui a envoyés de sa part, et de la corbeille galante qu'il a reçue le matin. M. Martin le félicite sur l'emploi ingénieux qu'il a fait des dons offerts à l'église; et l'invite à commencer la cérémonie. M. le curé met ses gands dans sa poche; il monte à l'autel, et un silence respectueux règne dans l'assemblée.

Je sais bien, se disait M. Martin, que Boniface est un butor; mais comment se fait-il que les présens que j'envoyais à Rosalie, soient arrivés à la paroisse, et qu'ils décorent burlesquement les saintes qu'elle renferme? Je saurai cela

Oh, oh, le procureur ne lève pas les yeux de dessus Sophie. Il serait plaisant qu'avec ses quarante ans, sa morgue, et peut-être sa bêtise, il s'avisât d'avoir des prétentions. Il est arrivé promptement à la première nuance de l'amour; mais il s'y arrêtera.

Avec quel transport deux jeunes amans, qui s'aiment, prononcent ce *oui* qui les unit à jamais! quel charme ce mot a pour eux! Ils craignent de pas promettre assez. Pourquoi cette délicieuse ivresse ne dure-t-elle pas toujours? Pourquoi le retour à soi-même, que le temps amène tôt ou tard, est-il quelquefois si pénible? Nous avons tous des défauts; le désir de plaire les atténue, et s'ils percent quelquefois, on ne veut pas les voir dans l'objet qu'on adore, et qu'une imagination exaltée transforme presqu'en divinité. Mais à mesure que l'amour s'éteint, on se montre davantage; on se juge à la rigueur, et on est quelquefois étonné de ne pouvoir plus se supporter, après

s'être jugés parfaits..... Allons, allons, se dit M. Martin, voilà des réflexions déplacées un jour de noce. Respirons le parfum de la rose prête à s'entr'ouvrir, et foulons aux pieds le souci.

La cérémonie est à peine terminée, que chacun s'empresse autour de la mariée; chacun a droit à un baiser de félicitation, et veut jouir de la prérogative du jour. M. Martin en donne l'exemple, et il ajoute ces mots: « L'an» neau que vous venez de recevoir est » un gage d'amour et de fidélité; per» mettez que je vous en donne un de » mon sincère attachement », et il met un joli brillant au doigt de Rosalie. Ce second exemple ne fut suivi par personne.

On se disposait à sortir, et le procureur avait oublié la suprématie du rang. Il s'était approché de Sophie, et il lui avait dit, d'un ton tout-à-fait galant: Petite, prenez mon bras. Sophie, qui n'était pas habituée à ce genre de galanterie, se hâta de prendre celui de

son père, et M. Martin, qui était à tout, fut choqué de l'expression du procureur. « Mademoiselle, lui dit-il, se » nomme Sophie, et non *Petite*. Croyez, » monsieur, que si on s'examinait rigou- » reusement, *Petite* serait plus grande » que bien d'autres qui se croient au- » dessus d'elle. — Je sais fort bien, » monsieur, que, sous le rapport du » sexe et des charmes, une femme est » l'égale de tout le monde. — Et même » d'un procureur? Vous commencez à » devenir modeste, et je vous en fé- » licite ».

Quel est donc cet homme, pensait le procureur en marchant, qui donne une superbe bague à l'une, et qui prend à l'autre un intérêt si vif? Ah, c'est un de ces nouveaux riches, qui vient exercer ici l'aristocratie de l'opulence, et qui doit à sa bourse la considération qu'on lui marque. Oh, comme il regarde cette petite paysanne, dont il veut faire une demoiselle!..... J'y suis, j'y suis. Mon ci-devant maître clerc a épousé une

veuve, et la petite Sophie est la déité du jour. Heureux coquin!

On se promenait, on jouait, on folatrait dans le parc, et M. Thomasseau cherchait à s'approcher de Sophie. Sophie, à qui il déplaisait dans la proportion de la tendresse qu'elle avait pour Stanislas, se serrait contre son père, et M. Thomasseau, désespérant de pouvoir lui dire, au moins dans ce moment, ce qui se passait dans son cœur, ou plutôt dans sa tête, voulut au moins parler d'elle: il joignit Cognard, et lui fit cent questions.

Cognard était peiné du ridicule que s'était donné son procureur en sortant de l'église, et il lui parla de Sophie, de son père et de M. Martin, de manière à le faire revenir de l'opinion défavorable qu'il paraissait avoir conçue de tous trois. Thomasseau avait de la confiance en son ancien maître clerc, et il crut à la sagesse de Sophie: c'était un attrait de plus.

Mais la fille d'un domestique, le

domestique surtout, ne doivent pas être très-difficiles à gagner. La maîtresse d'un procureur est quelque chose dans le monde, et il est fort agréable pour un amateur, quel que soit son rang, d'essayer un cœur tout neuf. Or, dans le grand monde, et le procureur se croit de ce monde-là, on sait ce qu'est un cœur. Le chevalier de Boufflers a révélé le secret. On est convenu de substituer un mot honnête à un autre qui ne l'est pas. D'après ces réflexions, d'une justesse admirable, M. Thomasseau se décida à faire des propositions *sonnantes* au papa.

M. Martin, appuyé contre un marronnier, ses mains dans ses poches, et l'œil au guet, ne perdait rien de ce que faisait le procureur. Il lisait, sur sa figure, les différentes impressions qui se succédaient rapidement en lui. Il s'élance, il tire le procureur par un pan de son habit, il l'arrête, et lui dit gravement : « Prenez garde, monsieur, vous » allez faire une sottise. — Qu'est-ce que

» c'est, monsieur, qu'est-ce que c'est?
» — Je vous préviens que Bertrand est
» un ancien grenadier de l'ancienne ar-
» mée, et qu'il n'est pas plaisant du
» tout. *Petite*, d'ailleurs, aura cent mille
» francs, et plus, le jour qu'elle se ma-
» riera, et une fille, ainsi dotée, ne se
» prête pas à n'être qu'un simple amuse-
» ment. — Cent mille francs, dites-vous,
» monsieur, cent mille francs! — Et
» plus, M. Thomasseau. — Et qui les
» lui donnera? — C'est moi, parbleu»!

Le procureur rêve un moment, et il va droit à Bertrand. Il le salue avec une politesse marquée, et il lui demande la permission de proposer à mademoiselle une partie de quatre coins. Mademoiselle répond qu'elle ne joue à aucun jeu.

Boniface venait de panser ses chevaux; il regardait, de ses yeux fixes et saillans, le tableau mouvant et varié qu'il avait devant lui. Sans peine, et sans plaisir, il végétait là, comme il avait végété partout : c'est une espèce

qui n'est pas précisément du règne animal, mais qui est quelque chose de plus qu'un polype. M. Martin est frappé d'un gros rire bête, qu'il entend derrière lui; il se tourne, et voit son commissionnaire du matin. « Dis-moi un peu, butor, » ce que tu as fait de ma corbeille? — » Je n'en ai rien fait, monsieur. — Où » l'as-tu mise? — Sur une table, mon» sieur. — Finissons, où l'as-tu portée? » — Où vous me l'avez dit, monsieur. » — Chez Rosalie? — Vous ne m'avez » pas parlé de madame Cognard, mon» sieur. — Et que t'ai-je dit, cheval? » — Oh, cheval! c'est moi qui les » étrille, monsieur. — Que t'ai-je dit? » Parleras-tu? — Vous m'avez dit : Porte » cela à la vierge du jour. — Hé bien, » maraud? — Hé bien, monsieur, les » bonnes fêtes se souhaitent la veille, et » c'est demain celle de l'Ascension. — » Ah, ah, ah, ah! — Monsieur rit! j'ai » donc bien fait ma commission? — Ah, » ah, ah, ah! — Oh, que je suis content » de voir monsieur rire en personne »!

Au bout de cinq minutes, Bertrand, sa fille, M. de Polmont, Cognard, les gens de la noce, savaient que les bonnes fêtes se souhaitent la veille; que c'était, le lendemain, celle de l'Ascension, et tous riaient en personne.

M. Thomasseau était revenu tourner près de M. Martin, et M. Martin voyait qu'à des noces, comme dans son étude, un procureur ne laisse pas échapper une bonne affaire, quand il peut s'en saisir. En effet, M. Thomasseau ramène la conversation sur Bertrand. « Il n'a » pas été précisément votre domestique, » n'est-il pas vrai? c'était votre homme » de confiance? — Oh, il avait ma con- » fiance tout entière, et il l'a encore. » — Ce n'est pas que je sois fier, et » j'aurais tort de l'être, car enfin, je ne » suis pas gentilhomme. — C'est que » vous ne le voulez pas : aujourd'hui, » tout le monde est baron. — Cepen- » dant, je ne serais pas bien aise d'être » à table avec un ex-laquais. — Com- » ment donc? mais c'est tout simple. Un

» procureur de Saint-Germain! — Et » un procureur marquant, je vous prie » de le croire ».

Oh, se disait M. Martin, Bertrand eût porté la livrée, que les cent mille francs et plus de Sophie en feraient un homme très-recommandable. Tout le monde ne peut pas être maître; et puisqu'il faut que les uns servent les autres, un domestique intelligent et fidèle n'est pas du tout à dédaigner..... quand il a de l'argent.

M. Thomasseau trouve le moyen de se placer auprès de Sophie. Le meilleur morceau était pour elle, et le verre de Bertrand ne désemplissait pas. Le procureur ne faisait pas encore directement sa cour; mais il adressait à la jeune personne des complimens préparatoires, et pour se mettre bien dans l'esprit du père, il remarquait que le général Stofflet était parvenu, de l'état de domesticité, aux plus hauts grades militaires, et n'en fut que plus respectable et plus respecté. Sophie ne ré-

pondait que par monosyllabes, et Bertrand se permettait quelquefois un sourire, que M. Thomasseau voulait bien croire approbateur.

Venait ensuite l'énumération brillante des plaisirs de Saint-Germain. Ce n'est pas un Paris, pensait le procureur; mais c'est beaucoup pour une petite fille qui ne connaît encore que ses moutons et ses poulets. Il s'étendait avec complaisance sur sa clientelle, sur les belles choses dont il parerait sa femme, quand il se marierait; « et il faut bien finir » par-là, ajoutait-il. Souvent même on » se détermine plutôt qu'on ne l'aurait » cru ». Il termina son discours par un soupir plein d'expression, qui s'adressait autant aux cent mille francs et plus, qu'à Sophie.

M. Thomasseau avait toute l'activité nécessaire à un procureur, et il était stimulé encore par la perspective d'une grosse dot. Il résolut de ne pas perdre de temps. On était à peine sorti de table, qu'il s'empara de Cognard, qui

avait autre chose à faire que de l'écouter, et qui cependant ne pouvait brusquer son ancien procureur. Il écoutait, il répondait, sans marquer d'impatience; mais il enrageait, oh, il enrageait..... comme un nouveau marié à qui on ne permet pas de s'occuper de sa femme.

« Savez-vous, M. Cognard, que mademoiselle Bertrand est charmante? » — Il faut bien que cela soit, car tout » le monde le dit. — Elle a beaucoup » d'esprit. — Il m'a semblé qu'elle ne » vous répondait que par des mots? — » Et c'est là précisément ce qui prouve » en sa faveur : une petite sotte eût parlé » à tort et à travers..... Ah çà, on assure » qu'elle aura cent mille francs et plus » en mariage? — Et plus? je le crois » bien, vraiment. C'est M. Martin qui la » dotera. — Il me l'a dit. — Et il est » immensément riche. — En honneur, » mademoiselle Bertrand me paraît adorable..... — Ah, ah! — Et je l'adore, » M. Cognard. — Vraiment, M. Thomasseau? — Mais cela ne suffit pas.

» — Ah, vous avez un but. — Et vous » m'aiderez à l'atteindre. — Moi! — Vous, » monsieur. Vous demanderez made- » moiselle Sophie à son père. J'ai un » état qui marque dans la société; je » suis encore jeune; je ne suis pas mal » tourné, et M. Bertrand ne peut voir ici » qu'une alliance honorable pour lui, et » agréable pour sa fille ».

Vous sentez que Cognard ne pouvait jaser long-temps, sans qu'un tiers intervînt. Rosalie a déjà passé son bras rondelet sous le sien, et sa main est dans la sienne; ce qui va nuire singulièrement à l'attention qu'il voudrait donner à M. Thomasseau.

« Vous ne me répondez pas, mon » cher Cognard? — Je vous avoue fran- » chement que je n'aime pas à me mêler » de mariages. Oh, reprend Rosalie, on » peut se mêler de celui-ci. Monsieur est » avantageusement connu, et notre pe- » tite Sophie est si bonne, si douce, si » jolie! Je voudrais la voir heureuse ». Remarquez, s'il vous plaît, que Rosalie

ne sait rien de ce que sont vraiment Bertrand et M. Martin, et louez la discrétion de Cognard. Avoir un secret pour sa femme est une chose assez ordinaire; mais cacher quelque chose à sa maîtresse, c'est presque de la vertu : Turenne ne livra-t-il pas le secret de l'état à la duchesse de Longueville?

Cognard se défendait de porter la parole à Bertrand et à sa fille. Rosalie insistait sur les avantages réciproques qui résulteraient de cette union. Elle pressait son mari, et M. Thomasseau l'eût embrassée plus vivement qu'à l'église, si elle avait voulu le permettre. Cognard s'impatiente, Rosalie se pique; l'harmonie est déjà troublée, et le mariage n'est pas consommé encore! Ce que c'est qu'un procureur! où ne porte-t-il pas la désunion!

« Ce mariage ne se fera pas, dit enfin » Cognard, parce qu'il est impossible » qu'il se fasse. Il ne se fera pas, répond » Rosalie; c'est ce que nous verrons ». Elle quitte le bras de son mari, et court

chercher Bertrand; son mari court après elle; le procureur court, pour arrêter Cognard; les gens de la noce courent, pour savoir ce qui fait courir les autres.

Rosalie rencontre M. de Polmont, et lui conte l'affaire en quatre mots. M. de Polmont lui rit au nez. Elle ne se rebute pas : elle plaide pour le procureur auprès de M. Martin, et M. Martin lui rit au nez. Elle s'adresse directement à Bertrand, et Bertrand lui rit au nez. Thomasseau voit son secret connu de trente personnes, et il croit de sa dignité de mettre fin à ces ricanemens, en s'expliquant lui-même. Il s'étend, avec emphase, sur ce qu'il est, et sur ce que Sophie peut être..... Il est étonné, confondu : MM. de Polmont, Martin et Bertrand lui rient au nez. Cognard se pince les lèvres, pour ne pas éclater; Rosalie seule garde un sérieux imperturbable. « Ma foi, messieurs, s'écrie le procu-» reur, je ne me croyais pas si plaisant », et il se remet à courir. Bientôt on l'a perdu de vue.

« Ma

« Ma chère amie, dit Cognard à sa » femme, avec un peu de déférence à » mes conseils, tu te serais épargné le » désagrément de te faire moquer de » toi. — Tu as bien raison, mon bon » Cognard. Je vois que les choses iraient » beaucoup mieux, si nous nous laissions » diriger par nos maris..... quand ils » sont en état de le faire. — Et tu en- » tends que la femme juge, sans appel, » de la capacité du mari? — Et qui peut » le connaître mieux qu'elle? — Allons, » allons, tu as un peu l'esprit de ton » sexe, et avec cette manière de voir, » les femmes voudront toujours être » maîtresses à la maison..... Tiens, » ma charmante amie, donnons-nous le » baiser de paix; donnons-nous-en » deux d'amour. L'amour vaut mieux » que toutes les discussions possibles. » Qu'à l'avenir il nous en éloigne tous » deux ».

Rosalie est dans ses bras; elle le comble des plus tendres caresses. Il regarde le soleil : « Deux heures encore,

» dit-il, et il sera couché ». Rosalie rougit et baissa les yeux. C'est toujours ainsi que répond la pudeur.

Oh, oh, qu'est-ce donc qui arrive? Si c'est quelqu'un qui vient dîner, il s'y prend un peu tard. Le procureur est allé mettre sa haridelle à son cabriolet, sur brancard, doublé de camelot gris. Il a donné vingt coups de fouet à son paisible cheval, et il est parvenu à lui faire prendre le trot. Il arrive au milieu de la noce : « Messieurs, dit-il, » un homme qui tient à la magistrature, » qui a pignon sur rue à Saint-Germain, » et un équipage à sa disposition, ne » reste pas où on manque aux égards » qui lui sont dûs. Je me retire, et j'a- » bandonne à leur triste sort une jeune » personne et des parens qui mécon- » naissent les avantages réels que je vou- » lais leur assurer ».

Bon voyage, cher Thomasseau.
A Saint-Germain arrivez sans naufrage.

C'est M. Martin qui fredonne cela

entre ses dents, et tout le monde, la famille Cognard exceptée, répète en chœur : *Bon voyage, cher Thomasseau.* Thomasseau, bouffi d'orgueil et de colère, jure qu'il intentera un procès à ceux qui lui manquent de respect, et il veut s'éloigner au galop. Il fouette, il frappe de la mèche et du manche; l'instrument se brise dans ses mains. Le cheval, qui commençait à trotiller, s'arrête, et se met à paître tranquillement. Voilà M. Thomasseau immobile au milieu des railleurs.

« C'est moi, monsieur, lui dit gravement M. de Polmont, qui veux vous » faire un procès. Comment? vous faites » paître vos bestiaux dans mon parc » sans ma permission »!

Ordonné qu'il sera fait rapport à la cour,
Du foin que peut manger une rosse en un jour,

dit M. Martin en riant. Cognard prie ces messieurs de vouloir bien ménager son procureur. Le procureur, exaspéré, désespéré, veut sauter sur Bertrand,

qui, sans lui dire un mot, le regarde d'un air guoguenard. Le pied du procureur porte à faux, il se donne une entorse; il pousse un cri du diable, et tombe sur son postérieur.

Oh, alors la scène change, et les rieurs reviennent de son côté. C'est à qui le soulagera, lui aidera, le consolera. L'un lui fait prendre une position commode; l'autre lui offre des sels; celui-ci le déchausse; celui-là court chercher le maréchal-expert, parce que les habitans d'Achères sont assez heureux pour n'avoir pas de médecin.

Le maréchal-expert, autre personnage important, déclare qu'il va présenter une pétition à la Chambre pour que la guillotine soit supprimée, attendu que cet instrument-là ne produit pas de graisse de pendu, et qu'il en faut pour guérir une entorse. A défaut de ce remède merveilleux, le pétitionnaire charge le pied malade de compresses d'eau-de-vie camphrée; il enveloppe le tout du mantelet de drap noir

de la mère Cognard, et il prononce que M. Thomasseau est en état de supporter la voiture, sauf à faire la grimace, si cela lui convient, lorsque quelque cahot lui en donnera l'occasion.

On porte le procureur dans son cabriolet. On pose douilletement son pied sur un oreiller farci de paille d'avoine. M. de Polmont lui donne un domestique, chargé d'avoir soin de lui en route, et on lui souhaite un bon voyage.

« Hé bien, M. Bertrand, s'écrie M. Mar-» tin, nierez-vous qu'il était nécessaire » que M. Thomasseau vînt se donner » une entorse à Achères? N'avez-vous » pas observé la liaison intime des évé-» nemens, qui se sont pressés, succédés, » et était-il possible que l'un d'eux n'ar-» rivât pas? Ce serait dire qu'une boule, » frappée par une autre boule, peut ne » pas rouler: non-seulement elle roule, » mais elle roulé dans une direction et » avec une vîtesse obligées d'après l'im-» pulsion qu'elle a reçue. Cette vérité » est surtout sensible sur un billard.

» Je conçois fort bien, répond Ber-
» trand, qu'une bille aille où je la pousse.
» Mais la comparaison n'est pas juste;
» car enfin M. Cognard pourrait n'avoir
» pas été clerc de procureur, et alors
» M. Thomasseau ne se serait pas donné
» d'entorse. M. Thomasseau, au lieu d'un
» cheval qui aime à brouter, pouvait en
» acheter un qui aime à courir, et, dans
» cet autre cas, pas d'entorse. M. Tho-
» masseau pouvait ne pas désirer une
» jolie femme et une grosse dot; il pou-
» vait n'être pas suffisant et irrascible,
» et avec une circonstance de moins, il
» n'y a plus d'entorse.

» — Je vous arrête, je vous arrête.
» Ce que vous appelez du mot vague
» *circonstance*, est pour moi un chaînon
» de la grande et indestructible chaîne.
» Si je vous dis que la végétation, que
» l'animalisation sont nécessaires, prou-
» verez-vous que je me trompe en me
» répondant qu'en supprimant la cir-
» constance du soleil, il n'y aura plus
» rien? — Mais le soleil n'est pas une

» circonstance; c'est une cause. — Qui » vous l'a dit? Savez-vous si sa vertu » créatrice et vivifiante est inhérente à » sa nature, ou si elle lui est communi- » niquée? Dans l'un ou l'autre cas, l'ani- » mal, à qui il a donné la vie, a reçu, » à l'instant de sa naissance, une im- » pulsion relative à ses facultés organi- » ques, et cette impulsion première le » dirige pendant la durée de son exis- » tence. Ainsi il faut que l'oiseau vole, » que le ver rampe, que le poisson nage.

» Mais laissons le soleil, et revenons » à des objets sur lesquels nous ne som- » mes pas d'accord, quoique nous puis- » sions les voir et les toucher. Prenons » la filière qui a amené l'entorse, d'aussi » haut que nous le pouvons.

» Il était dans le sang et les humeurs » du père Cognard qu'il eût de l'ambi- » tion; il était dans son jugement qu'il » ne visât qu'à des succès moyens : pou- » vait-il changer son être, ou se con- » duire autrement que d'après son orga- » nisation? — Non. — Il était donc

» nécessaire que son fils fût clerc de » procureur.

» Il meurt; ce qui est encore néces- » saire, à une certaine époque. Son fils, » bon et sensible, ne peut sacrifier sa » mère et ses sœurs à son goût pour le » travail du cabinet : il est forcé de venir » reprendre le soc de la charrue. Son » sang est chaud, et il sent le besoin de » suivre le précepte : *Croissez et multi-* » *pliez.* Rosalie lui plaît, et il n'est pas » calculateur : il a donc fallu qu'il s'atta- » chât à Rosalie, et qu'il l'épousât.

» Son petit amour-propre était flatté » de l'idée de rendre son procureur té- » moin de son bonheur, et de la con- » fiance qu'a en lui M. de Polmont, et » il l'invite à ses noces. Le vaniteux pro- » cureur croit qu'il jouera ici un grand » rôle, et il s'empresse de se procurer » cette jouissance. Il sent encore l'ai- » guillon de la chair, et il aime l'ar- » gent : Sophie devait donc lui tourner » la tête. Il annonce ses prétentions avec » l'orgueil qui accompagne toujours la

» sottise : pouvions-nous ne pas lui rire
» au nez ? D'après la haute opinion qu'il
» a de lui, pouvait-il ne pas se fâcher
» du peu d'égards que nous lui avons
» marqués ? Le sourire sardonique de
» Bertrand ne devait-il pas l'exaspérer ?
» Ne faliait-il pas qu'il sautât de son
» cabriolet à terre, et l'entorse n'est-elle
» pas le complément d'une suite d'évé-
» nemens aussi simples que nécessai-
» res ? — Mais si ce caillou ne s'était pas
» trouvé là ? — Il y a été poussé par
» une cause que nous ne connaissons
» pas, et il devait y être par cela seul
» qu'il y était. — Mais si M. Thomasseau
» eût sauté à côté ? — L'homme qu'a-
» gite la colère ne raisonne pas ses mou-
» vemens ; ils sont indépendans de sa
» volonté. Celui qu'a fait M. Thomas-
» seau, en s'élançant, était tel qu'il était
» impossible que son pied ne portât pas
» sur le caillou ; et la preuve de ce que
» j'avance, c'est qu'il s'est donné une
» entorse ».

Pendant que ces messieurs se noient

dans la physique, ou la métaphysique, comme il vous plaira l'appeler, le soleil s'est couché, ainsi que l'a désiré Cognard. Tout l'univers est pour lui dans le lit nuptial. Il y entre avec ivresse, et son délire est partagé. Ces jeunes gens ne se demandent pas si leur cœur est mu, ou non, par des lois nécessaires: ils y trouvent une source précieuse de jouissances, et ils y puisent, au lieu de l'analyser.

CHAPITRE III.

Rencontre imprévue.

Un mois s'était écoulé. Cognard et Rosalie se félicitaient de s'être mariés. Pélagie et Vincent venaient de l'être. La petite femme avait relevé sa réputation, si fortement compromise par Dubourg. La boutique du menuisier était fournie de bois, l'ouvrage venait de tous les côtés. M. Martin, Bertrand et sa fille étaient établis dans la petite maison.

M. Martin jouait aux échecs avec son ami. Assez souvent il allait faire une partie de billard avec M. de Polmont. Il rentrait chez lui, et lisait quelque ouvrage philosophique. Il soutenait la tendre et faible Sophie, et il l'assurait chaque jour de sa vive et inaltérable amitié.

Bertrand avait commencé, sur les révolutions de la Pologne, un gros livre,

qui vraisemblablement n'a pas vu le jour, car je n'en ai jamais entendu parler. Il cultivait les fleurs de sa fille, et il tenait beaucoup à une cave que M. Martin avait meublée convenablement.

Sophie avait planté un jeune marronnier en l'honneur de Stanislas. Que le soleil fût brûlant ou non, c'est sous l'arbre chéri qu'elle brodait, qu'elle chantait, qu'elle riait quelquefois, qu'elle soupirait souvent. Elle apprenait à tenir une maison. Aucun détail ne lui paraissait au-dessous d'elle.

De temps en temps quelque malheureux venait solliciter des secours. Bientôt tout le monde gagna sa vie à Achères, parce que M. Martin n'accordait rien à la paresse, et qu'il encourageait l'amour du travail. Il ne passait plus dans une rue, sans rencontrer quelqu'un qui lui dût une honnête existence. Souvent le cri *vive M. Martin*, venait flatter son oreille, et celui-là était sincère : il n'y avait personne dans le village qui distribuât trente sous par jour aux crieurs.

Cependant M. Martin n'avait plus de bien à faire. Il se trouva réduit aux échecs, au billard, à ses livres de philosophie, aux conversations de l'amitié, qui sont quelquefois languissantes. Chaque jour amenait constamment les mêmes choses, et M. Martin se rappela le vers fameux : *L'ennui naquit un jour de l'uniformité.* Or, quand on pense à l'ennui, on n'est pas loin de s'ennuyer.

Mes amis, se disait-il, ne doivent pas s'amuser ici plus que moi. Ils ne me le disent pas, parce qu'ils sentent que notre séjour dans une grande ville quintuplerait ma dépense. C'est à moi de les prévenir là-dessus, et de les empêcher de croire qu'une misérable parcimonie les retient ici, lorsque les raisons qu'ils ont eues de se cacher ont cessé d'exister.

Ainsi ce qu'avait prévu Sophie, à ce sujet, commençait à se réaliser, et ses espérances ne seront pas déçues.

M. Martin avait bien peu d'idées qu'il ne pût communiquer à tout le monde, et celles-ci étaient de nature à être

avouées hautement. « La princesse, Ma-
» tiska et Eric, dit-il un jour à ses amis,
» sont maintenant à Pétersbourg, et je
» ne vois pas que vous soyez retenus ici
» par d'autre motif que le triste état de
» votre fortune. Je veux vous rendre in-
» dépendans des événemens ; l'amitié
» m'en fait un devoir, et je le remplirai
» avec un extrême plaisir. J'irai demain
» à Paris, où plusieurs choses m'ap-
» pellent. Je vous mettrai de suite en
» possession d'un revenu honnête, et
» le surplus de ma fortune appartiendra
» à Sophie, quand je ne serai plus. Vous
» vous fixerez où vous croirez devoir
» vous plaire. Je vous suivrai, parce que
» vous m'êtes bien chers, et que j'ai
» besoin des jouissances du cœur. Voilà
» une affaire réglée, n'est-il pas vrai?
» — Nous ne pourrons donc jamais ces-
» ser de vous être à charge! — A charge,
» dites-vous, Bertrand! Quel est le plus
» heureux, de celui qui offre, ou de celui
» qui reçoit? N'engageons pas là-dessus
» de discussion nouvelle, et répondez

» à une dernière question : Si vous étiez » Martin, et que je fusse Bertrand, que » feriez-vous? — Précisément ce que vous » faites. — Voilà la chose jugée. — Ce- » pendant..... — Quoi? Qu'allez-vous » ajouter? Je vous déclare que si j'étais » Bertrand, je ne me piquerais pas d'une » fierté déplacée. — Allons, mon véri- » table, mon excellent ami, n'en par- » lons plus ».

Sophie sourit, se frotte les mains, et ne dit mot. « Je vous entends, je vous » entends, lui dit M. Martin. Nous vi- » vrons à Paris, à Londres, à Vienne, » où vous persuaderez votre père de » s'établir, et ce ne sera qu'où il y aura » une légation russe : comment ne pas » chercher à découvrir quelque chose » de positif sur quelqu'un dont on s'oc- » cupe exclusivement? Ne rougissez pas, » mon enfant, je ne vous fais pas de » reproches : la loi de la nécessité veut » que vous rapportiez tout à l'objet de » vos plus chères affections ».

Prendrai-je mon imbécile avec moi,

se demandait-il? J'ai craint de m'en faire accompagner à mon dernier voyage; mais aujourd'hui qui pourrait m'inquiéter? Si je veux causer, il me dira des balourdises qui me feront rire. Si je veux me promener dans la forêt, il conduira mes chevaux, et de Neuilly, je le renverrai ici avec ma voiture.

M. Martin est dans sa calèche; il prend la route de Paris. Il regarde à droite, à gauche, devant et derrière lui, s'il ne se présente rien qui puisse donner lieu à quelqu'observation nouvelle et piquante. On n'est pas heureux tous les jours, se dit-il, et en effet, il ne voyait que quelques voitures qui croisaient la sienne, quelques gens à pied qu'il laissait derrière lui : tout cela n'offrait que peu de ressources. Son imagination était inactive; la chaleur était forte, et le sommeil le surprit sans qu'il s'en aperçût. Dormir est un moyen sûr de trouver le chemin moins long. Mais ce moyen a quelquefois certains inconvéniens pour celui qui tient les rênes des chevaux.

Des pavés étaient au milieu de la route, attendant les bras qui devaient les employer. Les chevaux, qui ne dormaient pas, mais à qui la nature a, je ne sais pourquoi, refusé le jugement, mettent sur les pavés une roue de devant et de derrière, et la calèche et M. Martin tombent assez doucement sur un tas de sable destiné à lier les pavés. Rien ne réveille aussi brusquement qu'une culbute. Le premier objet que voit M. Martin, c'est Bonifaçe, qui lui fait de grandes révérences avec cette immobilité de figure qui ne varie jamais. « J'ai l'honneur » de prévenir monsieur qu'il vient de » verser. — Tu le crois, Boniface? — Je » le vois bien, monsieur. — Et que fai- » sais-tu là derrière? — Je regardais de » quel côté tomberait la voiture. — Al- » lons, donne-moi la main.... — Ah, mon- » sieur, le respect..... — Donne-moi la » main, te dis-je, et tire-moi d'ici. — Ja- » mais, monsieur, je ne mettrai la main » sur mon maître. — Il faut donc que je » reste là? — Comme il plaira à monsieur ».

M. Martin chercha à se tirer seul de sa calèche, et cela ne fut pas très-difficile. « Voilà, dit-il, une chute dont je » ne parlerai pas dans mes mémoires, si » jamais je les écris : pas un membre » cassé, un œil poché, pas même la plus » légère contusion..... Ah, ah, quelle est » cette grosse mal bâtie qui me regarde » d'un air hébété? — C'est Suzette, mon- » sieur. — Et que fait-elle là? — J'ai dit, » il y a long-temps, à monsieur, que » j'irais volontiers à Paris avec lui, pour- » vu que Suzette fût du voyage. — Cela » était bien nécessaire. — Très-néces- » saire, monsieur. — Comment cela? — » Elle m'aidera à relever la calèche. — » Pas si bête, pas si bête »!

Pendant que Boniface et Suzette emploient maladroitement toutes leurs forces pour remettre la voiture sur ses quatre roues, une troupe de musiciens ambulans vient à passer. Ces gens-là parcourent le globe, non aux dépens de ceux qui les écoutent, ils ne manquent pas d'auditeurs, mais de ceux qui les

paient, et voilà pourquoi ils ne voyagent pas très-commodément. Un homme qui a une voiture et deux bons chevaux à ses ordres, doit aimer les arts et se montrer généreux envers les artistes. En conséquence de ce raisonnement, les Orphées errans s'accordent, et pendant que Suzette et Boniface suent inutilement sang et eau, le concert commence. M. Martin, qui n'a pas un goût décidé pour la musique de plein vent, tire sa bourse, afin d'imposer honnêtement silence à ces misérables râcleurs.

O incident que la sagesse humaine ne pouvait prévoir! C'est une sauteuse que jouent nos musiciens. Boniface et Suzette laissent retomber lourdement la calèche, et se mettent à danser au milieu du grand chemin. M. Martin rit d'abord, et se fâche ensuite. Il veut imposer silence à l'orchestre; mais il a donné cinq francs à ceux qui le composent, et ils croient leur honneur engagé à gagner leur argent.

Ils jouent plus fort; Suzette et Boni-

face sautent plus haut. M. Martin leur crie de danser tant qu'ils voudront, et qu'il va, à pied, les attendre au Cheval-Blanc, à Saint-Germain. Il s'éloigne à grands pas, pour échapper plutôt au tintamarre infernal qui le poursuit.

Il va, il court, il s'arrête; il regarde derrière lui du haut d'une colline, et il voit ses infatigables danseurs se trémousser sans interruption. Il rit, il tempête; il se remet en chemin; il s'arrête encore; il repart; il arrive au Cheval-Blanc. Il met un homme de planton dans la rue, pour arrêter ses quatre bêtes au passage. Il se repose; il se fait servir des rafraîchissemens, et il prononce, très-philosophiquement, que l'impatience et la colère ne remédient à rien.

Une heure, deux heures s'écoulent, et la calèche ne paraît pas. Que diable, se disait M. Martin, il n'est pas possible que mes imbéciles dansent encore: les forces d'Hercule n'y suffiraient pas. Que sont-ils devenus? qu'ont-ils fait de ma

voiture et de mes chevaux? Il recommande au maître du Cheval-Blanc de renvoyer à Achères gens et bêtes, lorsqu'ils paraîtront. Il trouve une place dans une voiture publique; il la prend. Il arrive à Paris.

Peut-être n'avez-vous pas oublié que M. Martin a écrit à Varsovie, et qu'il a ordonné à son intendant de lui envoyer chevaux, équipages et domestiques. Tout cela était arrivé depuis quatre jours, et il y en avait deux que les valets n'avaient plus un sou dans leur poche, parce que les intendans sont grands calculateurs; parce que celui-ci avait réglé la route par étapes, et qu'il savait, comme un autre, que moins un intendant donne, et plus il lui reste.

Cependant la livrée de monseigneur fut reconnue à l'instant à l'hôtel des Sultanes. Les domestiques n'offraient guères, pour garantie, que leurs habits. Mais vingt jolis chevaux et cinq à six voitures élégantes, répondaient amplement des frais. Le maître de la maison

ne manqua pas de se prévaloir, auprès de monseigneur, de la confiance absolue qu'il avait eue en ses gens, et monseigneur, qui connaissait le cœur humain, se moqua de sa prétendue délicatesse. Le maître s'inclina profondément, en remerciant monseigneur du ton familier et plaisant qu'il daignait prendre avec lui, et il finit en présentant le mémoire de la dépense faite jusqu'à ce jour.

« Corbleu! s'écria le prince, me prenez-vous pour un sot? Quinze cents » francs en quatre jours! — Je supplie » monseigneur de se donner la peine » de lire. — Pour logement et nourriture de huit hommes et de vingt chevaux, deux cents francs..... Voilà qui » est raisonnable.... — Mais comme mes » écuries, mes remises, et les appartemens dont elles dépendent, étaient en » grande partie occupés; que j'aurais cru » manquer de respect à monseigneur en » ne recevant pas son monde et ses équipages, j'ai donné congé à mes loca-

» taires; j'ai été forcé d'en indemniser » plusieurs, et je me renferme dans les » bornes d'une stricte modération, en » ne demandant que treize cents francs » de dédommagement. — L'apostille est » heureuse! M. le maître, je donne quand » cela me convient, et je ne me laisse » pas dépouiller. Frédéric, va chez le » commissaire de police, et prie-le de » ma part de venir ici. — Mais, mon- » seigneur, il est inutile de faire inter- » venir l'autorité..... — Je veux qu'elle » intervienne. — Ce serait vous dégrader. » — Que vous importe? — Je réduirai » mon mémoire de ce que prescrira mon- » seigneur. — Il sera réduit par le com- » missaire, et je ferai insérer son juge- » ment dans tous les journaux. — Mon- » seigneur, je le réduis à zéro. — Fa- » quin, je fais des cadeaux, et je n'en » reçois jamais ».

Le commissaire arrive, disposé, selon l'usage, à prononcer en faveur du prince: c'est une terrible chose, contre l'obscur plébéien, que l'ascendant du

rang et de la richesse! Le commissaire se fait présenter le registre de la maison. Il résulte de l'examen, que les valets occupent des cabinets, qui ne l'étaient pas, et que depuis quinze jours il n'est entré à l'hôtel que des carrosses de remise.

Le magistrat prononce que la première partie du mémoire sera acquittée, et que le maître de l'hôtel est débouté de sa demande en indemnité.

Le prince tient à sa parole, tout autant que M. Martin. Il sort à l'instant de l'hôtel des Sultanes, et son premier soin, après s'être établi à celui du Pérou, est de se faire donner ce qu'il faut pour écrire. Il rédige, en dix lignes, un article bien gai, bien comique, bien piquant: il sait que c'est le moyen le plus sûr d'être lu. Il en fait faire des copies par Frédéric, et il lui ordonne de les porter aux différens journaux. Il est au-dessous de moi, pensait-il, de me venger; mais je dois un avis utile aux voyageurs qui me remplaceront à cet

hôtel

hôtel des Sultanes, et je ne peux mettre dans la balance l'intérêt de tous avec celui d'un fripon. Il soupe bien, il se déshabille, il se couche en personne, parce que son valet de chambre est en course, et il n'en est pas fâché, parce que c'est autant de pris sur le temps donné à la représentation.

Les journalistes n'ont jamais négligé d'insérer une épigramme dans leur feuille, quand elle est de la façon d'un grand seigneur, qui se nomme. Celle-ci venait à propos pour distraire un peu le lecteur, habitué à bâiller sur des articles interminables, ennuyeusement importans, qu'on n'entend pas, ou qu'on entend mal, et dont pourtant on a la fureur de parler. A combien de gens, en France, on pourrait appliquer le fameux

Ne, sutor, ultrà crepidam judicares!

Le lendemain on lisait, dans tous les coins de Paris, l'article du prince. Sous peu de jours on le lira dans toute la France, et les voyageurs éviteront l'hôtel

des Sultanes, comme les anciens fuyaient loin de Carybde et de Scylla. Seront-ils traités plus humainement ailleurs? c'est ce dont je ne leur réponds pas.

Le prince charge Frédéric de lui trouver un superbe appartement, de le faire magnifiquement meubler, et il règle, en déjeûnant, ses opérations de la journée.

Il commencera par se rendre chez un notaire, et il fera dresser les actes relatifs à la famille Obinski : vous sentez que dans cette circonstance monseigneur est obligé de décliner son véritable nom, ce qu'il n'a pas jugé à propos de faire à Achères. En sortant de chez le notaire, il passera chez l'ambassadeur; delà il ira aux Montagnes russes, dont il a beaucoup entendu parler, qu'il n'a jamais vues, et qui ressemblent beaucoup plus à des taupinières qu'au Simplon, ou au Mont-Blanc. Il reviendra dîner. Il examinera ensuite le logement que Frédéric aura arrêté pour lui, et il conviendra, avec le tapissier, du prix

de la location des meubles. Le lendemain, il redeviendra M. Martin, et aussitôt que les lieux seront prêts à le recevoir, il viendra s'y établir, avec le comte et sa fille.

Paloski éprouve, pendant quelques momens, le plaisir que donne toujours un changement de position. Il était couvert de ses broderies, de ses cordons, et du fond de son carrosse, richement armorié, il s'applaudissait intérieurement d'être un objet de déférence, de respect et d'envie. N'était-il pas aussi heureux dans son habit gris, marchant le nez en l'air, et riant de quelqu'aventure burlesque?

Tenant toujours à ce qu'il arrêtait, il ne dévia pas d'une ligne de la route qu'il s'était tracée en déjeûnant. Tout lui avait paru facile, de son appartement; mais le chapitre des contradictions commença avec sa première démarche.

Il apprit du notaire qu'une donation n'est valable qu'autant qu'elle est accep-

tée par ceux au profit de qui elle est faite. Il était donc indispensable que celle-ci fût signée par Obinski, et qui n'était pas là. Le prince ne connaissait pas d'obstacles : il fallut cependant qu'il s'arrêtât devant celui-ci. L'affaire du testament ne présenta aucune difficulté. Paloski en dicta les dispositions en quatre mots : « Je donne tout en usufruit » au comte, et la propriété entière, ab- » solue, après lui, à la jeune comtesse. » Ils savent que, de mon vivant, ils ne » manqueront de rien; ainsi ne parlons » plus de la donation ».

Une dissertation d'une heure, sur des affaires que le prince n'entendait pas trop, lui avait fatigué la tête, et il comptait se distraire agréablement chez l'ambassadeur. L'excellence ne recevait pas. Paloski se fait annoncer, et on vient le prier d'attendre. Il se promène, pendant une grande demi-heure, dans un vaste salon, tantôt bâillant, tantôt regardant le plafond ou le parquet. Il voit enfin sortir du cabinet une actrice très

en vogue au théâtre, et jadis très-recherchée au boudoir. Le prince fronce le sourcil, et l'ambassadeur lui dit, avec une sorte d'embarras, que cette dame, jeune encore..... à la scène, mais d'âge cependant à s'occuper de son avenir, voudrait avoir *trois parts*, parce que tout est très-cher à Paris, et que son boudoir commence à être moins fréquenté. Elle est venue solliciter sa protection, et dans le cas où son excellence ne réussirait pas, elle se contenterait de sept à huit villages en Russie, où elle ferait l'impossible pour amuser sa majesté.

Aux taupinières russes, le prince voit des étourdis qui s'exposent à se casser le cou; des nymphes qui n'ont pas de boudoir, qui en valent bien d'autres, à l'engouement près, et qu'on rendrait très-heureuses, en leur donnant un hameau; des femmes qui ont une apparence de raison et de jugement, que les hommes paraissent dédaigner, sans doute parce qu'elles sont déplacées là.

99947

Tout ce qui n'est pas fou, déplaît dans le temple de la folie.

En vérité, se dit le prince, il est un âge où Paris n'est qu'étourdissant pour celui qui n'a rien à faire. J'étais mieux à Achères, où j'ai fini par m'ennuyer. Là, du moins, tout est à-peu-près vrai. Ici, je ne vois que des gens travestis et masqués. Si cette pauvre petite Paula ne brûlait d'être dans une grande ville, si je ne sentais la nécessité de finir son éducation, et que je pusse vivre sans elle et le comte, je me fixerais au village. J'y bâillerais souvent, j'en conviens; mais je dormirais ensuite, et je m'éveillerais avec une tête calme, rafraîchie, et susceptible d'apprécier les choses à leur juste valeur.

Frédéric est un garçon intelligent, qui comprend fort bien tout ce qu'on lui dit, et qui tire des inductions raisonnées de tout ce qu'il voit. Le mystère dont on lui a dit, à l'hôtel des Sultanes, que le prince s'enveloppe dans ses voyages actuels; les précautions qu'il

prend pour n'être pas suivi; le silence rigoureux qu'il garde sur ses motifs avaient fait travailler la tête du valet de chambre. Il comparaît à la conduite présente de son maître quelques incidens dont il avait été témoin à Pétersbourg, et il en concluait, avec sagacité, qu'il était de sa prudence de donner au prince le temps de réfléchir sur le parti qu'il croirait devoir prendre.

D'après cet aperçu, il se tenait à la porte de l'hôtel, et il courut au-devant du carrosse, du moment où il l'aperçut. Il fait arrêter; il monte d'un air mystérieux : chacun est bien aise de se faire valoir, et il prend la parole.

Le prince l'écoute, interdit, stupéfait. Il se fait répéter ce qu'il vient d'entendre, ce qu'il ne conçoit pas, ce qu'il ne peut croire. Il reste absorbé dans ses pensées. « Cela est fâcheux, s'écrie-t-il » tout-à-coup; mais je n'ai contribué en » rien à cet événement, et si plus tard » les apparences m'accusent et me font » condamner, je conserverai ma propre

» estime: puissé-je concilier en ce mo-
» ment les droits d'une mère et les pré-
» tentions de l'amour »!

Il monte, il ouvre, il entre..... Stanislas est dans ses bras.

« Comment se fait-il que vous soyez
» ici, lui dit-il d'un air sévère, et com-
» ment avez-vous eu l'imprudence de
» me chercher, vous qui savez que je
» suis au plus mal avec votre mère?
» — Hé, qui chercherai-je au monde,
» si ce n'est l'homme qui m'a toujours
» marqué de la tendresse; qui a écouté
» avec intérêt le récit de mes maux; de
» qui j'ai obtenu de la pitié, et qui seul
» peut me donner connaissance du sort
» du comte et de sa fille. — Soyez sans
» inquiétude à cet égard : ils sont en
» sûreté; ils sont bien. — Et voilà tout
» ce que vous m'en dites! Quoi, lorsque
» j'ai payé par tant d'efforts, de fatigues,
» de peines, le bonheur de la revoir, vous
» me priveriez froidement du droit que
» j'ai acquis, peut-être, de tomber à ses
» pieds! Serez-vous aussi cruel que ma

» mère? Ah, mon père! je croyais vous
» avoir retrouvé dans votre meilleur
» ami : c'est de ce moment que je sens
» l'étendue de la perte que j'ai faite! Me
» voilà donc étranger à tout l'univers,
» et placé entre l'amour et le désespoir!
» — Jeune homme, ne m'accusez pas.
» Mon cœur n'est pas changé, il sera
» toujours le même pour vous; mais j'ai
» promis solennellement à la princesse
» de ne pas me mêler de votre mariage.
» — Avez-vous dû le promettre? — La
» tranquillité de Paula en dépendait. —
» Ainsi mon sort est d'être poursuivi,
» ou abandonné par les êtres qui me
» sont les plus chers! — Stanislas,
» m'offenser de ce que vous me dites
» serait déraisonnable, parce que la pas-
» sion seule parle en vous, et que le
» propre des passions est de nous faire
» délirer. Mais en vous aimant, en vous
» plaignant, je n'en suivrai pas moins
» la marche que je me suis tracée : je
« ne peux m'en écarter sans manquer
» à mes principes, à mes promesses,

» et par conséquent sans me déshonorer ».

Stanislas insiste, presse, supplie; ses larmes coulent sur les mains du prince. Il ne demande, pour toute grâce, que de voir Paula un moment, une minute, une seconde. Il promet de se retirer ensuite, et de faire tout ce qu'on lui prescrira. « Vous ne tiendrez pas cet » engagement, lui dit Paloski, parce que » vous ne pourrez pas le tenir. Vous » resterez aux genoux de Paula, et la » violence seule pourra vous en arracher. Pensez d'ailleurs au rôle que je » jouerais pendant une entrevue clandestine, qui nuirait à la réputation de » Paula, et qui porterait atteinte aux » droits de votre mère. Le prince Borloff, dont vous invoquez la mémoire, » n'aurait rien exigé de semblable, et » s'il pouvait nous entendre, il approuverait ma conduite ».

Stanislas est loin d'être persuadé. Il renouvelle ses prières, ses supplications. Il passe, de ce que l'amour a de plus

touchant, à l'état d'irritation que produit toujours la résistance sur un jeune cœur. Il s'emporte, il menace, il demande pardon, et un moment après, il est forcé d'en solliciter un second.

Paloski se montre inébranlable. Cependant il est touché, il est ému; il ne croit pas devoir refuser à Stanislas toute espèce de consolation. Sans s'exprimer d'une manière positive, il lui fait entendre que Paula est fidèle, et qu'elle ne vit que pour lui.

Cette assurance rend un peu de calme à ce cœur navré. Ce jeune homme, malheureux, tourmenté, exaspéré, il n'y a qu'un moment, sourit à l'idée d'être toujours cher à Paula : les extrêmes se touchent. Le prince a besoin d'explications, d'après lesquelles il se conduira désormais, et l'instant est favorable pour les obtenir. Il demande à Stanislas où il était détenu; comment il a recouvré sa liberté; quels calculs l'ont conduit en France, plutôt qu'ailleurs; quels sont

ses moyens d'existence; ce qu'il se propose de faire à Paris.

Le jeune homme commence un récit qu'il interrompt cent fois pour parler de son amour, et de sa destinée future. Laissons ce qui est étranger à sa narration, et ne nous attachons qu'à ce qui lui est uniquement personnel.

Pétersbourg est bâti sur la Newa, à douze lieues de l'embouchure de cette rivière. La rive droite est encore inculte, et couverte de forêts.

La rive gauche, de Pétersbourg à la mer, est formée par une colline prolongée, où l'art a partout ajouté aux charmes d'une nature déjà riche et riante sur ce point.

C'est au haut de cette colline, à l'embouchure du fleuve, dans une situation délicieuse, que Menzikoff bâtit le château d'Oranienbaum. La disgrâce de ce prince entraîna la confiscation de ses biens, et ce château fut réuni au domaine de la couronne.

Il fut fortifié, sous les yeux, et pour l'éducation militaire du malheureux empereur Pierre III.

Le long de la colline, entre Oranienbaum et Pétersbourg, sont bâties, dans des bosquets agréables, et à peu de distance les unes des autres, les maisons de plaisance des seigneurs russes.

Cet aperçu topographique était nécessaire à l'intelligence de ce qui va suivre.

C'est à ce château d'Oranienbaum que fut conduit Stanislas. Sa position, les beautés locales, la richesse des appartemens, et le délâbrement même des fortifications, que, depuis la mort de Pierre III, on a cessé d'entretenir, annonçaient au jeune prince plutôt un exil qu'une prison rigoureuse; et quiconque n'aurait pas été appelé ailleurs par des intérêts pressans, aurait pu se plaire dans cette retraite charmante. Mais Stanislas aimait passionnément; et la Sibérie, avec Paula, lui eût paru préférable

aux jouissances de toute espèce, qu'on avait ordre de lui procurer.

Le commandant l'avait reçu avec les égards dus à son rang. Il avait fait passer devant lui les domestiques destinés à le servir; il lui avait laissé le choix de son appartement; il avait mis à sa disposition les jardins intérieurs, et une bibliothèque assez bien choisie. Mais il avait été prié de déposer l'argent qu'il avait sur lui; on l'avait prévenu qu'une compagnie d'invalides était uniquement employée à garder les remparts et les portes de la forteresse. Enfin, on lui avait demandé la permission de faire coucher un soldat dans son antichambre. Stanislas avait répondu modestement que dans sa position on sollicite des grâces, et qu'on n'en n'a pas à accorder.

Au milieu de l'abondance en toutes choses, dont il était entouré, Stanislas ne jouissait de rien. Toutes ses pensées, tous ses vœux étaient tournés vers Paula, et son imagination incertaine et brû-

lante ne savait sur quel point de la terre lui adresser ses hommages. Tout, pour lui, était privation et tourment.

Le commandant s'était facilement insinué dans son esprit : il avait commencé par répondre au nom de Paula; il en avait ensuite parlé le premier, toujours sûr de se faire écouter. Il lisait à découvert dans un cœur sans artifice, et bientôt il devint le confident intime, l'ami exclusif du malheureux jeune homme. Ils mangeaient, ils jouaient, ils lisaient ensemble. Stanislas s'était donné volontairement un surveillant qui ne le quittait plus, et il ne s'en doutait pas.

Quelques jours s'étaient écoulés. Il était dix heures du matin, et le jeune prince n'avait pas vu le commandant. Cent fois il avait soupiré le nom de son amante, et personne encore n'y avait répondu. Il passe chez M. Makline, où il n'allait jamais; les portes sont ouvertes; il pénètre jusqu'au cabinet, et ne trouve pas le commandant : il était allé passer ses vétérans en revue. Un

papier raturé est sur un bureau. Stanislas n'est pas indiscret; mais son nom l'a frappé. Il lit, ou plutôt il déchiffre un rapport, qui sans doute sera adressé à sa mère. Il voit, avec surprise, avec indignation, que celui sur qui il comptait pour désarmer la princesse, lui parle de son amour comme d'un mal qui augmente sans cesse, et qui le rendra capable de tout entreprendre.

Jamais Stanislas n'a dissimulé un sentiment. L'artifice dont on usait lui fit sentir la nécessité de ruser à son tour. Il résolut de jouer, avec M. Makline, une amitié qui venait de s'éteindre sans retour, et la première idée d'évasion se présenta à lui.

Mais comment l'exécuter? Les remparts sont ruinés en certains endroits; mais on a placé des sentinelles sur les brèches. La nuit, il ne peut sortir de chez lui. Un certain Pikoff, vieux soldat, qui ne connaît au monde que son commandant et sa consigne, roule son lit, le soir, contre la porte de son apparte-

ment : Pikoff a une jambe de bois; mais il a sous la main le cordon d'une cloche d'alarme qu'on a placée en dehors d'une croisée de l'antichambre.

Stanislas ne possède pas un rouble. Il ne peut donc essayer de gagner l'invalide. En admettant d'ailleurs qu'il parvînt à sortir du château, de quel côté porterait-il ses pas? où chercherait-il Paula, son père et le prince Paloski?

Cependant le désir de recouvrer sa liberté ne le quittait plus, et devenait plus vif de jour en jour. Son imagination travaillait sans relâche; quand il était seul, et sa franchise apparente, son abandon simulé avec le commandant ne permettaient pas au soupçon de naître.

M. Makline était un de ces grands politiques, qui, du fond de leur cabinet, règlent les intérêts des états, et tirent des conséquences des moindres actions des souverains. Il recevait les journaux de Pétersbourg, et il les passait à son prisonnier, avant, ou après les avoir vus.

Un jour, Stanislas lit l'article suivant :

« Le premier de juillet, notre ambassadeur près de la cour de France a donné une fête superbe, à Paris ». Une longue et pompeuse description suivait ce premier exposé. « Parmi les russes de distinction qui contribuaient à l'éclat de cette fête, on a remarqué la princesse Borloff et le prince Paloski ».

Ils sont en France, ils sont en France! s'écrie Stanislas : le prince et eux sont désormais inséparables.... Mais comment le prince et ma mère ont-ils consenti à se trouver ensemble? Cela tient à des raisons que je ne pénètre pas..... Mais qu'importe? Ils sont en France, ils sont en France!..... Peut-être ma mère y poursuit-elle Paula. Peut-être le prince s'attache-t-il à elle pour déjouer ses projets; peut-être..... Hé, encore une fois, qu'importe? Ils sont en France : c'est là que j'irai les chercher.

Plus de repos le jour, plus de sommeil la nuit. Vingt-quatre heures, quarante-huit heures s'écoulent, et Stanislas ne sait encore comment il tentera de

s'échapper. Les anciens avaient créé un Cupidon pour enflammer les cœurs, et un Mercure pour les servir : qui sera ici le Mercure de Stanislas?

Minuit venait de sonner. Le jeune prince pensait à faire sauter un barreau de sa croisée; ensuite se présentait l'idée de couper ses draps en lanières, et de se laisser couler dans les jardins. Mais que fera-t-il, arrêté de tous côtés par des murs de douze à quinze pieds d'élévation? Il montera à l'aide des espaliers, et il sautera sur la place d'armes. S'il ne se blesse pas, il verra ce qu'il aura de mieux à faire. S'il se casse une jambe, il écrira à sa mère qu'il ne se laissera traiter que lorsqu'elle aura consenti à son mariage avec Paula. Vous voyez que Stanislas avait lu des romans, et il arrivait au dénouement du sien, lorsqu'il entendit le vieux Pikoff se plaindre de manière à l'inquiéter.

Paula fut oubliée un moment, ce qui n'est pas romanesque du tout; mais ce dont je dois convenir pour rendre hom-

mage à la vérité. Le bon jeune homme parle à Pikoff, qui ne lui répond qu'en se plaignant plus fort. Il ne balance pas; il se lève; il pousse sa porte avec violence, et fait reculer le lit de l'invalide. Il allume une bougie à la lampe qui brûlait toute la nuit dans l'antichambre; il cherche de l'eau de Cologne, des sels, ce qu'il croit propre à soulager son rébarbatif gardien. Jusqu'alors il ne s'est occupé que de l'humanité souffrante.

Pikoff était un vieux gourmand qui s'était empiffré, la veille, des débris du souper de Stanislas. Un reste de volaille aux truffes, qu'il avait aperçu trop tard, n'avait pas moins piqué sa sensualité. Il en avait farci un estomac déjà surchargé, et il s'était donné une de ces indigestions qui dispensent quelquefois leur homme de s'en procurer une seconde.

Stanislas présente à Pikoff de l'eau froide, à défaut d'eau tiède. Pikoff, qui depuis trente ans a conçu pour l'eau une aversion que la nécessité seule a

pu lui faire surmonter, commence un discours sur les qualités salutaires du jus de la treille. Les hoquets l'interrompent à chaque mot, et tout ce qu'il peut faire, c'est de demander distinctement du vin.

Stanislas, sans finesse, sans intention, lui apporte une bouteille de Pomard, qui restait encore chez lui. Pikoff, alléché par le parfum et le moelleux de la liqueur, vide la bouteille d'un trait, et joint le mal de l'ivresse à celui qui le tourmente déjà..... Mais quelle idée lumineuse se présente en ce moment!..... A peine est-elle conçue que Stanislas l'a exécutée. Il coupe la corde de la cloche; il garnit de ses matelas les croisées de l'antichambre; il veut que Pikoff ne puisse ni sonner, ni se faire entendre à l'extérieur, quand il aura recouvré l'usage de la voix. Il prend les habits du malade : c'est l'amour qui se déguise en invalide. Plus d'une fois ce travestissement a inspiré de la sécurité à la beauté défiante et timide.

Stanislas détache la banderole du fusil de Pikoff; il la met dans une poche, et coule dans l'autre la corde de la cloche. Il s'empare de la jambe de bois, et de la clef de l'appartement, qu'il sait être sous le chevet de son geôlier. Il sort, il l'enferme; il gagne les remparts sans être découvert.

Il sait où sont placées les sentinelles, et il les évite aisément. Il s'arrête à un endroit où les fortifications sont assez bien conservées. Il passe la jambe de bois à travers une embrasure; il y attache la banderole et la corde, et il se laisse glisser. Il arrive à l'extrémité de sa corde, et il est encore à six pieds de terre..... Il invoque Paula; il s'abandonne, et il tombe sur du gazon épais, qui garnit les revers et l'intérieur d'un fossé desséché.

Il se lève, il s'examine, il se touche, il s'assure qu'il n'est pas blessé, et il s'enfonce dans les bosquets dont est couverte la colline qui s'étend de Pétersbourg à Oranienbaum, et au milieu des-

quels sont bâties les maisons des seigneurs de la cour.

Il s'arrête, il se repose, il se consulte, et le résultat de ses réflexions n'est pas satisfaisant: comment fera-t-il cinq cents lieues sans argent? Comment même passera-t-il la journée qui commence?

Il se rappelle qu'il a eu pour camarade, en faisant ses exercices, à Pétersbourg, un comte Milow, plus âgé que lui de trois ou quatre ans, et qui lui marquait beaucoup de bienveillance. Peut-être le comte a-t-il là une maison, comme tant d'autres, dont il est l'égal par la naissance et la fortune.

Le jour commençait à paraître, et sans doute on ne tarderait pas à s'apercevoir de son évasion, et à le chercher. Des soldats invalides ne sont pas des limiers fort alertes; mais s'il s'arrête, et qu'ils marchent toujours, ils réaliseront la fable du Lièvre et de la Tortue. Stanislas avance, et toujours dans la direction de la capitale, où on ne doit pas supposer qu'il ose rentrer.

Un paysan se présente devant lui; il l'interroge, et il apprend qu'en effet le comte Milow a une habitation charmante sur la colline. Il soupire, lorsqu'il sait que le comte est à Pétersbourg; il sourit quand le paysan ajoute que la comtesse est au château : un beau jeune homme a toujours de la confiance dans une femme, quel que soit son âge. Est-ce un instinct de la nature? Est-ce de la vanité? Le lecteur prononcera.

Stanislas arrive à la porte du château. Il frappe, on lui ouvre, il demande à parler à madame la comtesse; le concierge lui rit au nez. Un soldat invalide, qui demande à parler à madame, à six heures du matin! « J'arrive de Pétersbourg, et j'ai des dépêches à rendre » à madame, de la part de M. le comte. » — M. le comte a des courriers, et ne se » sert pas de messagers de votre espèce. » D'ailleurs, où sont vos dépêches »? Stanislas est embarrassé; le concierge veut le faire sortir. Il résiste, il se défend; le concierge crie; les chiens aboient;

une

une femme de chambre, qui fait préparer un bain pour madame, ouvre une croisée.

Elle voit la plus jolie figure du monde, sous un chapeau d'invalide; elle parcourt d'un coup d'œil la personne du vétéran, et la taille vaut au moins la figure. Elle saute les escaliers; elle se place entre le concierge et Stanislas; elle le prend sous sa protection.

Elle commence par fermer la porte, et elle invite le bel invalide à s'expliquer. Le concierge prétend que cet homme ne peut prouver la mission dont il est chargé. « Et si elle est verbale, répond » Mirza, qu'avez-vous à objecter? Sans » doute elle est verbale, répond vive- » ment Stanislas : je n'ai pas dit qu'elle » fût écrite. Hom, hom, gromelait le » vieux concierge, en rentrant chez lui, » c'est un amoureux de Mirza. Ma foi, » qu'ils s'arrangent ».

Tout-à-coup on entend la cloche d'alarme du château d'Oranienbaum. Un coup du seul canon qu'il y ait dans

la place frappe l'oreille de Stanislas et de Mirza. Le jeune prince pâlit. « Ah, » mon Dieu, lui dit-elle, vous êtes dé- » serteur! — Hé, non, non. J'étais pri- » sonnier, et j'ai pris ces habits pour » m'évader. — Prisonnier à Oranien- » baum, dites-vous? On soupçonne, en » effet, que c'est là qu'a été enfermé le » jeune prince Borloff. — Et ce prince, » c'est moi. — Oh, j'en suis enchantée. » Vous ne sauriez croire combien j'étais » inquiète sur le genre d'infirmité qui » avait fait donner cet habit à un jeune » homme beau comme un ange et droit » comme une flèche. Venez, venez. Ils » ne vous trouveront pas ».

Vous voyez que sans étude, et même sans réflexions, Stanislas avait bien jugé les femmes.

Mirza le conduisit dans sa chambre, et en deux tours de main, elle fit du beau jeune homme une brune très-piquante. Sa pudeur fut quelquefois alarmée pendant la métamorphose. Mais comme il y a compensation en tout, Mirza fut

pleinement rassurée sur les craintes qu'elle avait conçues d'abord, et elle prononça en elle-même que le prince était un grand prince.

L'intérêt qu'inspire un grand prince à une jeune fille s'étend à tout; prévoit tout. Mirza commença par faire disparaître pour jamais les habits de Pikoff, en les mettant sous la chaudière où chauffait le bain de madame. Elle revint avec des provisions de bouche, dont Stanislas avait un pressant besoin; elle le servait, elle l'engageait à manger, à boire, ce qui n'était pas nécessaire; mais Mirza aimait à causer avec le beau jeune homme, et elle lui parlait de tout, excepté de ce qui, peut-être, le touchait le plus. Elle finit par l'engager à se reposer pendant quelques heures. « Où, »lui demanda Stanislas? — Hé, sur mon »lit, grand prince ».

Le lit d'une jolie fille n'a jamais effrayé un jeune homme, quelque chaste, quelque fidèle qu'il soit, surtout quand il doit l'occuper seul. Mirza est-elle ren-

trée ou non, pendant que Stanislas dormait? C'est ce qu'il ne dit pas au prince Paloski, et ce qu'au fait il ne devait pas lui dire.

Ce n'était pas assez pour Mirza de l'avoir mis à l'abri des recherches de M. Makline; elle voulait assurer son avenir. Peut-être était-il pénible pour elle de penser qu'elle n'allait travailler qu'à éloigner d'elle un grand prince; mais il faut aimer ses amis pour eux-mêmes. Au reste, je n'établis ici que des conjectures, parce que Stanislas s'exprima avec une extrême réserve sur tout ce qui se passa chez le comte Milow.

Quoi qu'il en soit, la jeune comtesse n'entendit parler, pendant une grande heure qu'elle passa au bain, que de l'intéressant fugitif. Elle avait répondu d'abord qu'elle ne compromettrait pas son mari, en favorisant l'évasion d'un prisonnier de cette importance; mais elle s'adoucit singulièrement, quand elle sut que Stanislas avait vingt ans, une figure angélique, qu'il était fait à peindre,

et qu'il contait ses malheurs avec un charme, une expression dont le cœur le plus froid aurait peine à se défendre. J'ignore absolument si Mirza parla de la grandeur du prince; mais il est constant que la comtesse ordonna qu'il lui fût présenté au moment de son réveil.

Elle ne trouva pas que les éloges de Mirza fussent exagérés, et elle dit à Stanislas qu'elle s'estimait vraiment heureuse de lui être utile. Elle lui représenta que sans doute on le chercherait pendant plusieurs jours, et qu'il y aurait de l'imprudence à sortir étourdiment d'un asile où il était en sûreté. Stanislas sentit la justesse de l'observation, et il resta.

La comtesse voulait toujours l'avoir auprès d'elle : ce que c'est que d'être née avec un cœur compatissant! Ils lisaient, ils causaient, ils jouaient même ensemble : les devoirs de l'hospitalité ne se bornent pas à fournir l'exact nécessaire; il faut distraire, amuser ceux qu'on a admis dans ses foyers.

Il était indispensable que Mirza rôdât dans les environs, pour savoir ce qu'il se passait à Oranienbaum. Il résultait de cette nécessité des tête-à-tête prolongés, entre la comtesse et le prince; mais il fallait bien qu'ils cédassent à la force des circonstances. C'est ainsi, du moins, que Stanislas voyait les choses, quand il en parlait à Paloski.

Le quatrième jour, la jeune comtesse dit à Stanislas : « Mon ami, le comte » arrive aujourd'hui, et il est inutile que » vous l'attendiez, puisque je peux faire » pour vous ce que sans doute il ferait » lui-même. Mirza a garni une malle de » ces vêtemens qui vous vont si bien. » Elle est attachée derrière une voiture, » qui vous attend à la grille, et qui vous » conduira à Cronstadt; puisque vous » voulez vous embarquer pour la France. » Allez, aimable enfant; que l'amour » veille sur vous, et vous conduise ». Parlait-elle de l'amour de Paula?

Elle embrasse tendrement le grand prince, en glissant dans son sac une

bourse pleine d'or, et elle laisse à Mirza le soin de le conduire à sa voiture : il ne faut jamais se compromettre. Voilà Stanislas, habillé en fille, roulant vers le port où sa liberté lui sera rendue, si toutefois il parvient à s'embarquer. Mais comment fera-t-il, sans passe-port, sans recommandation? L'aimable comtesse, se dit-il, a invoqué l'amour; il ne m'abandonnera pas.

Le jeune voyageur arrive, et descend à une auberge voisine du port. Dans cette auberge logeait un gros capitaine hambourgeois, chargé pour le Hâvre, et qui avait relâché à Cronstadt, où il avait déposé quelques marchandises. C'était un de ces loups de mer, qui bravent tout, qui s'accommodent de tout, qui jouissent de tout. Une belle et grande fille, qui arrive seule dans un port de mer, et qui paraît assez embarrassée de sa personne, ressemble beaucoup à une aventurière, et le capitaine Canning commença par lui passer la main sous le menton. Stanislas, plein

du rôle qu'il jouait, répondit par un soufflet à ce début trop familier. « C'est » bien, c'est bien, dit Canning, je me » suis attiré cela; mais il ne fallait pas » frapper si fort ».

La conversation s'engage, et Canning sait bientôt que la jouvencelle va joindre son père en France, et qu'elle n'a pas de passe-port. « Bon, bon, dit-il, on a » toujours comme cela des pères de » commande. Il faut bien dire quelque- » chose d'honnête, pour couvrir ce qui » ne l'est pas. Au surplus, je ne vous » demande compte ni du passé ni de » l'avenir : je ne m'occupe que du pré- » sent.

» Vous n'avez encore parlé ici à per- » sonne, et nous pouvons arranger une » fable conforme à votre intérêt et à mes » plaisirs. Vous êtes ma femme; vous » êtes venue me trouver ici, de Péters- » bourg, où nos affaires de commerce » vous retenaient depuis trois mois. Vous » êtes ma femme, entendez-vous? — » J'entends. — A la bonne heure.

» Je vais vous conduire à l'amirauté. » On vous expédiera un passe-port, à » ma demande, et sans difficulté, parce » qu'il est égal à l'empereur de Russie » qu'un capitaine hambourgeois prenne » à bord sa femme, ou celle d'un autre, » pourvu cependant qu'il n'y ait pas de » réclamations. Nous nous embarque- » rons après demain, et vous ne paierez » rien pour votre passage. Cela vous con- » vient-il? — Beaucoup. — Marchons ».

Canning fait une histoire assez vraisemblable au commis chargé de délivrer les passe-ports. Celui de sa femme est expédié, bien payé, emporté, et M. et madame Canning retournent bras dessus bras dessous à leur auberge. Le mari demande un baiser; madame le refuse, et proteste qu'elle ne se laissera épouser qu'en mer. — « Qu'en mer, » ventrebleu! Et que ferai-je d'ici là? » — Tout ce que vous voudrez. — Ah, » je vois ce que c'est : vous avez été » quelquefois attrapée. — Hé, je ne dis » pas non. — Apprenez que Canning

» n'a jamais trompé personne. — Je ne » veux pas m'y fier. Finissez, capitaine, » ou les soufflets vont pleuvoir. — C'est » un diable que cette grande femelle-là ».

Les deux jours qu'il fallait passer encore à Cronstatdt, furent un combat continuel entre Canning et sa femme. De gros baisers étaient pris, par-ci, par-là, et le capitaine n'avait pas toujours ses mains dans ses poches. Tantôt il était puni de sa pétulance par une égratignure au visage; tantôt sa perruque volait par la fenêtre. On n'était en paix qu'à table, parce que le capitaine préférait à tout la bonne chère et le vin vieux : madame ne manquait pas de le griser le soir, et elle s'assurait ainsi le repos de la nuit.

On mit à la voile enfin, et madame se sentit singulièrement soulagée quand elle se vit éloignée du port de quatre à cinq lieues. Mais si elle n'avait plus à craindre les Makline, les Pikoff, elle prévoyait dans quel embarras diabolique ne tarderait pas à la mettre un

mari souverain absolu sur son vaisseau. Elle crut devoir précipiter le dénouement de l'aventure.

Canning commandait la manœuvre, et sa femme fut droit à lui. Elle prit un air tout-à-fait gracieux, et lui passa, à son tour, la main sous le menton. Elle descendit du pont dans la chambre, et le capitaine, enchanté, y entra aussitôt qu'elle. Il ferme la porte, et se dispose à exécuter pleinement la clause importante du marché.... O surprise, ô stupéfaction, ô douleur! Ce n'est plus qu'un beau garçon qu'il a devant lui, et il sent succéder un froid glacial aux doux transports qui l'agitaient.

Stanislas invoque sa pitié, en lui racontant ce qu'il veut de son histoire. Il lui représente que si le plaisir fuit, l'argent est une compensation qui n'est pas à dédaigner. Il tire sa bourse, et déclare qu'il entend payer généreusement son passage.

Canning n'était pas l'homme du monde le plus traitable. Mais il réfléchit bientôt

que la colère et ses juremens ne feraient pas une fille d'un garçon, et qu'il valait mieux toucher de l'argent que rien.

La paix se fait; on se touche dans la main, et en arrivant au Hâvre, on était les meilleurs amis du monde.

Remarquez que Stanislas raconta, dans les plus petits détails, ce qu'il s'était passé entre Canning et lui; qu'il avait glissé très-légèrement sur ses conversations particulières avec la jeune comtesse et Mirza, et concluez-en ce que vous voudrez.

Stanislas pria Canning de lui procurer des habits d'homme. Il prit congé de lui, et sortit du vaisseau hambourgeois pour monter dans la diligence de Paris.

On ne doute de rien, tant qu'on est conduit par l'espérance. Mais Stanislas ne fut pas plutôt à Paris, qu'il s'arrêta sans savoir où il porterait ses pas, qu'il réfléchit, et qu'il jugea qu'il n'était pas beaucoup plus avancé que lorsqu'il vivait sous la surveillance de M. Pikoff.

En effet, à qui s'adresser pour découvrir le prince Paloski? Il pouvait apprendre quelque chose à la légation russe; mais il sentait à quel danger il s'exposerait s'il se présentait là. L'ambassadeur l'accueillerait, le caresserait, et manœuvrerait secrètement pour remettre cet enfant mineur à une mère qui l'aimait tendrement, qui devait être affligée de son évasion, et inquiète sur sa destinée.

Il avait entendu parler de l'almanach des vingt-cinq mille adresses, fort utile à ceux qui ont des annonces à colporter, et à ceux qui, par pudeur, ne demandant pas dans la rue, et viennent jusque dans votre chambre à coucher vous arracher quelqu'aumône. Stanislas compulsa cet almanach; il prit les adresses de ceux qu'il crut pouvoir être, par leur profession, en relation avec le prince : personne ne put lui en dire un mot. Il alla à l'Opéra, aux Français, à Feydeau, à Saint-Roch, à Saint-Sulpice, à Saint-Eustache, et il ne découvrit

rien. Ce qu'il avait reçu de la petite Milow n'était pas inépuisable, et il commençait à s'affliger sérieusement, lorsqu'en déjeûnant dans un café, et lisant, assez machinalement, un journal, il tomba sur l'article qu'avait composé Paloski, pour punir de sa rapacité le maître de l'hôtel des Sultanes.

Il jette le journal, il laisse son chocolat, et il court à l'hôtel garni. Il apprend d'une fille qui fait des lits, et qui aide à les défaire quelquefois, que le prince a quitté cette maison pour l'hôtel du Pérou. Il reprend sa course, il arrive, il est dans les bras de son ami. Qu'on dise, après cela, que les journaux ne sont bons à rien!

CHAPITRE IV.

Ruse contre ruse.

QUAND Stanislas eut terminé un récit qui, très-vraisemblablement, a laissé beaucoup de son pathétique au bout de ma plume, il revint à son amour, à ses peines, à ses espérances. Il pria, il supplia de nouveau, et le prince lui répéta, avec beaucoup de douceur et de bonté, ce qu'il lui avait déjà répondu. Il était difficile que ces messieurs pussent s'accorder, l'un demandant sans cesse, l'autre refusant toujours. Paloski pensait aux moyens d'échapper à Stanislas, et d'aller se cacher de nouveau dans son village. Stanislas cherchait comment il persuaderait le prince de le garder avec lui, sans se rendre importun, et sans porter ses instances jusqu'à l'impolitesse : il sentait que s'il s'éloignait un moment de Paloski, il s'exposait à le perdre pour toujours.

Toutes ses sensations se peignaient sur sa figure, qu'il n'avait pas l'art de composer encore. Paloski y lisait, comme dans un livre, et il était embarrassé, incertain. Il sentit la nécessité de faire quelques concessions pour obtenir beaucoup.

Après s'être étendu de nouveau sur les motifs qui l'empêchaient de favoriser son mariage, après avoir épuisé toute la finesse de son esprit, toutes les ressources de son éloquence, pour convaincre un jeune homme, qui ne voulait pas l'être, de l'obligation où il était de garder une neutralité absolue, il continua ainsi :

« Vous n'êtes pas en sûreté à Paris, » et je vous conseille de vous retirer en » Angleterre, où vous n'aurez rien à » craindre de l'autorité. Il faut qu'un » homme comme vous vive décemment, » et je vous donnerai douze mille francs » par an, payables de mois en mois, ici, » chez mon banquier, et sur votre simple » quittance, que vous lui enverrez de

» Londres. Un jeune homme de votre
» âge ne connaît pas le repos, et si son
» activité ne lui est pas utile, elle tourne
» nécessairement à son désavantage : je
» vous engage, mon cher ami, à vous
» livrer sérieusement à l'étude des ma-
» thématiques. Cette science forme le
» jugement, et rend propre à tout. Des
» jours plus heureux que ceux-ci luiront,
» je l'espère, pour vous et pour Paula,
» et lorsque je pourrai vous servir, sans
» compromettre ma réputation d'homme
» d'honneur, vous connaîtrez, à la cha-
» leur de mes démarches, et à ma per-
» sévérance, que j'ai reporté sur vous
» toute l'affection que j'avais pour votre
» père.

» Je ne suis pas injuste. Je vous de-
» mande beaucoup, je le sens, et je vous
» dois un dédommagement des sacri-
» fices que vous allez me faire. Ecrivez
» au comte Obinski. Je vous réponds
» qu'il aura demain votre lettre, et que
» vous recevrez sa réponse aussitôt que
» vous m'aurez fait connaître votre do-

» micile à Londres. Je viendrai ici, une » fois chaque semaine, pour recevoir » vos dépêches et vous expédier celles » du comte ».

Le prince savait bien que l'adresse seule de la lettre serait pour Obinski, et il connaissait assez sa faiblesse pour être certain qu'il permettrait à sa fille de répondre à son amant. Il ne se dissimulait pas qu'il éludait, jusqu'à un certain point, la promesse qu'il avait faite à la princesse; mais il se demandait ce qu'auraient fait, dans une semblable position, ceux qui se permettraient de le blâmer.

Pendant qu'il parlait, il observait attentivement Stanislas. La première partie de son discours avait sensiblement altéré la physionomie du jeune homme; elle venait de se remettre subitement; et le prince ne manqua pas d'attribuer ce changement rapide au plaisir que lui donnait la permission de correspondre avec l'objet de ses vœux les plus ardens. Cependant, il ne s'empressait

pas d'écrire, et cette lenteur ne s'accordait ni avec son caractère, ni avec ses sentimens. Il parla de choses indifférentes avec assez de liberté d'esprit; il appuya sur l'argent qu'il avait reçu de la comtesse, et sur son impatience de le rendre. « Vous le rendrez, lui dit le » prince en souriant, mais quand vous » la reverrez. Je suis persuadé qu'elle » a parlé à son mari du séjour que vous » avez fait chez elle : je la crois trop » adroite pour s'être laissée prévenir par » ses gens. Mais je doute qu'elle ait tout » dit au comte, et il est d'un galant » homme de ménager les femmes à qui » il a des obligations ».

Stanislas s'étendit ensuite sur les dispositions de son départ pour l'Angleterre, sur la vie qu'il y menerait, avec un calme qui étonna le prince. Voudrait-il jouer de finesse avec lui, sans expérience, sans connaissance du monde? Paloski ne réfléchissait pas que l'amour est un grand maître : l'observateur le plus délié ne saurait penser à tout.

Stanislas veut prendre congé du prince, qui est vraiment heureux de le revoir. Il va, dit-il, écrire chez lui, et il viendra remettre sa lettre à son meilleur ami. « Pourquoi me quitter si » tôt, mon cher enfant? Vous trouverez » dans ce secrétaire tout ce qu'il vous » faut. — Mais il est six heures..... — Et » vous commencez à vous apercevoir » que l'amour n'est pas une nourriture » très-substantielle? Quand on retrouve » un ami dont on a été séparé pendant » long-temps, on dîne avec lui. Je vais » faire servir. — Je voudrais cependant.... » — Quoi? vous pouvez faire ici tout ce » que vous feriez ailleurs. — Il faut que » j'arrête une place à la diligence de » Calais. — Mon valet de chambre vous » évitera cette peine-là. Il ira aux mes- » sageries pendant que nous dînerons.... » Ah, n'oublions pas l'essentiel. Voilà » cinquante louis. C'est plus qu'il vous » faut pour vous établir à Londres, et » y attendre le premier mois de votre » pension. — Mais..... — Quoi encore?

» — Une petite malle à faire..... — Di-
» nons, écrivez, et nous penserons en-
» suite aux préparatifs de votre départ ».

Pourquoi Stanislas, qui craignait; il y a une heure, de perdre le prince de vue, fait-il maintenant tout ce qu'il peut pour s'en éloigner? Aurait-il conçu quelque nouveau plan? C'est, vraisemblablement, ce que la suite nous apprendra.

Stanislas écrivit, et le prince remarqua le feu qui animait et embellissait sa figure. Le pauvre enfant est de bonne foi, pensait-il. Il part sans murmurer. Il exprime à Paula le regret de ne l'avoir pas vue, et l'espoir de se réunir un jour à elle, pour ne plus la quitter. Vous n'êtes plus jeune, monsieur l'observateur, et vous avez oublié qu'on ne parle jamais froidement à ce qu'on aime : or, écrire c'est parler.

La diligence où Stanislas avait une place, partait à dix heures du soir, et il n'avait que le temps nécessaire pour faire ses dernières dispositions. Paloski lui dit qu'en sa qualité de russe, il ob-

tiendrait facilement un passe-port à Calais. Il l'embrasse tendrement, et lui souhaite un bon voyage.

Il appelle Frédéric; il lui dit de voir le propriétaire de l'appartement qu'il a loué, de lui payer un terme, et de lui remettre le logement. Il le charge de passer chez le tapissier, et de lui donner une indemnité convenable, pour les meubles qu'il devait fournir. Il faudra, disait-il en soupirant, que je joue encore aux échecs et au billard à Achères, et que la triste Paula continue de s'y ennuyer. Elle s'y est soustraite aux persécutions de la mère; elle y restera pour échapper aux tendres poursuites du fils. L'étrange chose que la loi de la nécessité! Nous comptions vivre ici au sein des jouissances honnêtes; il a fallu qu'une indigestion résultât de l'intempérance de Pikoff, et, de chaînon en chaînon, cette indigestion a amené Stanislas à l'hôtel du Pérou.

Un domestique annonce un ramoneur qui veut à toute force parler au prince,

quoiqu'il soit barbouillé de la tête aux pieds. M. Stanislas l'a chargé, dit-il, d'une commission importante. Paloski ordonne qu'on le fasse entrer. Le ramoneur dépose ses souliers dans l'antichambre, par respect pour les tapis de monseigneur. Il s'avance d'un air gauche, et présente un billet, dont l'extérieur est déjà de couleur de pain d'épices. C'est un dernier adieu de l'intéressant jeune homme. Le prince fait quelques questions au ramoneur, qui y répond de travers, en fixant sur monseigneur de gros yeux, dont l'émail est relevé par la teinte noirâtre de la peau. Paloski aurait été bien aise de parler encore de Stanislas; mais ne pouvant rien tirer de son commissionnaire, il le congédia.

Allons, voilà dix heures. Mon jeune ami monte dans la diligence, et je vais me mettre au lit. Je dormirai tranquillement, et il sera cahoté..... *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean, etc.*

Vous savez que le prince mène une

vie très-régulière, quand les circonstances ne l'obligent pas à faire le jour de la nuit. A six heures, Frédéric lui aidait à se mettre dans le pantalon de nankin, et à endosser son habit gris.

« Frédéric, tu ordonneras de ma part, » à tous mes domestiques, de rester dans » leurs cabinets jusqu'à dix heures. Tu » les y enfermeras, pour être plus sûr » de leur obéissance, et je te défends de » passer le seuil de la porte, avant le » moment indiqué.

» Tu parais étonné : rien de si simple » que ma conduite. J'aime assez à jouer » au grand seigneur de loin en loin; » mais aussi je suis bien aise de jouer » quelquefois au bourgeois, car tout est » jeu et travestissement dans ce monde. » Or, comme ma vie bourgeoise ne s'accorde pas avec mes décorations et mon » train; que vous ne concevez pas, vous » autres petits, comment on se plaît à » déposer des cordons pour lesquels » vous avez tant de respect; que cette » abnégation de soi-même vous paraît ridicule,

» ridicule, ou faussement modeste, je
» n[illegible]ux pas me donner en spectacle
» à mes gens, au milieu des hommes
» obscurs avec qui je vais passer quel-
» ques jours, et les ordres que je t'ai
» donnés n'ont pour objet que d'empê-
» cher quelque curieux, toi-même peut-
» être le premier, de me suivre et d'é-
» pier mes démarches. — Monseigneur
» doit croire que personne ici ne se per-
» met de l'observer. — Je n'en sais rien,
» car moi j'observe tout le monde. — Et
» les ordres de sa grandeur seront exé-
» cutés à la lettre. — Ma grandeur, ma
» grandeur! Va, si je n'avais que mon
» nom et quelques bouts de ruban, je
» serais bien peu de chose. Mes quarante
» villages, des vassaux qui m'aiment,
» parce que je les protége, voilà ma vé-
» ritable grandeur, si toutefois il en
» existe réellement; car enfin quelques
» molécules m'ont formé, comme toi,
» au hasard, sans notre intervention.
» Nous sommes assujétis aux mêmes be-
» soins, aux mêmes infirmités. La seule

» différence qui existe entre nous, c'est
» que la *nécessité* nous a poussés [illegible] oi
» en ligne droite, et toi obliquement.
» Ne va pas conclure de là que tu
» sois dispensé de me servir fidèle-
» ment. J'ai de l'argent, tu n'en as pas;
» j'ai besoin de tes services, et toi d'une
» existence. Nous faisons un échange
» continuel de tes soins et de mon su-
» perflu. Nous nous trouvons bien tous
» les deux de cet arrangement; ne m'o-
» blige pas à le rompre, et, je te le ré-
» pète, que personne ne sorte avant dix
» heures ».

Le prince Paloski est redevenu monsieur Martin. Oui, oui, j'ai très-bien fait de consigner mes gens, pensait-il, en courant à pied les rues de Paris. Les domestiques sont les espions naturels de leurs maîtres. Ils se vengent de leur supériorité en leur cherchant des défauts qu'ils s'empressent de divulguer. Je ne crois pas en avoir d'essentiels; mais si mes gens savaient que je me cache soigneusement dans un assez

pauvre village, ils en tireraient des conséquences plus ou moins désavantageuses pour moi..... Et puis Stanislas peut fort bien ne pas se contenter longtemps d'une correspondance stérile. Il ne lui faut que soixante heures pour revenir de Londres, et si un de mes domestiques savait quelque chose, et qu'il se laissât gagner!..... dans quel embarras affreux me jeterait ce jeune homme, s'il arrivait inopinément chez Bertrand!..... Je prendrai tant de détours, pour retourner à Achères, que le plus fin des hommes me perdrait de vue.

M. Martin ne négligeait aucune précaution. Il passa à l'hôtel où logeait Stanislas, et il apprit qu'il en était sorti la veille à neuf heures et demie du soir, suivi d'un crocheteur qui portait son modeste équipage : M. Martin est tranquille à cet égard. Il se met dans un fiacre, le quitte au milieu de la rue Saint-Antoine, et gagne la rue Jean-Beausire. Là, il monte dans une vinaigrette qui le conduit à Charenton.

Il s'aperçut, dans ce village, qu'il était en effet soumis aux mêmes besoins que Frédéric, et celui de déjeûner se fit sentir. Par où irai-je, se disait-il en mangeant, pour dérouter les espions, si j'en ai? J'ai pris la route opposée à celle qui conduit à Achères, c'est fort bien; mais il faut arriver. Rentrerai-je à Paris? Y resterai-je, un jour ou deux, dans quelqu'hôtellerie du faubourg Saint-Jacques, ou Saint-Marceau?..... Que ferais-je là? Je ne m'amuse pas à Achères, et je mourrais d'ennui, enfermé seul dans une triste et étroite maison. Respirons le grand air. Allons à pied d'ici au Bourg-la-Reine. Il y a un peu loin, je l'avoue, mais je prendrai mon temps, et, après tout, j'en ai beaucoup à perdre.

Au Bourg-la-Reine, il s'arrange avec le conducteur d'un cabriolet pour aller à Versailles. Il était fatigué, et il dormit pendant tout le temps que dura ce troisième voyage; moyen efficace, quand on peut l'employer, de réparer ses forces, en éloignant l'ennui. Parbleu! se

dit-il en arrivant, je fais le tour, non du monde, mais de Paris. J'ai mis, entre mes deux derniers cochers, tout le chemin, que j'ai parcouru en me promenant, et on ne devinera pas plus d'où je viens et où je vais, qu'on ne peut connaître la route d'un vaisseau qu'on rencontre au milieu de l'Océan. C'est une belle chose que la connaissance des hommes! Combien de fois me suis-je applaudi de m'en être défié!

M. Martin n'avait jamais vu Versailles. L'occasion de parcourir des lieux si célèbres était trop belle pour ne pas la saisir.

De minute en minute son admiration est accrue par des objets plus ou moins riches, plus ou moins élégans : tous les arts se sont disputé la gloire d'embellir ce séjour, et tous y ont déployé leur magnificence. Quelle richesse, quel luxe, quelle surabondance de vie devaient régner, s'écria-t-il, où je ne vois plus qu'un désert entretenu à grands frais! Quelle idée donne Versailles du roi qui

l'a bâti, des courtisans qui l'entouraient, des grands hommes, en tous genres, que la nature semblait avoir formés pour lui, et qu'il accueillait avec une bonté toujours majestueuse! Mais, hélas, quelles tristes pensées se mêlent à ces souvenirs séduisans d'une grandeur éteinte! L'homme qui pendant une longue suite d'années a rempli de sa gloire la France et le reste de l'Europe, le monarque le plus absolu, était soumis lui-même à des passions qui ne l'ont pas toujours honoré; à un amour immodéré de la guerre; à des pratiques de religion puériles et minutieuses. Accoutumé à tout voir plier devant lui, il eut le malheur et le tort inexcusable de vouloir contraindre la conscience de ses sujets, et le massacre de la Saint-Barthelemi se renouvela dans les Cévennes. Ah, si Dieu voulait du sang, a-t-il besoin des hommes pour le répandre? Ne dispose-t-il pas de la foudre?

Allons, allons, descendons du ciel, et terminons des réflexions trop sublimes,

en remarquant tout simplement que si les sommes qui sont enfouies ici eussent été employées au soulagement du peuple, ce Versailles, inutile aujourd'hui, n'eût jamais existé; mais trois cent mille individus ne seraient pas morts de misère, notamment pendant le déplorable hiver de 1709. Quoi qu'il en soit, je me félicite d'avoir vu cela. Je vais dîner, et je coucherai à Chatou.

Le lendemain matin, il voit une voiture de place, qui la veille avait amené quelqu'un de Paris, et qui allait s'en retourner à vide : il s'élance dans la vinaigrette, en s'applaudissant de n'avoir pas vu deux fois la même figure devant, derrière, ou à côté de lui.

Ce cocher, se disait-il, s'est levé convaincu qu'il allait retourner à Paris. Il le voulait; mais il était *nécessaire* que sa volonté changeât à l'aspect d'une pièce de cinq francs, et qu'il allât à Saint-Germain; et, de pièce de cinq francs en pièce de cinq francs, on peut, *nécessairement*, le conduire au bout du

monde, sans qu'il en ait eu la moindre idée en sortant de chez lui. Je ne vois pas ce que Bertrand répondrait à cela.

Il quitte sa brouette au bas de la montagne de Saint-Germain. Il la gravit à pied, et il est dans le centre de la ville avant que le cheval poussif, qui l'a traîné, soit à mi-côte.

Me voilà rentré dans ma forêt, se dit-il. Encore un moment de jouissance, qui s'usera, parce que tout doit s'user. Mais, après tout, qu'ai-je tant à regretter à Paris? Une ville immense, où on trouve un monument à côté d'un cloaque; une place magnifique, où aboutissent des rues infectes; plus de boutiques que d'acheteurs; autant de filles que de femmes décentes, d'escrocs que d'honnêtes gens, de spectacles que d'églises; où on rencontre en même temps un enterrement et un baptême; où on se croise, on se heurte dans tous les sens; où on ne peut marcher librement, ni à pied, ni en carrosse; où on avale des flots de poussière, quand le

temps est sec, et où on est couvert de boue quand il pleut; où, dans ce qu'on appelle la bonne société, on ne rencontre que des oisifs, des ambitieux, des intrigans, des femmes qui se hâtent de dépenser leur temps, leur santé et leur argent. Il y a des exceptions, sans doute :

Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer.

— Ah, ah, ah, ah! La campagne est cent fois préférable à ces étouffoirs du genre humain. Mais la campagne a aussi ses désagrémens, même pour ceux qui y sont nés, et qui ont l'habitude d'y vivre. Que conclure de là? Que les anciens n'avaient pas tant de tort d'admettre un bon et un mauvais génie. Ce sentiment, après tout, est assez orthodoxe, puisque nous les reconnaissons aussi sous des noms différens, nous qui sommes les êtres par excellence. Nous avons dérobé bien des choses aux anciens; et que de peines se donnent nos savans pour défigurer leurs larcins!

Hé, mais..... que vois-je là-bas? A

propos des deux génies, qu'Arimane m'emporte, si ce n'est là ma calèche! Ma foi, je l'avais oubliée..... Hé, oui, c'est bien elle. Mais où sont mes chevaux? Qu'en a fait ce stupide Boniface?

M. Martin s'approche. Il trouve son imbécile et sa Suzette, jouant à la main-chaude sur le revers du fossé. « Parbleu, » leur dit-il, en éclatant de rire, je » n'avais pas encore vu jouer ce jeu-là » à deux. — Je ne sais comment cela » se fait, monsieur, mais nous jouons » depuis six heures du matin, et je » vous jure que nous ne nous sommes » pas trompés une fois. — Oh, je t'en » crois sur ta parole. Mais pourquoi » n'as-tu pas reconduit ma voiture à » Achères? Que sont devenus mes che- » vaux? — Les chevaux? Ah, comme » monsieur va rire! — Je t'assure que » je ne demande pas mieux. Voyons, » qu'est-il arrivé? — Monsieur nous a » laissés, dansant au son des instru- » mens de ces braves musiciens. — Je » m'en souviens. Après? — Oh, les

» honnêtes gens que ces musiciens! Ils
» ont joué jusqu'à ce que nous soyons
» tombés de lassitude, et ils ne nous
» ont pas demandé un sou. — Corbleu!
» je les avais généreusement payés. —
» Ce n'est pas tout : ils nous ont dit
» qu'ils allaient nous montrer un fier
» tour, et cela, sans intérêt, au moins.
» — Hé bien? — Moi, j'aime les tours,
» monsieur. La boulette qu'on tire d'un
» nez; le mouchoir coupé et raccom-
» modé sans couture..... Oh, il y a de
» quoi mourir d'aise. — Boniface, fini-
» ras-tu? — M'y voilà, monsieur. Je
» me suis assis avec Suzette, ici, à cette
» même place, et nous regardions de tous
» nos yeux. V'là que les musiciens dé-
» tèlent les deux chevaux, ils montent
» d'sus deux par deux, i leux jettent de
» la poudre de perlinpinpin dans les
» oreilles; i nous disent d'attendre, et
» qu'les chevaux viendront tout seuls
» s'cacher dans les sabots de Suzette.
» C'est ça, monsieur, qui est un tour!
» — Et il y a trois jours que vous les

» attendez ici? — Monsieur voit bien » qu'ils ne sont pas encore dans les sa- » bots de Suzette. — Hé, peuvent-ils y » entrer, imbécile? — Hé, non, mon- » sieur, ils ne le peuvent pas, et c'est » là le beau. Ah, ah, ah!..... Comment, » monsieur ne rit pas?

» — Boniface, va chercher un cheval » au village voisin, et ramène ma ca- » lèche à Achères. — Je ne bouge pas » d'ici, monsieur: il faut que je voie la » fin du tour. — La voici; Tes musi- » ciens sont des fripons, qui ont fait le » tour de la forêt, pour aller vendre mes » chevaux, je ne sais où. — Ah, mon » Dieu, mon Dieu, ce seraient des vo- » leurs! — Je t'en réponds. — Je prie » monsieur de croire que je ne suis pas » de moitié avec eux. — Tu es trop bête » pour cela..... Hé bien, où cours-tu? » — Je cours après vos chevaux et les » voleurs. — Qui courent eux-mêmes » depuis trois jours. Boniface!..... Su- » zette!... Ce vilain paquet de fille prend » ses sabots à la main, pour courir plus

» vîte..... Boniface!..... arrêteras-tu, co-» quin!..... Où vont-ils? ils n'en savent » rien:

» Comment ai-je fait la sottise d'accor-» der la moindre confiance à un pareil » animal? Hé, qui diable aurait deviné » une suite d'incidens plus invraisem-» blables les uns que les autres? Voilà » pourtant encore des chaînons, bien » absurdes, presque incroyables; mais » enfin ce sont des chaînons, d'après les-» quels il était *nécessaire* que mes che-» vaux fussent volés, et que je restasse » seul, avec ma calèche, au milieu de » la forêt. Que vais-je faire à présent»?

M. Martin voit venir un cavalier qui suit la même route que lui, et qui semble, à mesure qu'il s'approche, ralentir son pas. M. Martin n'est pas homme à attendre et à s'impatienter. Il va droit à celui dont il attend du secours. Ah, ah, c'est un ecclésiastique! M. Martin lui procurera l'occasion d'exercer la charité chrétienne.

Il raconte à monsieur l'abbé l'histoire

de la partie de main-chaude à deux; celle de ses chevaux volés, et attendus pendant trois jours à la même place. Ils en rient de tout leur cœur, quoiqu'il ne soit pas très-plaisant pour M. Martin de perdre un millier d'écus.

Monsieur l'abbé n'attend pas qu'on lui demande un bon office; il propose à M. Martin de le conduire, lui et sa calèche, où il voudra aller. — « Mais, » monsieur, cela vous détournera de » votre chemin. — Qu'importe, mon- » sieur? mon devoir est d'être utile. » D'ailleurs, je vais passer mes vacances » chez mes parens, à Marines, et il est » assez indifférent que j'arrive quelques » heures plus tôt ou plus tard. — Ma foi, » vous me tirez d'un grand embarras, » et j'accepte votre offre avec autant de » plaisir que de reconnaissance. Fort » heureusement, mes coquins n'ont pas » emporté mes harnois. Arrangeons-nous » le mieux que nous le pourrons ».

On n'a pas fait une grande lieue, que notre observateur sait que son nouveau

compagnon de voyage est un jeune séminariste, dont la vocation n'est pas très-ardente; mais il a de l'esprit, il s'énonce bien, et probablement il compte arriver à l'épiscopat par la prédication. Plusieurs ont trouvé une crosse au bout de cette carrière-là, et pourquoi le petit abbé ne réussirait-il pas comme un autre?

M. Martin avait remarqué aussi qu'il était quelquefois préoccupé. Il revenait souvent sur la considération que lui inspirait le vrai mérite; sur le désir, bien naturel, de revoir quelqu'un à qui on a rendu un service, et il demanda enfin positivement la permission de saluer M.° Martin à son retour de Marines. Mais pour cela, il fallait connaître le domicile de l'homme méritant et considéré. Ma foi, pensa M. Martin, si mon abbé s'occupe d'amourettes, c'est vraisemblablement des siennes : il a l'air trop éveillé pour s'astreindre au rôle passif de confident. D'ailleurs, il est certain que je ne l'ai jamais vu; il ne

sait d'où je viens; je lui ai dit que je m'appelle Martin : où est l'inconvénient de lui faire connaître que je demeure à Achères? Il serait l'aumônier et l'émissaire de Stanislas, qu'il ne devinerait pas Obinski et Paloski dans une bicoque, et portant des noms supposés. M. Martin satisfait le jeune homme, et la conversation change d'objets. M. l'abbé la rend variée, aimable et piquante. Quelques traits de flatterie, glissés adroitement, achèvent de gagner l'homme de mérite, et M. l'abbé est invité à dîner.

Puisqu'il doit me voir au retour, pensait M. Martin, il est fort égal que je le reçoive aujourd'hui, ou dans un mois : d'ailleurs, je lui dois de la reconnaissance.

L'abbé accepte le dîner aussi franchement que M. Martin a accepté son cheval. On arrive à Achères.

Bertrand et Sophie commençaient à compter les heures. Ils accourent au-devant de leur ami; ils l'embrassent; ils l'interrogent; ils parlent tous les

deux à-la-fois. M. Martin ne sait auquel entendre, ni à qui répondre. Il a dans sa poche de quoi calmer cette première effervescence : il présente à Bertrand la lettre de Stanislas. Il n'a pas osé écrire encore, et cependant Sophie jette un cri de surprise et de joie : elle a reconnu les caractères. Un amant, passionné et délicat, n'a-t-il pas le bouquet à Cloris, qui ne peut offenser, parce qu'il paraît adressé à un être idéal; n'a-t-il pas la romance, et ces petits billets, qui seraient écrits sur des choses tout-à-fait indifférentes, s'il était rien d'indifférent en amour?

Sophie entraîne son père dans sa chambre, et M. Martin ordonne à Pélagie de presser le dîner, parce que monsieur l'abbé a encore quelques lieues à faire. Monsieur l'abbé répond que s'il pouvait concilier ce qu'il doit à ses parens avec des jouissances qu'on ne trouve pas souvent dans la vie, il respirerait long-temps l'air qu'épurent la beauté, la franchise, la science, et sur-

tout les qualités morales. M. Martin répond à un coup d'œil expressif, qui ajoute à ce que ces paroles ont de flatteur, en serrant la main de son petit abbé.

Ce n'est pas assez de lire une lettre charmante, qu'on n'attendait pas, qu'on n'osait pas même espérer, et qui, dans le moment, du moins, comble tous les vœux de la beauté timide; il faut la relire, en peser chaque mot, l'interpréter, le commenter, quoique tout soit très-clair. Le dîner était servi, et on ne pouvait arracher Bertrand et sa fille de la chambre et de la lettre. «Vous l'avez vu, » vous l'avez vu, M. Martin! vous lui » avez parlé »! Tel fut le texte sur lequel roula la conversation pendant toute la durée du repas; et ce texte amenait des questions nouvelles. Où Stanislas avait-il été enfermé? comment avait-il brisé ses fers? quelle suite d'aventures l'avai conduit à Paris? M. Martin répéta, avec exactitude, ce que Stanislas lui avait raconté. Il glissa cependant très-légèrement, et pour cause, sur ce qui con-

cernait la petite comtesse Milow et sa jolie femme de chambre. Sophie souriait, ou soupirait, selon la position dans laquelle se trouvait son amant. L'abbé ne perdait pas un mot; M. Martin s'en apercevait, et le nom de prince et de princesse ne fut pas proféré : c'était un bon bourgeois qui racontait l'histoire d'un bourgeois comme lui.

Vous sentez bien que Sophie ne dîna point : l'amour, à dix-sept ans, ne tient-il pas lieu de tout?

Mais monsieur l'abbé était à peine parti, qu'elle demanda si c'était le lendemain qu'on s'établirait à Paris. M. Martin répondit, avec fermeté, qu'il était plus nécessaire que jamais de se tenir caché à Achères. Sophie demanda les raisons de ce changement, disposée, ainsi que vous pouvez le croire, à les trouver mauvaises, et à les combattre avec tenacité. M. Martin n'en donna qu'une, qui renfermait toutes les autres : Stanislas était à Londres, à la bonne heure; mais il pouvait revenir à Paris.

M. Martin paraîtrait alors avoir ménagé le rapprochement des deux jeunes gens; la princesse l'accuserait d'avoir enfreint ouvertement la parole qu'il lui avait donnée. Il y avait même manqué indirectement, en se chargeant d'une lettre, et en promettant de faire parvenir la réponse. Mais, quelque chose qui arrive, il ne fera pas davantage.

Sophie combattit avec cette réserve de paroles qui tient à l'éducation et à la pudeur; mais sa figure et ses mouvemens ne s'accordaient pas avec ses discours. M. Martin voyait le trouble de son ame, sa douleur, l'excès de son amour. Il était peiné, affligé; il se repentait de s'être engagé avec la princesse; mais le soin de son honneur ne pouvait être balancé par les tourmens de l'amour, dont le monde ne lui tiendrait certainement aucun compte. « Nous » restons à Achères, répéta-t-il avec force. » Bertrand, répondez à Stanislas, et dans » quatre jours je porterai votre lettre à » Paris ».

Il sortit pour aller causer une heure avec Cognard, et défier ensuite M. de Polmont au billard. Je la lirai cette réponse, pensa-t-il, avant que de la mettre à la poste : Paula aime trop pour ne pas indiquer notre demeure au jeune prince, et je bifferai ce qu'il ne doit pas lire..... Abuser de la confiance de cette enfant! cela n'est pas possible..... Je brûlerai la lettre..... D'après ce que j'ai promis, cette mesure m'est interdite. Si Stanislas, d'ailleurs, ne reçoit pas de nouvelles, il accourra à Paris..... Oh, qu'il est difficile d'arranger tout cela!..... Allons nous dissiper un peu, et d'ici à quatre jours je trouverai, peut-être, quelque moyen de complaire à Sophie, et de me mettre à l'abri du reproche.

M. Martin remarqua le soir, et pendant la matinée du lendemain, que Bertrand et sa fille cherchaient des prétextes pour s'éloigner de lui, et s'enfermer chez eux. Ils cherchent à me surprendre, se dit-il, la jeune personne par amour, et le père par faiblesse. Je mettrai fin à

ces menées, en leur faisant connaître que je les ai pénétrés. Il va frapper à la porte de Sophie; il se nomme; il est admis.

« Bertrand, ce n'est pas à mademoi-» selle que je parlerai; ses dispositions » de cœur et d'esprit ne lui permet-» traient pas de m'entendre. Mais vous, » dont l'âge a refroidi le sang, a mûri » la raison; vous, sensible aux droits de » l'amitié, et qui me devez la vôtre tout » entière, pouvez-vous entrer dans une » intrigue d'amour, dont vous savez que » les suites doivent nécessairement me » compromettre?.... Ah, mon ami, mon » cher ami, pensez à ce que vous allez » me dire; que le mensonge ne souille » pas vos lèvres. Pensez à ce que vous » devez à Sophie, à vous et à moi; ne » vous perdez pas dans l'estime de votre » fille, qui, tôt ou tard, appréciera les » choses à leur juste valeur; conservez » la haute opinion que j'ai conçue de » vous, et respectez vous vous-même. » Vous cherchez à me tromper, avouez-

» le. — Je l'avoue. Ma fille, abjurons des » projets dangereux, et revenons à la » franchise et à l'amitié. — Achevez, mon » ami, achevez. Quels étaient ces pro- » jets? — Nous pensions à nous dérober » à vous, à aller à Londres.... — Grand » Dieu, vous avez pu concevoir cette » idée! Vous auriez osé l'exécuter! Une » fille de qualité, belle, sage, modeste, » passerait la mer pour chercher un » jeune homme qu'on lui refuse, que » peut-être elle n'obtiendra jamais. Elle » lui sacrifierait sa réputation, le seul » bien qu'il lui reste! — Une fille, mon- » sieur, ne peut-elle voyager avec son » père, sans donner lieu à d'aussi cruelles » interprétations? — Oui, mademoiselle, » vous pouvez voyager avec votre père, » et aller partout, excepté où est Stanis- » las. — Et qui saurait que je fusse ins- » truite? — Vous, votre père et moi, et » c'en est assez. Faites taire un moment » votre cœur; interrogez votre con- » science, et vous resterez avec un vieil » ami, qui ne peut partager vos erreurs,

» vos démarches inconsidérées. Vous ne » l'abandonnerez pas au chagrin cuisant » que lui donnerait un conduite con- » damnable. Sophie, si vous m'aimez, » si vous croyez me devoir quelque » chose, rendez-vous à mes prières, à » mes supplications. Promettez-moi de » rester ici, autant que ma prudence le » jugera nécessaire. — Je vous le pro- » mets, mon ami. — Jurez-le par l'hon- » neur. — Je me sacrifie à l'amitié; elle » le veut, et je jure. — Je suis tranquille ».

Sophie ne devait plus voir Stanislas; mais elle pouvait lui écrire. Son cœur entraîna sa plume, et elle se sentait soulagée. Elle présenta sa lettre ouverte à M. Martin. Cette marque de loyauté et de confiance lui plut singulièrement. Il lut la lettre, elle était dans les convenances, et nulle indication ne pouvait faire connaître le lieu où vivait la triste famille. M. Martin embrassa Sophie avec une extrême tendresse.

Il connaissait trop le cœur humain pour ne pas savoir que l'amitié a son héroïsme;

héroïsme; qu'elle se fortifie par les combats mêmes, qui la rétablissent dans ses droits. Mais il savait aussi que ce noble enthousiasme doit tomber devant un sentiment plus fort, plus impérieux, et qui finit par imposer silence à tout ce qui n'est pas lui. Sophie vient de remplir un devoir; elle s'est soumise de bonne foi; elle a juré : que pouvait demander de plus M. Martin?

La paix, l'harmonie se rétablirent dans la petite maison, et M. Martin se promit de faire tout ce qu'il imaginerait de propre à maintenir ce calme heureux.

On dînait, et il s'efforçait d'égayer la conversation, lorsqu'on entendit une voiture, qui arrêta devant la porte de la maison. M. Martin n'a que le temps de regarder à la croisée..... Un homme s'est élancé; il court, il vole; il est aux pieds de Sophie. Sophie jette un cri et perd l'usage de ses sens; Bertrand s'étonne; M. Martin reconnaît Stanislas.

Comment peindre cette scène inattendue, touchante et cruelle à-la-fois?

Le peintre d'Agamemnon, désespérant de rendre la douleur d'un père, au moment du fatal sacrifice, lui couvrit le visage d'un voile : que le lecteur soulève celui qui s'étend sur les personnages qu'il a devant lui, et que son imagination supplée à la faiblesse de nos crayons.

Les premiers momens écoulés, le front de M. Martin s'arma de cette sévérité imposante à laquelle personne, de très-jeunes gens surtout, ne pouvaient résister. « Stanislas, un homme » d'honneur ne trompe jamais, et c'est » pourtant ce que vous avez fait ». Stanislas n'entendait rien : son amante était revenue à la vie, et elle n'existait que pour lui. Mais ils ne se disaient pas un mot, ils ne se permettaient pas un geste, un mouvement qui ne fussent avoués par la plus rigoureuse décence. « Sta» nislas, écoutez-moi, dit M. Martin, » d'un ton à fixer l'attention, et à faire » naître la crainte. J'atteste le ciel que » je n'ai pas prévu votre arrivée ici, et

» qu'il n'a pas été en mon pouvoir de
» la prévenir. Mais je vous déclare que
» j'entends, je veux que vous repartiez
» à l'instant, à la minute. Partez, dit So-
» phie avec un son de voix enchanteur.
» Partez, mon ami ; ce moment nous
» laissera de longs et doux souvenirs de
» bonheur. — Vous quitter! m'éloigner
» de vous, après vous avoir retrouvée
» au prix de tant d'anxiétés, d'alarmes,
» de désespoir! Vous quitter! plutôt
» mourir. — Oubliez-vous, monsieur,
» que vous êtes chez le comte, et qu'il
» est le maître chez lui? — Monseigneur,
» il y a des auberges dans le village. —
» Si vous y passez la nuit, je vais demain
» trouver notre ambassadeur; je le presse
» de demander votre extradition; il l'ob-
» tiendra; vous serez reconduit, bien
» escorté, en Russie, et vous y serez
» enfermé dans une citadelle dont les
» fortifications ne seront pas démante-
» lées, et où vous ne trouverez pas un
» Pikoff. Ah, monseigneur, s'écria Sophie,
» pourriez-vous le traiter avec cette du-

» reté? — Je prouverai ainsi à la prin-» cesse que je ne suis pas de connivence » avec vous ».

Quand on est fortement agité, on ne s'écoute pas parler. Pélagie, en allant, en venant, avait saisi les mots *Russie, monseigneur, princesse.* Elle avait vu les transports de Stanislas, la douce et forte émotion de Sophie. Un moment après, Vincent savait que la petite maison était habitée par l'empereur de Russie, et que son fils voulait épouser une grande princesse cachée sous le nom de Sophie. Vincent était causeur, et de bouche en bouche, l'intéressante, l'étonnante nouvelle se répandit dans le village. Mais revenons.

M. Martin n'avait pas oublié qu'on n'obtient rien d'important qu'en accordant quelque chose. Il proposa une transaction, que la délicatesse, l'amitié qu'on lui portait, et peut-être la crainte firent accepter avec moins de difficultés qu'il n'avait osé s'y attendre. Stanislas donna sa parole d'honneur, du ton de la bonne

foi, la main sur son cœur, qu'il partirait le lendemain pour Londres, et Sophie jura que s'il violait sa promesse, elle ne le reverrait jamais. A cette condition, M. Martin consentait que Stanislas partageât le dîner refroidi de sa tendre amie; il permettait que la soirée fût tout entière à l'amour. Mais il déclara, du ton le plus ferme, que si Stanislas, n'importe sous quel prétexte, éludait la clause principale du traité, il ne croirait plus à sa probité, et il l'abandonnerait sans retour.

Il ne se présentait qu'une difficulté à l'exécution de la capitulation: le pauvre jeune homme donna à entendre qu'il ne lui restait presque rien des cinquante louis qu'il avait reçus. « Et qu'en avez-» vous fait, monsieur? — Un ramoneur » a porté à monseigneur le billet d'adieu » que je lui ai écrit, à Paris. — Ne rap-» pelez pas ce qui ne vous fait point » honneur. — Un marinier lui a pro-» posé à Charenton une promenade sur » la rivière. — Hé bien? — Un hussard

» s'est promené à cinquante pas de lui,
» dans le parc de Versailles; un meunier
» était assis à la porte de son auberge,
» à Chatou, et un joli petit abbé l'a
» abordé dans la forêt de S.t-Germain.
» — Qui vous a dit tout cela? — L'abbé,
» le meunier, le hussard, le marinier et
» le ramoneur sont un seul et même
» homme, un jeune étudiant en droit,
» qui loge dans l'hôtel où j'étais, à qui
» j'ai confié mes peines, et qui a bien
» voulu me servir. — Et il a fallu ache-
» ter des costumes et le mauvais cheval
» qui a traîné ma calèche. Ainsi, mon-
» sieur, je voyageais sous votre surveil-
» lance. »!

L'amour-propre de M. Martin était piqué. Un homme si fin, si pénétrant, être joué par deux enfans! Comment se pardonnera-t-il cela? Il fronçait le sourcil, et il allait commencer un beau discours sur le respect que doivent les jeunes gens à l'âge mûr, lorsque l'impassible Bertrand éclata de rire. « Je ne » vois rien là de plaisant, lui dit M. Mar-

» tin avec assez d'aigreur. — Vous ne » voyez pas qu'il est *nécessaire* qu'une » jolie fille et un beau garçon s'aiment; » que la nature les force par des lois » éternelles et immuables à se rappro- » cher; que tout instrument convient à » ses vues, et que le petit abbé, jeune » et sensible, a dû *nécessairement* vou- » loir soulager des maux avec lesquels » son âge l'a mis en rapport direct? Re- » connaissez là votre *Fatûm*, auquel » les dieux mêmes étaient soumis, et » soumettez-vous comme eux à la *néces-* » *sité*. — Il faut avouer que Stanislas et » son petit abbé sont d'adroits fripons! » Ah, ah, ah, ah! Bertrand, je sens qu'il » est *nécessaire* aussi que nous nous » mettions à table. Allons, jeunes gens, » placez-vous..... A côté l'un de l'autre, » soit, je le veux bien ».

M. Martin et Bertrand fêtaient le dîner, qui ne valait plus grand'chose. Sophie et Stanislas employaient mieux le temps. Ils l'embrassaient tout entier; ils croyaient l'avoir fixé. Quels regards!

quels épanchemens, quelle ivresse! Pas un mot qui fût recherché, pas un mot qui ne fût brûlant. Tout au présent, ils avaient oublié que dans deux heures ils ne se verraient plus.

Bertrand, en mangeant fort bien, les regardait avec attendrissement. Il poussait M. Martin du genou. « Je vois bien, » je vous entends bien, disait celui-ci. » Oui, ce serait un couple charmant. » Mais cela ne dépend ni d'eux, ni de » vous, ni de moi.—Les lois de la *néces-* » *sité* peuvent amener bien des choses. » — A la bonne heure; mais attendons » qu'elles se prononcent »

M. de Polmont et Cognard entrèrent en riant aux éclats. « La journée est » heureuse, dit M. Martin : les uns rient, » les autres jouissent. Mais ne puis-je » savoir, messieurs, ce qui vous égaie » à ce point? Je vais vous le dire, ré- » pondit M. de Polmont. Vous avez mis » encore une fois tout le village en l'air. » — Comment cela? — Ce sorcier qu'on » voulait un jour mettre en pièces,

» l'homme affable et généreux qu'on ado-
» rait le lendemain, est aujourd'hui, je
» ne sais par quelle grâce, autocrate de
» toutes les Russies. — Moi! — Vous.
» — Oh, la bonne folie! Ah, ah, ah »!

Deux témoins étrangers, qui arrivent inopinément, effarouchent les amours. La conversation de nos amans fut interrompue, et Sophie écoutait M. de Polmont. « Puisqu'on vous fait ici plus
» grand que vous l'êtes, dit-elle à mon-
» sieur Martin, en baissant les yeux,
» vous ne pouvez plus garder l'incognito.
» Il n'avait pour objet que de nous dé-
» rober aux recherches de Stanislas, et
» vous n'avez plus rien à lui cacher. —
« J'entends. Nous irons à Paris. Ce ne
» sont pas les plaisirs qui vous y attirent;
» mais les lettres de Londres y arrivent
» un jour plutôt qu'à Achères. C'est cela,
» c'est cela, dit Sophie en riant à son
» tour, et en se frottant les mains ». Elle se lève, et va baiser M. Martin sur les deux joues.

« A propos, messieurs, dit celui-ci,

» je vous présente le jeune prince Bor-
» loff, dont je vous ai parlé avec tant
» d'intérêt. C'est un espiègle; mais je
» lui pardonne ses petites ruses, en fa-
» veur de ce qu'il m'a promis. Il tien-
» dra sa parole, reprit Sophie : il a fait
» plus que vous promettre; il s'est en-
» gagé avec moi. Hé, lui est-il si difficile
» de se dévouer, quand je lui en donne
» l'exemple »?

M. de Polmont et Cognard félicitèrent cordialement le jeune prince sur le bonheur dont il jouissait en ce moment. Stanislas comptait les minutes qu'on lui faisait perdre; mais les complimens s'échangeaient réciproquement, lorsque le tambour, le violon, les mirlitons et le cri : *Vive l'empereur!* se firent entendre.

Ce n'était plus cette démarche d'équité et d'affection qu'avaient faite les habitans, lorsqu'ils dépouillèrent monsieur Martin de sa qualité de sorcier, pour le réintégrer au rang des hommes ordinaires. Ils ne lui avaient marqué

que des égards pour sa personne, et de la reconnaissance pour son vin. A présent, tout ce que le respect, la soumission ont de plus recherché va lui être prodigué.

Le greffier de la municipalité ouvre la marche. Il est en habit noir complet, poudré à blanc; son jabot, droit comme une planche, lui rase le bout du nez, et ses manchettes tombent sur le bout de ses doigts. Il tient à la main une grande feuille de papier, sur laquelle, sans doute, il a écrit un compliment. Il est suivi de madame son épouse, qui porte, sur son oreiller, une couronne dans laquelle entrerait la tête d'un éléphant. La carcasse est de la façon du tonnelier, et la reine-marguerite, la pivoine et le tournesol couvrent les cerceaux. Les intervalles sont remplis par des guirlandes faites avec des œufs soufflés. Les garçons et les filles portent d'énormes bouquets.

Le cortége défile au son des instrumens, et se range autour de la table.

Deux témoins gênent les amans; je vous le disais tout-à-l'heure. Mais on est seul, quand on le veut, où il y a foule, et Stanislas et Sophie allèrent se dédommager, dans un coin de la salle, de la contrainte que les convenances leur avaient imposée pendant quelques momens.

Le tambour frappe un coup sur sa caisse : il est convenu qu'à ce signal on mettra un genou en terre. Le tambour frappe un second coup, et toutes les têtes s'inclinent profondément. Au troisième coup, on se relève. M. Martin est resté dans son fauteuil, où il garde un sérieux imperturbable. Il a répondu aux grandes salutations qui lui ont été adressées, par un signe de main et un sourire de protection.

Madame la greffière était embarrassée. Elle n'avait pas lu la fable des bâtons flottant sur l'onde :

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

Elle s'était imaginé que le volume des têtes était dans la proportion de la

puissance. Elle était déconcertée en voyant que celle de sa majesté était de grosseur ordinaire. Que fera-t-elle de sa couronne?

C'était une femme heureuse en expédients. Elle demanda humblement la permission de monter sur la table, ce qui lui fut octroyé par un nouveau signe de main. Elle ôte son bonnet, en détache le ruban avec dextérité, et suspend la couronne à un clou à crochet, qui jadis portait le croc de la propriétaire.

On recula la table; on supplia le potentat de permettre qu'on roulât son fauteuil sous le signe révéré de sa puissance, et comme le fauteuil n'avait pas de roulettes, on prit le parti de le porter, lui et son siége, où on voulait l'avoir.

Le greffier s'approche à une distance respectueuse. Il tousse au premier coup de baguette, il crache au second, et se mouche au troisième: c'était un homme très-méthodique que M. le greffier.

Il commence son compliment en voix

de fausset, parce qu'il n'en a pas d'autre, ce qui a quelquefois attiré de mauvaises plaisanteries à madame la greffière, qui en effet n'a pas d'enfans.

Pierre-le-Grand fut à Saardam [illegible]e
Lieu peu distant de Rotterdam [illegible]
Il se croyait caché dans ce modeste asile,
Mais il était connu des bourgeois de la ville.
Ainsi son digne successeur
Croit en vain cacher sa grandeur :
A Paris, ainsi qu'au village,
Chacun lui porte son hommage.
Proclamons-le notre patron,
S'il fait restaurer notre pont.

Plus d'un souverain a été forcé d'écouter, sans rire, d'aussi détestables vers. Le grand sérieux de M. Martin ne put tenir contre ceux que venait de lui débiter M. le greffier, et le poëte ne manqua pas de croire que le charme de sa poésie mettait sa majesté en belle humeur. Il regardait M. de Polmont et son régisseur, d'un air triomphant, qui voulait dire : Vous vous êtes laissé souffler cette précieuse occasion! Il est vrai que vous ne savez pas faire de vers.

Un auteur applaudi prétend à l'être davantage : ce murmure est si doux à son oreille! Le greffier sollicitait l'indulgence de sa majesté, du ton d'une fausse modestie. Il avait eu si peu de temps pour composer! Il n'avait pu mettre la dernière main à son ouvrage. Il n'avait de mérite que par le sentiment qui l'avait inspiré. « Que dites-vous, M. le » greffier; s'écria M. Martin! le sublime » de la dernière pensée, n'a pu vous » échapper.

S'il fait restaurer notre pont!

» Ce n'est pas là une de ces épigrammes » qui ne prouvent que la malignité de » l'écrivain; c'est une grande leçon que » vous donnez aux rois. Vous leur appre- » nez que partout leur présence doit » se manifester par des bienfaits.

S'il fait restaurer notre pont

» est vraiment admirable. — Sa majesté » me permet-elle de faire insérer mes » vers dans l'almanach des Muses? — » Comment, si je vous le permets? Je

» vous en prie, je vous l'ordonne, M. le » greffier ».

Le pauvre poëte est prêt à crever dans sa peau. Il répond; l'autocrate réplique et s'amuse de tout cela... Puis, un [illegible] inattendu lui ôte la parole.

Le ruban de la greffière avait orné successivement sept à huit bonnets. Il était mûr, et il soutenait une couronne du poids de vingt livres au moins. Le diable de ruban casse, pendant que le greffier fait assaut d'esprit avec sa majesté. Le potentat est enfilé de la tête aux genoux. Sa couronne serait sortie par ses pieds, s'il n'eût été assis, et si elle n'eût eu un fond. M. Martin écarte les touffes de fleurs avec ses mains, et il se fait une espèce de croisée par laquelle il parlemente. Il disait que son joyeux avénement lui ôtait la respiration, et qu'il abdiquait le trône, pourvu qu'on le débarrassât de son lourd et immense diadême.

Quand il fut rendu au grand air et à lui-même, il se remit à rire. Le maire,

Bertrand et Cognard en firent autant : Sophie et Stanislas n'avaient rien vu, rien entendu.

» Savez-vous, dit M. Martin à ses » amis, quelle est la différence de cette » comédie avec d'autres que j'ai vues » et que je pourrais citer? Ici c'est une » farce; ailleurs c'est une comédie.

» Mais qui diable vous a donc fourré » dans la tête, M. le greffier, que j'étais » empereur de Russie? — C'est Pélagie, » c'est Vincent, ce sont vingt paysans » du village. — Si un million d'hommes » bien armés le croyait comme vous, » je le serais infailliblement : ce n'est » pas le droit des mots, c'est celui des » bayonnettes qui fait les rois.

» Détrompez-vous, mon ami, je ne » suis pas plus empereur que vous. — » Pourquoi, sire, persister à vous cacher? » — Je ne suis pas empereur, vous dis- » je, et que vous importe? Votre unique » but était d'obtenir la restauration de » ce pont qu'on laisse tomber en ruines, » comme tant d'autres choses. Je le ferai

» remettre à neuf : il ne faut pas être
» souverain pour cela. Mais le jour com-
» mence à baisser. J'ai à m'occuper d'af-
» faires moins chimériques que mon
» trône et mon empire. Faites-moi le
» plaisir de vous retirer ».

L'amour entend bien, quand il est intéressé à bien entendre. Le jour commence à baisser, disait Stanislas en laissant tomber sa tête sur sa poitrine. Le jour commence à baisser, répétait Sophie, en essuyant furtivement quelques larmes. « Oui, mes enfans, reprit M. Martin, le moment de vous séparer est
» venu, et j'attends de vous de la résignation et du courage ».

Du courage! c'est bientôt dit. M. Martin ressemblait un peu, dans cette circonstance, à ceux qui souhaitent de la patience au malade qui souffre des douleurs aiguës. Qu'importe, d'ailleurs, qu'une promesse authentique soit remplie avec stoïcisme ou faiblesse, pourvu qu'elle le soit?

Stanislas n'avait voulu que voir un

moment sa Paula, lui parler, l'entendre, et obéir ensuite à M. Martin, pour qui il avait autant de respect que d'affection. Mais deux heures s'étaient écoulées; la main de Paula avait presque toujours été dans les siennes; le souffle des deux enfans s'était confondu. Stanislas avait obtenu plus qu'il avait désiré, et cependant il ne pouvait s'éloigner : on prend si vîte l'habitude d'être heureux.

M. Martin parla de nouveau, et avec l'énergie qu'il employait dans les grandes occasions. Sophie retira sa main blanchette; elle recula de quelques pas, et se laissa tomber sur un siége, en fondant en larmes. Stanislas se précipita à ses pieds.

Bertrand sentait les peines des deux amans; son cœur était brisé; M. de Polmont et Cognard étaient attendris. « Vous partirez, dit-il à Stanislas, s'il » vous reste encore un sentiment d'hon» neur. Les princes sont-ils placés à la » tête des nations, pour les faire rougir » de leurs faiblesses? voulez-vous traîner

» un grand nom, au lieu de l'illustrer, » à l'exemple de votre père »?

Cela était fort beau, sans doute; mais Stanislas n'aspirait pas, en ce moment surtout, au titre de grand homme, et il ne croyait pas que l'honneur consistât à délaisser sa maîtresse. Il avait saisi le bas de la robe de Paula; ses lèvres y étaient fixées; on ne pouvait l'en détacher. « Voyez, jeune homme, dans quel » état vous la jetez. Avez-vous cessé de » l'aimer? êtes-vous sans pitié? vous » est-il indifférent qu'elle souffre, pour- » vu que vous soyez satisfait »?

Ces mots font un effet terrible. « C'est » à elle seule, s'écrie le prince, que je » me sacrifie, que je peux me sacrifier »! Il s'arrache d'auprès d'elle, il s'élance, il sort.... « De Londres, disait Paula en » sanglotant.... de Londres..... vous nous » écrirez ». Et ses bras s'étendent encore vers l'amant qu'elle ne voit plus.

Bertrand, M. de Polmont, Cognard, sont sur les pas de Stanislas. M. Martin sait qu'il l'a frappé au cœur, et qu'il ne

reviendra pas. Il doit des secours, des consolations à Sophie : il reste auprès d'elle.

« Oui, oui, disait Stanislas, je pars » pour Londres. Paloski le veut, et peut-» être a-t-il raison.... Je n'en reviendrai » que pour être son époux.... Une scène » comme celle qui vient de se passer, » serait au-dessus de nos forces ».

Mais il a renvoyé la voiture qui l'a amené, peut-être parce qu'il espérait gagner Paloski. Bertrand remarque qu'il est neuf heures, et qu'il y a loin d'Achères à Paris. M. de Polmont prend le bras du jeune homme; il le conduit chez lui; il fait apprêter un cabriolet.

» Ah, mon Dieu, s'écrie Bertrand, Pa-» loski a oublié de remplacer les cin-» quante louis! Que n'oublie-t-on pas, » dans de semblables momens»! Il donne sa bourse au jeune homme; il le tient long-temps embrassé; leurs larmes se confondent. On monte Stanislas dans le cabriolet..... Il est parti.

CHAPITRE V.

Le dénouement se prépare.

Les insomnies que cause l'amour heureux sont quelquefois délicieuses; celles qui naissent des peines du cœur, sont cruelles et prolongées. Les yeux charmans de Sophie ne s'appesantirent qu'à l'aube du jour; ils étaient battus, lorsqu'elle se présenta devant M. Martin; une teinte de mélancolie, répandue sur toute sa figure, la rendait plus intéressante : rien n'enlaidit la jeunesse et les grâces.

« Nous avons tous trois besoin de » dissipation, dit M. Martin. Ce jeune » homme m'a affecté aussi, et cependant » je suis satisfait de sa conduite. Si cet » animal n'eût pas laissé volé mes che- » vaux, nous irions prendre l'air à Pois- » sy, ou à Pontoise. Quelques courses » dans les montagnes, un dîner cham- » pêtre, dissiperaient nos tristes idées.

» — Croyez-vous, mon ami, dit Sophie,
» en baissant les yeux, que l'air de Paris
» ne vaille pas celui de Pontoise? — J'ai
» ordonné à Frédéric de remettre le lo-
» gement que j'avais arrêté, de rompre
» mon marché avec le tapissier. — Êtes-
» vous sûr qu'il n'y ait plus de place à
» l'hôtel du Pérou? — Ma foi, je n'en
» sais rien. — Dans deux heures, nous
» pourrions le savoir. — Comment cela?
» — M. de Polmont a une berline et des
» chevaux. — Ma jeune amie, rien ne
» vous embarrasse..... Mais où est donc
» votre père? — Il est allé voir si le do-
» mestique qui a conduit Stanislas est
» de retour. — Ah, c'est juste, c'est très-
» juste. Il faut savoir si la fraîcheur du
» soir a calmé notre jeune homme; s'il
» a souvent prononcé le nom chéri.....
» — Et s'il n'a pas écrit quatre lignes
» en arrivant. — Comment donc? Je
» n'aurais pas poussé la prévoyance plus
» loin, moi qui me pique de ne rien
» oublier..... Allons, allons, quand Ber-
» trand sera de retour, nous verrons,

» en déjeûnant, quel parti il conviendra » de prendre ».

Stanislas ne s'est pas borné à écrire quatre lignes; c'est un paquet que rapporte Bertrand. Qu'est-ce qu'un déjeûner pour une fille de dix-sept ans, qui tient une lettre de l'objet aimé? On a servi, et Sophie est allée s'enfermer dans sa chambre. « Mettons-nous à table, » Bertrand, nous qui ne sommes pas » amoureux ».

Ces messieurs s'occupent, en mangeant, du présent et de l'avenir. Il est constant qu'ils n'ont plus la moindre raison de garder l'incognito; M. Martin est toujours empressé de faire ce qui peut être agréable à ses amis, et Bertrand est toujours de l'avis de sa fille. On arrête donc qu'on se rendra à Paris dans le jour; à Paris, dont M. Martin a pensé tant de mal, quand il s'est cru obligé d'en sortir. Ainsi parlait le renard, des raisins qu'il ne pouvait atteindre : c'est un moyen de consolation. M. Martin pense en ce moment qu'on peut

peut supporter la vie dans une ville où on trouve un Louvre, des Tuileries, un Luxembourg, un jardin du Roi, des boulevards toujours animés, un Panthéon, qui peut-être enfin se tiendra debout, un dôme des Invalides, des places magnifiques, des rues de Richelieu, de Saint-Louis, de Grenelle, de Saint-Dominique, du Mont-Blanc, des bains publics dans tous les quartiers, de vastes et nombreuses bibliothèques, des sociétés savantes et littéraires, les premiers peintres de l'Europe, des spectacles enchanteurs, des femmes charmantes, des hommes aimables, toutes les commodités de la vie, et le luxe, paré de ce que l'élégance et la grâce ont de séduisant.

On n'a plus de chevaux; mais, comme l'a très-bien pensé Sophie, M. de Polmont ne refusera pas les siens. On quitte la table, on va prendre congé de lui; le petit voyage d'Achères à Paris s'arrange. On promet à M. de Polmont de venir quelquefois lui demander à dîner.

On met à sa cheminée une carte d'adresse de l'hôtel du Pérou.

On passe chez Cognard. On lui renouvelle des protestations sincères d'estime et d'attachement. On embrasse Rosalie; et on s'engage à nommer l'enfant sur lequel le couple heureux commence à compter. On a reçu des marques d'amitié chez M. de Polmont; on emporte des bénédictions de chez Cognard.

On rentre chez soi. On fait venir Pélagie et Vincent. On leur donne les trois garde-robes bourgeoises, les meubles, et la jouissance de la petite maison pendant le reste du bail; on leur promet protection et assistance, quelque chose qu'il leur arrive. On recueille encore des bénédictions, et M. Martin remarque, avec sa sagacité ordinaire, que cela vaut bien des complimens.

Et comme il ne faut rien oublier, on fait venir le maître maçon. On convient de ce que coûtera le rétablissement du pont, et on se conduit en souverain: on

ne marchande pas, et on paie d'avance la moitié du prix convenu.

Le bruit du départ de M. Martin s'est fait entendre dans tout le village. On n'a pas le temps de s'occuper du cérémonial, et cette fois le tambour et le violon sont muets. Les habitans de toutes les classes entourent la maison. Ils viennent remercier M. Martin, M. Bertrand et mademoiselle Sophie. Souvenirs de reconnaissance sont bien doux à inspirer!

« Mais où est donc, dit M. le curé, » cette belle demoiselle, que tout le » monde chérit, et qui se dérobe aux » empressemens de l'amitié? Ah, mon » Dieu, s'écrie M. Martin, elle n'a pas » déjeûné ». Il court à sa chambre; il la trouve à la septième page de sa réponse au paquet qu'elle a reçu le matin. « Pour- » quoi, ma jeune amie, passer tant de » temps à écrire, lorsque vous ne savez » encore où adresser votre lettre? — » Ecrire à ce qu'on aime, n'est-ce pas » lui parler? — A la bonne heure; mais

» venez recevoir les derniers hommages » de nos bons bourgeois. Vous déjeûnerez » ensuite, ce qui n'est pas à dédaigner, » quelqu'amoureux qu'on puisse être ».

Les complimens sont échangés. Chacun est retourné à ses travaux champêtres. Les chevaux de M. de Polmont sont mis à la calèche. On se dispose à y monter : Vincent et sa jolie petite femme ne peuvent quitter leurs bienfaiteurs qu'au dernier moment.

Un homme arrive au grand galop d'un cheval, couverts tous les deux de sueur et de poussière : il est chargé d'une lettre pour M. Martin. « Vous allez » voir, dit celui-ci après l'avoir lue, que » l'homme est le très-humble serviteur » des circonstances, ou de la fatalité. » Nous comptions aller à Paris; nous le » voulions fermement; aucune puissance » ne semblait pouvoir nous en empê» cher : pas du tout, nous partons pour » Meulan. — Pour Meulan! — Pour Meu» lan! — Boniface et son laidron de Su» zette s'y sont fait emprisonner, et se

» réclament de moi. — Ce sont des im-
» béciles. — Je le sais bien, Sophie, et
» voilà pourquoi ils ont besoin de pro-
» tection. — Pardon, mon ami, pardon.
» La contrariété a fait taire un moment
» mon cœur. Allons secourir ces malheu-
» reux. Partons pour Meulan ». M. Martin embrasse Sophie; on monte en voiture; le cocher de M. de Polmont fait résonner son fouet. On a quitté l'asile de la paix : trouvera-t-on mieux?

A peine avait-on fait une demi-lieue, que M. Martin s'écria tout-à-coup : « Vous » croyez que nous allons à Meulan; vous » le voulez comme moi : hé bien, nous » sommes forcés de retourner à Achères. » — Comment cela? — Je ne sais de » quoi sont accusés Boniface et Suzette; » mais qui prouvera aux magistrats de » Meulan que ceux qui viennent les ré- » clamer valent mieux qu'eux? Il nous » faut une attestation authentique du » maire d'Achères, qui fasse naître la » confiance, qui donne du poids à ma » recommandation ».

On cède à la loi de *la nécessité*. On murmure un peu; on s'accuse mutuellement d'imprévoyance; mais on revient sur ses pas.

« La fortune a sa roue, dit M. Martin; » notre destinée a aussi la sienne, et » quelques efforts que nous fassions, il » faut que nous tournions avec elle. — » Mon ami, votre système n'a rien de » consolant. — Pourquoi cela, Sophie? » Que nous importe d'aller en ligne » droite, ou de décrire un cercle? Quand » nous serons arrivés au terme, il fau» dra bien nous arrêter. Allons, allons, » dit Bertrand, laissons de côté la mé» taphysique, et jouissons de la vie, sans » nous inquiéter comment ni pourquoi » nous vivons ».

Quel est donc ce Sancho qui arrive ventre à terre sur un âne, les jambes et les bras en l'air?..... Hé, c'est Vincent! Que diable vient-il annoncer?..... Il apporte une lettre de M. de Polmont.

M. de Polmont a su par la voix publique que M. Martin va à Meulan. Il

connaît le motif qui le *pousse* vers cette ville. Il a pensé à la *nécessité* de s'y présenter d'une manière à se concilier les esprits, et il envoie le certificat qu'on venait lui demander.

« Hé bien, me direz-vous qu'on fait » ce qu'on veut dans ce monde? Nous » sommes partis pour Paris, pour Meu» lan, pour Achères, et nous voilà arrê» tés au milieu des champs, sans savoir » définitivement où nous irons. Notre » roue tourne à présent vers Meulan : » qui sait si nous y arriverons » ? Ainsi parlait M. Martin. Bertrand, que ces sorties philosophiques n'amusent pas infiniment, ne répond rien, et dit au cocher de reprendre la route de Meulan.

On marchait au grand trot, pour regagner le temps perdu. M. Martin pensait; Bertrand bâillait; Sophie cachait ses petites impatiences, pour ne pas s'attirer une nouvelle mercuriale. Tout-à-coup un homme s'élance du taillis, il traverse le chemin, il saute à la bride des chevaux. Bertrand, qui ne plaisante

jamais, tire un pistolet, et jure qu'il va lui faire sauter la cervelle.... « Il n'en » a pas, dit M. Martin : c'est notre im- » bécile ». La grosse Suzette arrive. Elle fait sept à huit révérences, fixe ses gros yeux ronds sur l'intérieur de la voiture, et rit du rire de la bêtise. « Vous » voyez bien, dit M. Martin, que nous » n'allons plus à Meulan. Tournons, » puisque la roue le veut ainsi. Tu n'es » donc plus en prison, Boniface? — Mon- » sieur le voit bien. — Et pourquoi y » es-tu entré? — Parce qu'on m'y a » conduit. — Butor! — Comme il plaira » à monsieur. — Et pourquoi t'a-t-on ar- » rêté? — Parce que j'ai couru après vos » chevaux. — Il ne finira pas. — Je ré- » ponds à toutes les questions de mon- » sieur. — Je ne t'en ferai plus. Raconte- » nous ce qu'il t'est arrivé. — Oh, c'est » bien facile. — Voyons.

« — Monsieur sait bien que nous nous » sommes mis à courir. — Je le sais. » — Après avoir bien couru, nous nous » sommes demandé où nous allions, et

» nous nous sommes répondu que nous » n'en savions rien. — Jolie manière » de chercher quelque chose! — Mais » comme les chevaux ne pouvaient être » que d'un côté, et que ce pouvait être » du côté où nous étions, comme d'un » autre, nous avons été tout droit de- » vant nous. — Diable, voilà du raison- » nement! — Nous marchions, nous » marchions, dame, il fallait voir, et si » monsieur l'avait vu, il aurait été très- » content de nous. — Poursuis. — Qui, » monsieur? — Et parbleu, ta narration. » — Narration?..... — Oui, va donc, va » donc... — Où monsieur veut-il que » j'aille? — Finis ton histoire. — Hé » bien, monsieur, nous voilà avec vous, » et j'en suis bien aise. Ah, ah, ah, ah! » — Mais comment es-tu venu ici? — » Par la grande route.

» Hé, s'écria Bertrand, ces imbéciles » ont été en prison; ils en sont sortis, » c'est tout ce que vous vouliez: laissons- » les là, et dirigeons-nous sur Paris. — » Comment, je ne saurai pas pourquoi

» on les a arrêtés, pourquoi on les a » relâchés? — Ah, c'est là ce que mon- » sieur veut savoir! S'il s'expliquait clai- » rement, je l'aurais bien compris. — » Allons, parle. — Monsieur sait bien » qu'en allant toujours tout droit, on » finit par arriver quelque part. — Bon. » — Nous sommes arrivés sur la place » de Meulan, et nous avons entendu de » la musique. Nous étions bien fatigués: » pourtant j'ai demandé à Suzette si elle » voulait danser. — Elle a dit qu'oui? » — Oui, monsieur. Mais quand nous » avons été en posture, j'ai reconnu les » musiciens de la forêt de St-Germain. » — Ah, ah! voilà qui devient inté- » ressant. — J'ai sauté à la gorge d'un; » Suzette en a empoigné un autre, et le » diable ne nous aurait pas fait lâcher » prise. Ces coquins-là se sont mis à » crier au voleur: il est venu deux gen- » darmes. Ces musiciens de malheur ont » dit que je leur avais pris leur mou- » choir. Moi, j'ai répondu que ça ne » pouvait pas être, parce que je ne m'en

» sers jamais. On m'a fouillé; on a trouvé
» dans ma poche un mouchoir marqué
» d'une lettre qui était sur leur passe-
» port, et comme j'ai dit que Suzette
» est ma femme, on nous a menés en
» prison tous les deux. — Ah, enfin nous
» savons quelque chose.

» Hé, comment êtes-vous sortis de là?
» — Par la porte, monsieur. — Mais
» pourquoi vous l'a-t-on ouverte? — Ah,
» c'est différent, ça; il faut être clair,
» quand on parle. — Hé bien? — Il est
» venu un monsieur habillé de noir, qui
» nous a parlé long-temps, et qui écri-
» vait en parlant. Après ça, on a fait
» venir les quatre musiciens, qui n'ont
» plus parlé de leur mouchoir. Après ça,
» il est venu un monsieur tout rond,
» qui a dit que les musiciens lui avaient
» vendu vos chevaux au marché de Poissy.
» Après ça, il est venu un autre monsieur
» qui a dit qu'il avait vendu ces chevaux
» à Paris, à un monsieur qui avait un
» nez d'argent. Après ça, les musiciens
» n'ont pas pu dire de qui ils avaient

» acheté les chevaux. Après ça, on a » parlé encore à Suzette et à moi. Comme » nous ne comprenions pas ce qu'on nous » disait, nous n'avons pas pu répondre. » On nous a dit que nous sommes des » bêtes, et on nous a mis à la porte; ce » qui n'est pas poli du tout.

» — Voilà mes chevaux retrouvés, » c'est fort bien, mais la justice les man- » gera; n'y pensons plus. Ah ça, de quoi » avez-vous vécu, car vous n'aviez pas » le sou? — Nous avons vécu de la grâce » de Dieu. — Ah, les malheureux sont » à jeun! — Monsieur se moque de moi. » A jeun depuis quatre jours! Est-ce » que ça se peut? — Mais où était la » grâce de Dieu? — A la porte d'une » ferme, monsieur. Nous demandions » du pain, et quelquefois on le frottait » avec un morceau de lard. — Le joli » métier! — N'est-ce pas, monsieur? » Celui-là ne fait de tort à personne.

» Hé, dit Bertrand, la loi de *la né-* » *cessité* veut que l'homme mange, et » quand il n'a rien, il est *forcé* de de-

» mander, ou de prendre. Partons, par-
» tons, dit bien doucement Sophie. —
» Mes amis, donnez-moi encore un mo-
» ment. Tu as dit que Suzette est ta
» femme : elle a donc passé la nuit avec
» toi? — Oui, monsieur; celle-là et les
» autres. — Cela est affreux! — Non,
» monsieur; c'est bien bon. — Tu épou-
» seras Suzette. — Non, monsieur, je
» ne l'épouserai pas. — Et la raison,
» imbécile? — J'aimais bien mon père,
» monsieur,... — A la bonne heure. —
» Il m'a fait promettre de mourir comme
» lui. — Et comment est-il mort? — Il
» est mort garçon. — Quelle immora-
» lité! Tu feras un enfant à cette fille.
» — Que voulez-vous que je lui fasse?
» un veau?

» Au nom de Dieu, finissez-en, dit
» Bertrand. — Tenez, voilà dix louis :
» faites-en ce que vous voudrez, et que
» le diable vous emporte. — Grand-
» merci, monsieur, et que le ciel vous
» le rende ».

La gaîté reparaît sur la figure de So-

phie, parce qu'on est sur le chemin de Paris. Celle de Bertrand se dilate, parce que le sourire est sur les lèvres de sa fille. M. Martin réfléchit à la variété des traits du visage, des organes, et surtout des facultés intellectuelles. « Ainsi, » dit-il à Bertrand, qu'il y a des hommes » grands et petits, beaux et laids, vigoureux et débiles, il y en a de sots et de » spirituels. On explique assez bien cette » différence de vigueur et de stature, en » rapprochant l'espèce humaine des végétaux, en qui le plus ou le moins de » sève opère les mêmes variétés. Mais à » quoi attribuer cette dissemblance dans » ce qu'on appelle esprit, si cet esprit » n'est pas le résultat de sensations plus » ou moins vives, selon que les organes » sont plus ou moins disposés à recevoir » des perceptions, selon que les nerfs » de notre cerveau sont plus ou moins » irritables? J'ai incontestablement une » ame immortelle, d'une essence tout-» à-fait étrangère à la matière, et par » conséquent à mon corps, puisque je

» tiens cette vérité importante de per-
» sonnages bien plus instruits que moi.
» Pourquoi donc mon ame ne pensait-
» elle pas dans le sein de ma mère?
» Pourquoi sa puissance de perception
» ne s'est-elle développée que dans la
» proportion des forces qu'ont acquis
» mes organes? Pourquoi commence-
» t-elle à perdre de son énergie, main-
» tenant que j'ai cinquante ans? Pour-
» quoi l'ame d'un être qui a quelque
» chose de dérangé dans le cerveau, dé-
» raisonne-t-elle sans interruption? Pour-
» quoi l'ame du greffier d'Achères, qui
» se pique d'être un bel-esprit, ne pour-
» rait-elle faire, en cent ans, quatre vers
» d'Athalie ou de Mahomet? car enfin
» un esprit doit être une chose toujours
» égale, toujours inaltérable: un rayon
» du soleil est toujours un rayon.

» Oh, répondit Bertrand, on pourrait
» faire là-dessus un gros livre, qui ne
» persuaderait pas tout le monde. Mais
» comme nous en avons déjà beaucoup
» sur cette matière, que certains ont

» pour eux l'avantage de l'antiquité, et » le caractère de leurs auteurs, qui sont » généralement et si justement révérés, » je ne vous conseille pas de prendre » la plume. Après des siècles d'erreurs, » plus ou moins funestes, les hommes ne » sont pas revenus de la médecine. — Je » vous entends, je vous entends. Ayons » des médecins, écoutons-les, payons-les, » et jetons les drogues par la fenêtre.

» Nous arrivons à Saint-Germain, et » j'en suis fort aise, car votre conver- » sation, messieurs, n'a rien de bien » attrayant. — Je crois même avoir sur- » pris quelques bâillemens mal étouffés... » Parlons de Stanislas, cela vous réveil- » lera. — Oh, oui, parlons-en, M. Mar- » tin ». Et de ce moment jusqu'à celui où on arrêta devant l'auberge du Cheval-Blanc, on ne s'entretint que du bien-aimé. Bertrand en parlait avec presque autant de plaisir que sa fille. M. Martin écoutait avec une bienveillance encourageante.

Douce et précieuse illusion, pensait-

il, qui fais le charme du moment et qui embellis l'avenir, pourquoi dois-tu te dissiper un jour? Parce que tout ce qui a commencé doit finir : vérité affligeante, qu'il faut cacher soigneusement aux êtres heureux. Ah, Paula et Stanislas n'eussent-ils, dans toute leur vie, qu'un an de bonheur sans mélange, ils seraient encore digne d'envie! Combien de misérables sont nés pour souffrir, et n'arrivent à leur dernier jour qu'à travers des privations de toute espèce, et par des douleurs cruelles et soutenues! Doivent-ils s'en prendre à la nature seule? Les institutions sociales, les arbitres de la société..... On ferait encore un beau livre là-dessus! Mais silence. Un client sage ne se brouille pas avec son patron, quelque mécontent qu'il en puisse être: il peut trouver pis.

On a dîné à Saint-Germain; on est remonté en voiture, et la gaîté de Sophie est plus piquante et plus vive, à mesure qu'on approche de l'enceinte où Stanislas respirait hier, où il doit adres-

ser sa première lettre. « Croyez-vous,
» M. Martin, qu'il soit à Calais? pensez-
» vous qu'il puisse arriver demain à Lon-
» dres? Est-il impossible que dans deux
» jours nous ayons de ses nouvelles?....
» Ah, il lui faut le temps de se loger.
» Le Packet-Boat de Douvres peut être
» arrêté par des vents contraires.....
» Ah, mon Dieu, ce serait bien malheu-
» reux! — Vous oubliez, Sophie, que
» vous avez été un an sans entendre
» parler de lui, et vous supportiez votre
» sort. Vous l'avez vu hier, et vous vous
» plaignez aujourd'hui! Le bonheur rend-
» il donc injuste et exigeant? — J'ai
» tort, mon ami, j'ai tort, j'en conviens;
» mais je l'aime si tendrement! — Aimez,
» Sophie; aimez; mais que la raison ne
» perde pas ses droits sur vous. L'amour
» honnête et réservé élève l'ame, et n'est
» jamais suivi de regrets. Une passion
» insensée, délirante, dégrade l'individu
» qu'elle subjugue.

» Ma foi, s'écria Bertrand, le curé d'A-
» chères avait raison : vous auriez prêché

» comme un ange. — J'avoue que je ne
» suis pas monté sur le ton plaisant;
» mais nous approchons de Paris, et l'air
» de cette ville, l'agitation qui y règne,
» disposent à la frivolité, et par consé-
» quent à l'oubli des choses sérieuses.
» — Ah, mon ami, Paris ne me fera rien
» oublier.

» — Nous voilà à la barrière. Laissons
» ici M. Martin, Bertrand et Sophie, et
» redevenons nous-mêmes. — En serons-
» nous plus heureux, mon ami? — Je l'i-
» gnore, Paula. Mais je crois que chacun
» doit tenir au chaînon que la fortune lui
» a assigné. Le bourgeois opulent, qui
» tranche du grand seigneur, troque son
» argent contre des ridicules. Le prince
» qui descend de son rang, sans néces-
» sité, devient l'égal de ses inférieurs.
» Dédaigné à la cour, il est encore dé-
» pouillé de la considération dont il
» jouissait à la ville. Tout doit rester à
» sa place, et tout doit être fait dans
» son temps. Ainsi un jeune homme qui
» affecte une raison précoce, n'est qu'un

» pédant imberbe, comme un vieillard » qui conserve les goûts de la jeunesse, » perd en estime ce qu'il gagne en tra- » vers ».

On descend à l'hôtel du Pérou. Monseigneur y a son appartement : il est logé de droit. Le reste de l'hôtel est occupé. Où logeront Obinski et sa fille? dans un hôtel garni? Pourquoi se séparer? Un grand seigneur, sans se détacher du chaînon auquel le sort l'a lié, peut renoncer, en faveur de ses amis, à une chambre et un cabinet, surtout lorsqu'il lui restera encore plus de place qu'il lui en faut. L'hôte, d'ailleurs, à qui cet arrangement ne convient pas, parce qu'il n'y gagne pas un sou, ne manquera pas de congédier, au premier moment, quelque locataire, dont M. le comte paiera le logement le double de ce qu'il vaut.

Pendant qu'on s'occupait de ces dispositions provisoires, Frédéric ne pouvait détourner son attention d'Obinski et de sa fille. Il les avait vus à Péters-

bourg; il avait entendu parler des persécutions qu'on y avait suscitées au comte, des malheurs qui en étaient résultés, et il ne concevait pas qu'il fût réuni à son maître. Il ne comprenait pas davantage à son habit de gros drap, et au costume villageois de la jeune comtesse. « Non, » non, lui dit le prince, tu ne comprends rien à tout ceci, et il n'est pas » nécessaire que tu y comprennes quelque chose : il l'est que tu fasses exactement ce que je vais te dire.

» M. le comte et sa fille veulent se » faire habiller selon leur rang. Tu as » eu le temps de dormir pendant que » tu étais seul ici : cours jusqu'à deux » heures du matin, s'il le faut, et qu'à » notre lever il y ait dans mon antichambre un tailleur, une couturière » et une marchande de modes. Que ces » *artistes* soient de la classe la plus distinguée.

» Pendant la longue et importante » conférence qu'on aura avec eux, tu » chercheras, pour le comte, un domes-

» tique actif, adroit, intelligent et fidèle
» comme toi. Tu vois que je n'ai pas
» perdu mes habitudes de cour, et que
» je sais flatter ceux dont j'ai besoin;
» mais ne te prévaux pas de cela.

» Il faut à la jeune comtesse une
» femme de chambre qui réunisse les
» qualités que j'exige dans le domes-
» tique. Prends garde de te tromper
» dans ton choix : une femme de cham-
» bre est quelque chose de plus essen-
» tiel qu'on ne pense. Je veux que celle-
» ci soit laide, entends-tu bien? — Laide,
» monseigneur! — Laide, M. Frédéric,
» parce que vous êtes un égrillard, et
» que je ne veux pas d'intrigues chez
» moi. Une femme de chambre laide,
» d'ailleurs, est toujours un peu humo-
» riste, et cela empêche qu'il s'établisse,
» entre la suivante et sa maîtresse, une
» familiarité qui est au moins déplacée.
» Marche ».

Le prince s'arrange dans son local resserré, Obinski dans le sien; Paula finit la lettre qu'elle a commencé à

Achères. Le prince se met au lit, tout seul, en personne, comme aurait pu le faire M. Martin. Ah, pensait-il, un prince et un goujat en chemise se ressemblent singulièrement.

Dès le matin, tout est en mouvement dans l'hôtel. Des *artistes*, des porteurs, des pièces de drap, de velours, des étoffes de soie, des modèles de brôderies, des dentelles, des chapeaux de toutes les couleurs, et de toutes les formes, sont étalés sur les chaises, sur les banquettes, sur les tables de l'antichambre, et les marchands attendent les acheteurs dans l'attitude respectueuse qu'ils prennent à l'égard de ceux dont ils espèrent tirer de l'argent.

Le prince, dans sa robe de chambre, paraît au milieu de tout ce monde : il est, pour ces marchands, l'aurore qui annonce un beau jour. Frédéric se doute bien qu'ils n'ignorent pas les usages reçus en pareille circonstance. Pour qu'on ne les oublie pas, il fait tout voir, tout remarquer à monseigneur. Il donne les

raisons des choix qu'il a faits, des motifs qui l'ont porté à préférer, à tant de concurrens, monsieur celui-ci, mademoiselle celle-là. « Allons, allons, lui » dit le prince à l'oreille, tu entends les » affaires : les cinq pour cent te sont » acquis. Mais que vois-je là? Des » écrins? — Ce sont des bagatelles qu'une » jeune demoiselle peut porter, et qui » lui font toujours plaisir. — A la bonne » heure ».

Paloski va frapper chez le comte, et le prie de passer, avec sa fille, à l'antichambre. Le choix d'Obinski tombe sur ce qu'il y a de plus modeste; Paula regarde tout avec assez d'indifférence. Oh, oh, se dit le prince, l'amour règne bien exclusivement sur cette jeune personne, puisqu'elle est insensible aux charmes de la toilette! Il faut la marier, il le faut; mais comment faire? En vérité, je n'en sais rien.

C'est Paloski qui choisit pour elle. De temps en temps, Frédéric se permet de glisser son mot, et le maître convient, intérieurement.

intérieurement, que son valet de chambre a plus de goût que lui.

« Ah ça, messieurs et mesdames, dit » le prince, il faut que tout cela soit fait » et rendu ici, ce soir, à cinq heures. » — Ah, monseigneur!..... — A cinq » heures! — Comment faire? — Comme » vous le voudrez : cela vous regarde. » Mais je veux que cela soit ainsi. — Dès » que monseigneur le veut.... — Il faut » bien le satisfaire. — On prendra des » ouvriers, des ouvrières. — On n'en » trouve pas facilement. — Vous appor» terez vos mémoires; Frédéric les sol» dera à l'instant. — Monseigneur lève » toutes les difficultés ».

Pendant qu'on déjeûnait, l'intelligent et infatigable Frédéric présenta un domestique et une femme de chambre. Paloski fit peu d'attention au premier : si le comte n'en est pas content, pensait-il, il le remerciera; mais il interrogea la seconde sur tous les points, et il l'examinait attentivement, pour juger de la sincérité de ses réponses. Elle sortait de

chez une femme de finance, dont elle produisit un certificat en bonne forme, et dont les expressions avaient quelque chose de flatteur. « Hé, pourquoi, made-» moiselle, avez-vous quitté une dame » qui paraît faire de vous un cas parti-» culier? — Monseigneur, elle m'a ren-» voyée. — Comment cela? — Ma manière » de me mettre est trop simple pour elle. » — Trop simple pour une bourgeoise, » dont le mari sera peut-être destitué » demain! Cela fait pitié. Je conviens » cependant qu'un peu de toilette peut, » jusqu'à certain point, cacher les torts » de la nature..... Mais pourquoi avez-» vous refusé de complaire à votre maî-» tresse? — Ma mère est dans l'indi-» gence..... — En voilà assez. Vous êtes » au service de mademoiselle.

» Allons, mes amis, Denis-le-Tyran » envoyait aux Carrières ceux qui ne » trouvaient pas ses vers bons; ne res-» tons pas inutilement, volontairement » dans la nôtre. Allons respirer l'air des » champs. Là, du moins, nous ne trou-

« verons pas de percepteur chargé de
» la levée d'un impôt sur les poumons.
» Paula est encore dans les vêtemens de
» Sophie; mais Sophie valait Paula, et
» un Fabuliste ancien a dit qu'il ne faut
» pas regarder au vase, mais à la li-
» queur qu'il contient. Frédéric, fais
» mettre les chevaux.

» Hé bien, ma chère amie, votre figure
» était rayonnante quand, hier, nous
» approchions de cette ville. — Stanislas
» y a passé. — Elle est rembrunie au-
» jourd'hui. — Stanislas n'y est plus. —
» Il faut la dilater. Venez voir la nature;
» elle vous fera oublier les chagrins que
» nous imposent souvent les institutions
» sociales. — La nature unit les cœurs;
» les institutions les séparent. — Elles
» finiront par consacrer vos vœux et
» ceux de Stanislas : la persévérance et
» le temps sont deux grands maîtres.
» Du courage, de l'espérance, et surtout
» de la gaîté. Montez, Paula ».

On court à Meudon, à Sèvres, à Saint-Cloud. On quitte la voiture, on

se promène, on raisonne, et malgré les efforts du prince, la conversation conserve une teinte sentimentale. On remonte en carrosse; on change de lieu, et Paula porte partout ses pensées et sa mélancolie.

On revient dîner, du train dont on a parcouru les environs de Paris. Les chevaux sont rendus; mais qu'importe? On est à peine sorti de table, et Frédéric annonce ses *artistes*. Julie s'empare de tout ce qui est destiné à sa maîtresse. Elle la conduit chez elle avec cet air doux, bienveillant, empressé, qui plaît toujours, et qui fait disparaître la laideur. Obinski a dépouillé le costume de Bertrand; Paula est parée, et ne s'en doute pas. Les chevaux sont mis. On va à la petite salle où on joue le grand opéra.

« Je n'entends pas un mot, dit Paula. » Le musicien n'a-t-il travaillé que pour » l'orchestre »? Le prince lui présente la main, et on court aux Français. On donnait Zaïre, et là notre aimable enfant

entendait trop; elle fondait en larmes. Zaïre est la pièce du cœur. On y pleure peu à présent : c'est que le cœur du chevalier de Boufflers a singulièrement prévalu sur l'autre.

Paloski enlève Paula, et l'entraîne au Vaudeville. On jouait *Lantara*, et Paula écoutait. Un léger sourire errait, par intervalles, sur ses lèvres. « Demain, lui » dit le prince, je louerai une loge ici ».

Le lendemain matin, il la conduisit aux montagnes de tous les noms. Elle ne vit là que de la démence. Il la mena à la bibliothèque du Roi. « Tout est ici, » dit-elle. Heureux qui peut lire » ! Il lui fit voir le Panthéon. « Mon ami, cela est » bien beau et bien inutile, puisqu'on » a laissé périr l'inscription qui consa- » crait les morts et qui encourageait les » vivans (*). — Mon enfant, l'acception » du mot *grand-homme* change selon les » circonstances. Galilée, dans les pri- » sons de l'inquisition, n'était qu'un » hérétique. Christophe Colomb passa

(*) *Aux grands Hommes, la Patrie reconnaissante.*

» pour un fou, jusqu'à ce qu'il eût dé-
» couvert le Nouveau-Monde, que son
» génie lui avait révélé. Cette inscrip-
» tion pourra être rétablie; mais dans
» quel esprit? je l'ignore. Peut-être an-
» noncera-t-elle la cendre d'un jésuite,
» ou d'un général des capucins ».

Il remet Paula à l'hôtel, et fait toucher chez l'ambassadeur de Russie. Ah, se disait-il, cette chère enfant est dévorée par une passion violente, irrésistible. L'amour la flétrira, comme le soleil brûle une tendre fleur. Oh, si je pouvais les marier!

« Vous venez à propos, lui dit l'am-
» bassadeur. J'ai depuis quatre jours un
» paquet à votre adresse ». Paloski jette les yeux sur l'enveloppe.... « C'est l'écri-
» ture de Matiska! Ce paquet est de la
» princesse!..... Si monseigneur voulait
» me permettre..... — Comment donc,
» monseigneur!... mais je vous y invite ».

Paloski rompt le cachet. Il parcourt d'abord; il revient, il lit, il dévore, il s'écrie, il prend son chapeau, il oublie

que l'ambassadeur est devant lui, il saute les degrés, il s'élance dans son carrosse. « A l'hôtel, et ventre à terre, » dit-il à son cocher.

» Grande nouvelle, grande nouvelle, » crie-t-il du bas de l'escalier; grande » nouvelle, crie-t-il en montant, en » traversant son appartement. Obinski, » Paula, passez dans mon cabinet.... Ve- » nez, venez donc..... Ecoutez, écoutez ».

Il est assis, il a déployé devant lui les papiers qu'il vient de recevoir. Paula et son père attendent, incertains, empressés. Paloski lit une lettre de la princesse.

« Prince, ce que vous avez prévu, ce que vous m'avez annoncé est arrivé : il n'y a pas aussi loin que je le croyais de la faveur à l'exil. Une intrigue de cour, dans laquelle j'ai cru devoir entrer, pour soutenir mon crédit, m'a perdue sans retour. Je suis reléguée à Archangel, d'où je vous écris.

» C'est là, dans l'isolement absolu où m'a mise ma disgrâce, que je réfléchis

à l'instabilité des grandeurs. C'est dans la solitude que la conscience, toujours incorruptible, élève enfin sa voix. La mienne me retrace, avec une fidélité cruelle, mes fautes et mes injustices. Elle me fait expier les premières, et ne me donne aucun moyen de réparer les secondes : je ne peux rendre à Obinski ce que je lui ai ôté.

» Agitée, tourmentée par le souvenir du passé, je n'oublie pas que je suis mère, et que j'ai perdu mes droits à la tendresse de mon fils. Je ferai tout pour la recouvrer. Elle sera ma consolation, mon soutien. Je lui devrai, peut-être, des jours encore supportables.

» Stanislas s'est échappé d'Oranienbaum. Vous devez le savoir, parce qu'il n'a pu s'occuper que de trouver l'ami, le protecteur de la famille persécutée, et que rien n'est impossible à la jeunesse active et persévérante. Dites-lui que je le mets en jouissance des grands biens de son père; que je consens à son mariage, parce qu'il y attache son

bonheur, et parce que Paula cessera nécessairement de haïr la mère de son époux.

» Vous trouverez, dans ce paquet, les pièces nécessaires pour former une union si désirée.

» S'il est vrai que le bonheur fasse oublier tout ce qui n'est pas lui, la princesse n'existera plus pour Stanislas et Paula; mais ils se souviendront qu'ils ont une mère à Archangel.

» Je demande humblement pardon à Obinski du mal que je lui ai fait. Qu'il m'écrive que le repentir a trouvé grâce devant lui.

» Et vous, prince, qui pouvez vous rappeler toutes vos actions, sans avoir à rougir d'aucune, vous serez généreux et compatissant comme la vertu. — Toute à vous ».

Vingt fois Paloski avait été interrompu dans sa lecture. Les exclamations de Paula et d'Obinski s'étaient succédées presque sans interruption. « Est-il bien » vrai?.... Puis-je le croire?.... Elle m'ac-

» corde la main de son fils!..... Ah, oui,
» oui, elle sera ma mère..... Sa bonté lui
» donne un enfant de plus. Je lui par-
» donne, je lui pardonne, s'était écrié
» Obinski..... Elle a raison : le bonheur
» présent efface le passé de ma mé-
» moire ».

On se parlait, on s'interrogeait, on ne se donnait pas le temps de répondre. On se félicitait, on s'embrassait. La joie se peignait dans tous les yeux; l'ivresse était dans tous les cœurs.

« Mes amis, mes amis, dit le prince,
» j'ai éloigné ce mariage, parce que je
» le devais. Fort du consentement de la
» princesse, je dois, je veux, à présent,
» en presser la conclusion. Un jour, que
» je ferais perdre à ces enfans, peserait
» sur mon cœur. Paula, aussitôt que
» nous saurons où trouver Stanislas,
» nous courrons à Londres. Vous pou-
» vez aller au-devant de votre époux,
» placée entre votre père et le meilleur
» ami des deux familles.

» — Oui, oui, monseigneur, nous

» irons à Londres; nous lui ferons par-
» tager l'enchantement où nous sommes.
» Son bonheur comblera le nôtre.... Les
» lettres d'Angleterre sont distribuées
» à trois heures, Julie s'en est informée....
» Celle que nous attendons, avec tant
» d'impatience, arrivera-t-elle aujour-
» d'hui?..... Demain matin nous pour-
» rions être à Calais. — Nous y serons,
» Paula, si en effet nous recevons au-
» jourd'hui une lettre de Stanislas, et le
» soir, il sera dans nos bras. — Ah, mon
» ami, je vous dois plus que la vie».
L'aimable enfant presse une main de Pa-
lowski, et la baise avec transport. Olinski
tient l'autre, et la mouille de douces
larmes.

Le prince sonne. « Frédéric, il est inu-
» tile que tu nous cherches des appar-
» temens : au premier moment, nous
» partons pour Londres. Que toutes les
» malles soient faites; qu'on s'y mette
» à l'instant. Qu'elles soient chargées
» de suite sur ma berline. Qu'il y ait
» des chevaux de poste attelés jusqu'à

» cinq heures.... Ah, deux bidets, pour
» toi et un de mes domestiques.

» Mes amis, il est impossible de faire
» plus, jusqu'à ce que nous ayons des
» nouvelles de Stanislas. Employons,
» convenablement, le temps dont nous
» pouvons disposer encore. Il y a à Ar-
» changel.... — Oh, oui, mon ami, nous
» devons à cette femme infortunée des
» consolations, des marques de recon-
» naissance. Ecrivons, écrivons tous trois.
» Je vais donc, pour la première fois,
» lui donner le doux nom de mère »!

Des feuilles de papier sont jetées, çà et là, sur une grande table; au milieu, sont des écritoires; des plumes, des canifs sont dans toutes les mains. Le père, la fille, leur excellent ami sont placés. Les plumes courent, les lignes se succèdent avec rapidité : le cœur n'est jamais difficile sur le choix des expressions. Le mot propre, qui ne vient pas, est remplacé par un mot de sentiment, et l'un vaut bien l'autre.

On lit ce qu'on vient d'écrire; on est

contentent les uns des autres. Paula, surtout, sans prétention, sans effort, a parlé cette langue douce, pénétrante, qu'entend si bien le malheureux, et qui le rattache à la vie.

Le temps s'est écoulé, et on ne s'en est pas aperçu. Paula regarde la pendule. Quatre heures, dit-elle tristement! Elle envoie Julie savoir si le facteur a passé : il y a des anglais à l'hôtel du Pérou.

Il a passé, il a passé! Il faut perdre ce jour encore à Paris! Oh, qu'il sera long! « La jeune princesse Borloff voudra bien se souvenir que dans quinze » jours elle n'aura plus rien à désirer, » et qu'ainsi quelques heures ne sont » rien. — J'ai tort, mon ami, j'ai tort. » Je le sens si bien, que de ce moment » à demain je vais être tout au plaisir » et à l'espérance. — A l'espérance! Il » me semble qu'il y a certitude. Mais ne » disputons pas sur le mot. Dînons, et » allons jouir des agrémens de la soirée. » — A la bonne heure; mais point de

» spectacles. Ne nous occupons pas d'a-
» mours chimériques. Allons où nous
» pourrons parler des nôtres. — Soit,
» ma chère amie. — Vous m'entendrez,
» vous me répondrez. — Oui, oui : s'oc-
» cuper du bonheur des autres, c'est le
» partager ».

Onze heures! dit Sophie en rentrant. Il doit s'en écouler seize encore, avant que le facteur... « Cruelle enfant! cesserez-
» vous de vous tourmenter, s'écria Pa-
» loski? Julie, conduisez votre maîtresse;
» couchez-la. Prenez un livre, et lisez-
» lui jusqu'à ce que le sommeil vienne
» fermer sa paupière.

» Elle ne dormira pas, dit Obinski :
» l'amour heureux ne repose pas plus
» que l'amour persécuté. La nature au-
» rait dû ne nous donner que l'amitié.
» Mais elle veut qu'on multiplie. Elle
» fait tout pour les espèces, et rien pour
» les individus ».

CHAPITRE VI.

Conclusion.

Non, l'amour heureux ne repose pas plus que l'amour persécuté. Le cœur de Paula tient ses yeux ouverts pendant toute la nuit. Mais ce cœur était satisfait, et une nuit n'est pas longue, quand on la passe en parlant de ce qu'on aime. La pauvre Julie, qui n'était aimée de personne, et qui n'aimait personne, souffrit seule de l'insomnie de sa maîtresse. Si du moins elle avait pu lire! Mais on l'interrompait à chaque page, on lui faisait poser le livre, et il fallait qu'elle écoutât, et qu'elle répondit à des choses qu'elle n'entendait pas trop: on ne s'occupe pas de la théorie du cœur, quand on ne s'aperçoit pas qu'on en ait un.

Le prince chercha jusqu'à midi à distraire Paula; mais alors il lui fut impossible de fixer son attention. Elle regardait sa montre, elle allait à la pendule,

et celle qui retardait, sur l'autre, de quelques minutes, était incontestablement un meuble à briser. Elle se mettait à la croisée; elle la quittait pour faire descendre Julie : ce ne serait pas la première fois que les lettres auraient été distribuées une heure plutôt qu'à l'ordinaire, et une heure est bonne à gagner.

« Quelque nouveau Josué a encore » arrêté le soleil aujourd'hui, dit-elle en » souriant, et en cachant dans le sein de » son père sa tendre impatience. Il ne » quitte pas ce point où je le vois de- » puis plus de cinq minutes. Hé, sans » doute il est arrêté, répondit le prince, » et c'est depuis le miracle opéré par » Josué que la terre tourne. C'est ce que » Galilée aurait dû répondre à ses juges, » aussi savans qu'humains. Mais on ne » pense pas à tout ».

Qu'il tourne ou qu'il soit fixe, il quitta le point où Paula l'avait jugé immobile, il descendit, ou parut descendre, et deux heures sonnèrent enfin.

Où, alors il ne fut plus possible d'arracher Paula de sa croisée. Tout ce qui paraissait dans l'éloignement avec un habit bleu, était indubitablement le facteur. L'objet s'approchait, il passait, et il emportait l'espérance avec lui.

Enfin, les rayons de ce soleil, si lent dans sa course, se reflètent sur un chapeau rond verni. On distingue facilement l'habit bleu, les paremens rouges et le coffret de cuir, dans lequel est sans doute la lettre précieuse. « C'est » lui, c'est lui, s'écrie Paula..... Il entre » à l'hôtel..... Courez, Julie, volez, ne » perdez pas une seconde ». Julie court, et par un mouvement irréfléchi, mais bien naturel, la jeune demoiselle est sur ses pas. Elle l'a devancée; elle s'est saisie de la lettre; elle est rentrée dans l'appartement, avant que Julie en ait payé le port.

« Ah, mon dieu, dit-elle, cette lettre » est bien à l'adresse de monseigneur; » mais elle est timbrée de Calais, et ce » n'est pas son écriture »! Le prince

prend la lettre, l'ouvre, la parcourt, et la met dans sa poche, en s'écriant : En voiture, en voiture, et partons.

« Mais, mon ami, cette lettre ne vient » pas de Londres? — Non, Stanislas est » à Calais. — Mais ce n'est pas lui qui » écrit? — Non; mais nous le verrons » demain matin. — De qui est cette let- » tre? Que dit-elle? — Nous en parlerons » dans la voiture. Partons, partons. — » Mais, monseigneur..... — Paula, il est » des circonstances où on doit compter » les momens. Partons, vous dis-je ».

On est en route. Paula fixe, sur le prince, un œil scrutateur. Ses réponses ambiguës, son silence sur cette lettre, tout concourait à lui inspirer des alarmes, et l'amour qui craint, va toujours au-delà de la vérité. « Il est malade, » mon ami! — Il est indisposé. — In- » disposé, dites-vous, et ce n'est pas » lui qui écrit! Il est mourant! — Et » quand cela serait, Paula, n'attendez- » vous rien de votre présence? — Il est » mort, il est mort »!

C'est à ce mot que l'attendait le prince. Quand on craint le plus grand des malheurs, on reçoit comme un bienfait ce qui peut nourrir encore une lueur d'espérance. « Au nom de Dieu, » tirez-moi de l'anxiété affreuse où je suis. » De qui est cette lettre? — De son méde- » cin. — Donnez-la-moi. — Je vais vous » la lire : je suis moins troublé que vous ».

« Le jeune prince Borloff est arrivé à l'auberge du Lion-d'Argent, excessivement fatigué au physique et au moral. Cependant il voulait s'embarquer : il l'avait promis, disait-il. Le maître de l'hôtel l'a retenu, et j'ai été mandé. La fièvre commençait à se déclarer, et le sang m'a paru enflammé. J'ai ordonné ce que j'ai jugé propre à le calmer ».

« Il mourra; il est mort, s'écrie Pau- » la, de la violence de son amour, des » rigueurs de sa mère, de l'excès de votre » délicatesse. — Point de reproches, ils » ne remédient à rien. Ecoutez, mon en- » fant, écoutez, nous raisonnerons en- » suite ». Le prince continue de lire.

« Je ne l'ai pas quitté de la nuit. Vers le matin, la fièvre a considérablement augmenté, et le délire s'est manifesté par intervalles ».

« Il est mort, il est mort! — Il ne » l'est pas, dit le prince d'un ton ferme » et d'un air persuadé. Ecoutez ».

« Dans le délire, et dans l'état de raison, il ne cesse d'appeler, d'invoquer Paula, Obinski, Paloski. Il est facile de voir qu'il aime avec transport, et que l'amour malheureux est la cause principale de sa maladie.

» Aujourd'hui elle a pris un caractère prononcé. Le jeune prince est atteint d'une fièvre inflammatoire. Ce mal est dangereux; mais je crois que si la jeune dame était ici, elle ferait plus que le médecin.

» Je vous écris, monseigneur, à la prière du malade, et à la double adresse qu'il m'a donnée ».

En effet, la lettre était adressée au prince Paloski, à l'hôtel du Pérou, et en son absence, à M. Martin, à Achères.

Nous arriverons trop tard, nous » arriverons trop tard, disait, répétait » Paula en sanglotant. — Une fièvre » inflammatoire, de la plus mauvaise » qualité, laisse plusieurs jours au ma- » lade. Votre présence, l'annonce de » votre prochain mariage rendront Sta- » nislas à la vie. — Que le ciel vous en- » tende, et qu'il m'exauce »!

Le prince essayait de parler raison, et n'était pas écouté. Obinski pleurait avec sa fille, et il la soulageait : des mots ne sont rien contre l'infortune; du silence et des larmes, voilà ce que demande le malheureux.

Au premier relais, Paloski appela Frédéric : « Sème l'or sur la route, et fais- » nous gagner deux heures ».

De ce moment, un silence absolu régna dans la voiture.

On est sur la hauteur du *Buisson*. Paloski fait voir à Paula les clochers de Calais. « Il est là, il est là, mon en- » fant. Dans trois quarts d'heure nous

» serons auprès de lui, et il commencera à renaître ».

La tête de Paula est fixée à la portière: elle ne l'en détachera plus. Elle voit les clochers qui couvrent l'habitation que Stanislas a choisie. Son imagination ardente pénètre à travers les masses qui lui dérobent son amant. Elle le revoit, et le revoit mourant.

On est dans la cour de l'hôtel du Lion-d'Argent. Paloski s'élance. Il veut prévenir le malade, lui éviter la crise que peut amener la présence inattendue de Paula. Paula et Obinski le suivent, et vont le laisser derrière eux. Il se met en travers d'une porte; il leur en interdit le passage; il va leur développer les motifs qui le dirigent..... Ils ont tourné d'un autre côté, et aucun des trois ne sait où il va, ni où trouver le malade chéri.

Le maître de l'hôtel, ses gens ne savent que penser de ce désordre, de ces démarches précipitées et contradictoires : on est descendu d'une ber-

lin à quatre chevaux, et la politesse dicte les questions qu'on croit devoir adresser aux voyageurs. Ils répondent par le mot *Stanislas* à tout ce qu'on leur demande, et le malheureux n'est connu à l'hôtel que sous le nom de Borloff. On ne peut, jusqu'à ce qu'on se soit entendu, indiquer la chambre où le douloureux sacrifice va peut-être se consommer.

« Hé bien, docteur, dit le maître de » l'hôtel à un homme qui sortait du fond » d'un corridor? — Mal, très-mal, au » plus mal ». Il n'en faut pas davantage pour éclairer l'amour.

Paula prend la main du médecin. « D'où sortez-vous, monsieur? Conduisez-moi..... Je suis Paula. Mon père, » le prince Paloski sont dans l'hôtel..... » — Un moment, madame, un moment, » par grâce..... — Il faut que je le voie, » que je le sauve, ou que je meure avec » lui. — Vous le sauverez, peut-être, » mais une imprudente précipitation peut » lui ôter la vie. — Je m'arrête. Dites-

» lui que son épouse est là..... Dites-
» lui »..... Le médecin est rentré chez le jeune prince, et il a fermé la porte sur lui.

Paula, éperdue, hors d'elle, incapable de se soutenir, est tombée devant cette porte; elle y a appuyé sa tête; elle écoute, elle entend parler, et ne distingue pas un mot.

« De la prudence, madame, de la » prudence, lui dit tout bas le docteur, » en sortant de chez le malade. Dispo- » sons-le, par degrés, à vous recevoir. » Il jouit, en ce moment, de toute sa » raison, et je ne lui ai annoncé que le » prince Paloski. — Où est Paloski? qui » le retient? que fait-il? — Je l'ignore, » madame. — Voyez, osez, cherchez » dans l'hôtel... Paloski! Paloski! où » êtes-vous? — Plus bas, au nom de » Dieu, plus bas ».

Une femme, une garde sort de la chambre du jeune prince. « Les précau- » tions sont désormais inutiles, dit-elle » au médecin. Il a reconnu la voix chérie;

il

» il veut voir madame; il la demande,
» il l'appelle »..... Paula se précipite.

Elle est auprès de son amant; elle le presse dans ses bras. Paloski, Obinski sont derrière elle. Ils sont frappés, épouvantés à l'aspect de l'infortuné jeune homme. La mort est empreinte sur sa figure. Les yeux de Paula sont noyés dans les larmes : elle ne voit rien.

« Je vous retrouve, je vous retrouve,
» dit Stanislas d'une voix faible..... Je
» mourrai content. — Vous vivrez, oh,
» vous vivrez, mon ami, pour vous, pour
» moi, pour tout ce qui nous est cher....
» Votre mère consent à notre mariage....
» — Elle y consent! Dieu! — C'est-ta
» Paula, c'est ton épouse qui vient te
» rendre à la vie. — Il n'est plus temps ».

Le médecin supplie Paula de se retirer. Son père, Paloski sont à ses genoux. « Non, non. L'amour, le devoir
» ont marqué ici ma place; je ne la quit-
» terai pas. — Madame, la contagion.....
» — Je le verrai renaître, ou je recevrai

» son dernier soupir, et mon ame s'exha-
» lera avec la sienne ».

Paloski a recouvré son jugement. Il prend l'infortunée dans ses bras; il l'enlève; il la porte dans une chambre voisine. Son nom, prononcé d'une voix ferme, frappe son oreille. « Ses forces » renaissent, s'écrie-t-elle; laissez-moi » retourner près de lui ». Paloski écoute... Le délire, un redoublement de fièvre peuvent seuls produire cette subite énergie, qui succède à l'extrême faiblesse. Il reprend la jeune personne dans ses bras; il la porte à l'extrémité de l'hôtel; il appelle des femmes. Il leur confie, dit-il, le bonheur, la destinée de deux familles. Il les conjure de calmer la malheureuse enfant, et surtout de ne pas la laisser sortir. Il retourne auprès de Stanislas. La fièvre et le délire augmentent sans cesse. Obinski est assis au pied du lit. Son visage est caché dans ses mains.

Le médecin a fait appeler deux de ses confrères. Le malade n'entend per-

sonne, et ils se consultent dans sa chambre. Paloski ne les perd pas de vue. Ils ont cessé de parler, et il comprend jusqu'à leur silence. Il s'approche d'eux. « Je suis le seul ici, leur dit-il, qui puisse » agir, et j'ai de grandes mesures à » prendre. Vivra-t-il encore demain? » — Nous en doutons. — Je vous en- » tends ».

Paloski sort. Il fait venir Frédéric. « Des chevaux sur ma berline. Il faut, » de gré ou de force, y faire monter le » père et la fille, leur dérober la scène » horrible qui se prépare ». Il rentre dans la chambre du mourant.

Une des femmes qui gardent Paula se présente. « Cette jeune dame ne veut » rien écouter. Nous ne pouvons l'em- » pêcher de sortir qu'en nous tenant » toutes devant la porte, et cette espèce » de violence l'exaspère à un point » inexprimable. Nous ne voulons, nous » ne pouvons répondre d'elle plus long- » temps. — Je vais l'ôter de cette mai- » son, l'éloigner de cette ville. — Ce sera

» la frapper à mort. — Vous le croyez?
» — Je vous en réponds. — Qu'elle vienne
» donc, et qu'elle subisse son sort ».

Paula reparaît, en désordre, éperdue. Ses joues, ses lèvres sont décolorées; ses yeux sont ternes et hagards; ses idées sont sans suite; les mots mêmes n'ont pas de liaison. Elle court au lit de Stanislas; elle s'arrête, elle le regarde; elle jette un cri d'horreur et d'effroi. Elle tombe évanouie sur l'amant que la mort va lui ravir, et qu'elle lui dispute en vain.

Le courage de Paloski l'abandonne. Il ne sait plus qu'opposer au malheur, qui poursuit avec acharnement tous ceux qui lui sont chers. Il se laisse aller dans un fauteuil. Il ferme les yeux pour ne rien voir; il voudrait ne rien entendre.

Les médecins, la garde, les femmes de l'hôtel prodiguent à Paula de cruels secours. Ils la rappellent à la vie et à la douleur.

Le délire, la fièvre qui dévorent le

malade, se calment enfin. Il n'avait cessé d'appeler Paula dans le désordre de ses sens : il l'appelle encore; ils sont dans les bras l'un de l'autre. Leurs haleines se confondent, leurs lèvres se touchent. Paula veut ranimer son amant de tout ce qu'il lui reste de vie. Elle veut ravir quelques momens encore à l'éternité.

L'heure fatale a sonné. Stanislas a rendu son dernier soupir. La bouche avide de Paula l'a recueilli : ce souffle est celui de la mort, elle le sent, et un sourire affreux annonce sa satisfaction.

Elle se relève, ses yeux égarés errent autour d'elle. Elle ne verse pas une larme. « Attends-moi, attends-moi, dit-elle. » Demain je serai avec toi ».

Son père, Paloski affligés, consternés, veulent l'arracher de ce lieu d'horreur. Elle retombe sur le lit de mort. Elle enlace de ses bras le corps inanimé de son amant. « La haine nous a séparés, » dit-elle; la mort nous réunira. Je veux » mourir ici ».

Les assistans, effrayés, irrésolus, ne

savent à quel parti s'arrêter. Séparer Paula des restes de son amant, c'est lui ôter la vie. La laisser auprès de lui est moins dangereux peut-être : la nature, sa jeunesse peuvent la sauver d'elle-même.

La consternation, la douleur ont frappé tous les esprits : le silence de la mort règne dans cette chambre. La pâle lueur de quelques bougies ajoute à l'horreur de ce tableau.

Paloski est le premier qui retrouve des idées. Il s'approche de Paula; il lui prend la main. « Paula, voilà votre père, » votre père, qui vous aime tant, votre » ami, qui depuis long-temps ne vit que » pour vous : ne ferez-vous rien pour » eux? — Mon père!..... Mon père!..... » Où est-il » ... Obinski lui ouvre ses bras. Elle s'y précipite; sa tête tombe sur le sein paternel.

Paloski veut profiter de ce moment, et faire enlever les restes de l'infortuné. Il ne s'est pas aperçu que Paula tient une main de son amant : elle ne peut

l'abandonner. Elle sent ce qu'on veut faire; elle s'indigne, elle se révolte. « Il » restera là, crie-t-elle, avec l'accent » du désespoir, et j'y resterai avec lui ».

Une faible enfant ne pouvait résister long-temps à la violence, à la rapidité des sensations qui se succédaient sans relâche. Son sang s'enflamme; sa bouche se dessèche; sa langue ne peut plus articuler. Bientôt une fièvre brûlante se manifeste; le cerveau se dérange : elle a aspiré la mort sur les lèvres de son amant.

On profite de l'absence de sa raison pour l'enlever, et la transporter loin de là. On lui prodigue les soins et les secours de l'art, et l'art a désespéré de sa vie.

Deux jours passent à travers des alternatives de mal et de bien. Quelquefois on se flatte, ou plutôt on cherche à se flatter. Un moment après on retombe dans les angoisses de la douleur.

Paula se lève. Sa figure, sa démarche ont quelque chose de solennel. Que va-

t-elle faire? Elle marche d'un pas ferme vers cette chambre, où déjà le corps de Stanislas n'est plus : il est livré à ceux qui disputent à la corruption ce qu'elle finira par dissoudre. Paula regarde le lit : elle s'étonne, elle frémit. Elle agite le pouce et l'index de la main droite.... Paloski la devine; il lui présente les cheveux de son amant. Elle les prend, elle les porte à sa bouche, elle les cache dans son sein. Elle se laisse reconduire dans sa chambre, d'où elle ne sortira que.....

« Si du moins elle pouvait pleurer, » disaient les médecins! ses larmes tom- » bent sur son cœur; elles la suffoquent».

« Pleurer, dit-elle, et pourquoi, puisque je vais le rejoindre »? Tels furent les derniers mots qu'elle prononça...

.....

.....

.....

.....

Deux jeunes et tendres fleurs sont frappées du même coup.

O toi, que du plaisir la voix flatteuse engage,
Crédule amant, jouis de ton bonheur d'un jour;
Le myrte en ce moment te prête son ombrage :
Demain le saule aura son tour. (*)

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Nous voilà seuls au monde, dit le » prince à Obinski, et nous nous devons » l'un à l'autre. Il est des coups dont » l'amitié ne console pas, mais qu'elle » fait supporter. Par pitié pour moi, » Obinski, rendez-vous maître de votre » douleur. Si je vous perds, à quoi me » servira la vie? Obinski prit la main du prince, et la porta sur son cœur. « Vous ne remplacerez pas ce que j'ai » perdu; mais du moins nous pleurerons » ensemble ».

Le deuil est dans le cœur, disait le prince. Le luxe qu'on affecte dans les cérémonies funèbres est un tribut que les survivans paient à leur vanité. Que nos enfans marchent vers le champ de

(*) *Le Saule pleureur*, par Constant Dubos.

repos, sans autre cortége que notre amour.

Les obsèques furent simples, et cependant touchantes. Des habitans, bons et sensibles, suivirent, sans y être invités, deux amans qu'on avait vus à peine, et qui déjà étaient malheureusement célèbres. Le même cercueil les recélait, et une pierre rappelle encore aux passans ces paroles déchirantes de Paula : *La haine les a séparés; la mort les a réunis.*

Peut-être la princesse lira-t-elle un jour cette inscription : ce sera son dernier châtiment.

« Partons, Obinski. Quittons une ville » où vous ne pouvez rester plus long- » temps sans danger. Parcourons le midi » de l'Europe, et surtout l'Italie. Nous » y trouverons des monumens consacrés » à la gloire et à la douleur. Ils nous » diront qu'il ne reste que des pierres » de ces siècles qui ont étonné l'univers; » que ces hommes, qui en étaient l'hon- » neur, ont disparu, parce que tout passe,

» ainsi que passera notre douleur, ainsi
» que nous passerons nous-mêmes, pour
» faire place à des hommes nouveaux,
» dont la vie sera, comme la nôtre, mê-
» lée de bien et de mal. Partons, mon
» ami, partons.

» — Partons, j'y consens. Mais allons
» à Achères; reprenons-y notre petite
» maison. J'y croirai voir les ombres de
» Paula et de Stanislas errer autour de
» moi. Je croirai entendre les accens de
» leur amour, au moment où ils se sé-
» parèrent pour ne se retrouver que sur
» les bords de la tombe. Nous leur par-
» lerons, Paloski, et nous rêverons leurs
» réponses ».

FIN.

OUVRAGES NOUVEAUX

Qui se trouvent chez J.-N. BARBA, *libraire.*

LIGUE des Prêtres et des Nobles contre les Peuples et les Rois, depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours, *ou* Tableau des conspirations, révolutions, détrônemens, actes arbitraires, jugemens iniques, violations des lois, etc. etc. dont les privilégiés se sont rendus coupables; ouvrage où l'on trouvera des détails intéressans et des considérations nouvelles, sur le pouvoir absolu des Druides; la conduite séditieuse des évêques anglais Wilfrid, Dunstan, Langton et Thomas de Cantorbéry; le massacre de la S.t-Brice; l'exil du Cid; la donation de l'Angleterre au pape; la querelle des investitures; l'union d'Aragon; la fondation de la liberté helvétique; le serment de révolte des nobles de Castille; Nicolas Rienzi, restaurateur de la liberté romaine; la persécution des Lollards et des Réformés; le soulèvement des Copyholders; la Ligue et la Fronde; la mort du Czarowitz Alexis; les révolutions de Dane-

marck, de France, d'Espagne, etc. etc.; par M. Paul de P.... 2 vol. in-8°. Prix : 10 fr.

Par la poste, 12

Le gouvernement féodal, dont la révolution devait extirper les dernières racines, était le résultat de l'orgueil des nobles, soutenu par leurs richesses, et des impostures des prêtres, masquées par leur hypocrisie : ce sont les résultats de cette union de l'orgueil et de l'hypocrisie que l'auteur de la *Ligue* a recherchés jusque dans les vieilles fondations des monarchies. Remontant aux ténèbres de l'ère chrétienne, son travail, opiniâtre autant que savant, démêle les abus des usages, et signale les crimes commis par les lois mêmes destinées à les réprimer. Son ouvrage fait connaître les causes des malheurs des peuples et des tribulations des rois. Il est écrit avec méthode, clarté et énergie, fut inspiré par le patriotisme, et sera avoué par une saine philosophie. A l'ouverture d'un tel livre, les masques politiques tombent, et les forfaits se montrent dans toute leur laideur.

LE CUISINIER ROYAL, ou l'Art de faire la Cuisine, la Pâtisserie, et tout ce qui concerne l'Office, pour toutes les fortunes; par M. Viard, homme de bouche. *Dixième édition*, augmentée de 850 articles, et ornée de 9 planches pour le service des tables de-

puis 12 jusqu'à 60 couverts; par M. Fouret, ex-officier de bouche du roi d'Espagne; suivie d'une Notice sur les Vins, par monsieur Pierhugue, sommelier du Roi; 1 gros volume in-8°. Prix : 7 fr. 50 cent.

Par la poste, 9 50

Cet ouvrage utile est sans contredit le meilleur Manuel de cuisine qui existe : dix éditions, d'ailleurs, attestent un succès dont il est peu d'exemples.

LES CARBONARI, ou le Livre de sang, par R.... W..... 2 vol. in-12. Prix : 5 fr.

Par la poste, 6

Cet ouvrage, qui vient de paraître, est extrêmement curieux, surtout dans les circonstances où nous nous trouvons.

SAPHORINE, ou l'Aventurière du faubourg Saint-Antoine, par M. Merville, auteur de la Famille Glinet, des deux Anglais et de l'Homme poli; avec cette épigraphe :

« On attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie populaire et privée, qu'à une vie de plus riche étoffe ». MONTAIGNE.

2 vol. in-12. Prix : 5 fr.

Par la poste, 6

Ce roman, le premier de l'auteur, déjà connu avantageusement par plusieurs productions dramatiques, a obtenu un grand succès.

AGATHE, ou le Petit Vieillard de Calais, par M. Victor Ducange, auteur de Palmerin, de la Folle Intrigue et de Calas, pièces en trois actes; 2 vol. in-12. Prix : 5 fr.

Par la poste, 6

Ce roman, début de l'auteur en ce genre, se fait remarquer par une foule de jolis détails et par la chaleur du style : il a obtenu un très-grand succès.

ALBERT, ou les Amans Missionnaires, par le même; 2 vol. in-12. Prix : 5 fr.

Par la poste, 6

Ce roman est extrêmement gai, et a obtenu plus de succès que le premier.

Sous presse, du même auteur :

VALENTINE, ou le Pasteur d'Uzès, 3 vol. in-12, avec une jolie grav. Prix : 7 fr. 50 c.

Par la poste, 9

Le succès des deux ouvrages précédens nous a engagés à en publier un troisième, qui paraîtra dans le courant d'octobre prochain.

LES DÉLATEURS, ou Trois Années du dix-neuvième siècle, par M. Dupaty; troisième édition. Prix : 3 fr.

Sous presse, du même auteur :

LA PREMIERE RESTAURATION, poëme en trois chants. Prix : 3 fr.

00099947

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015